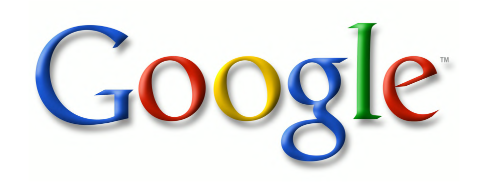
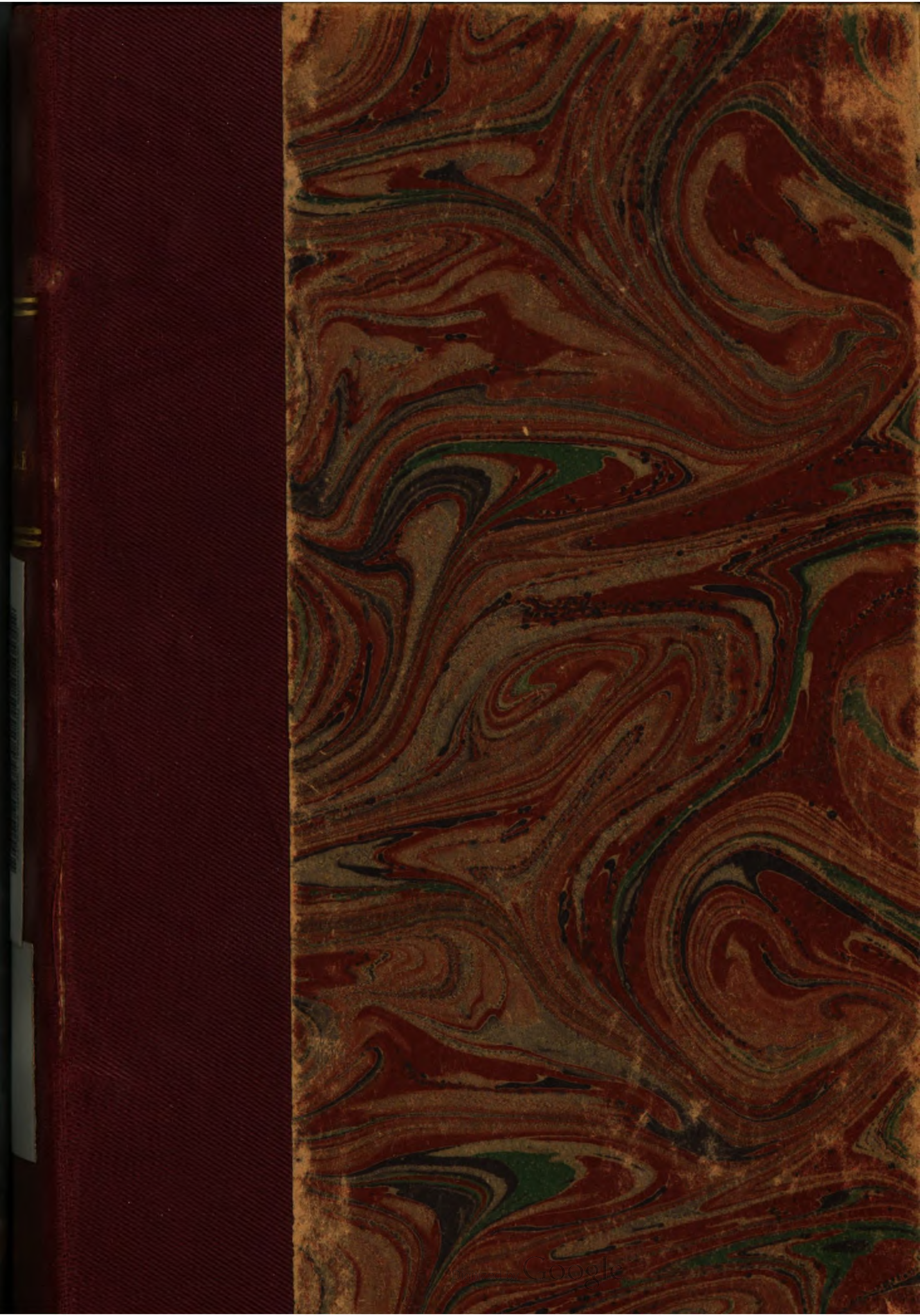
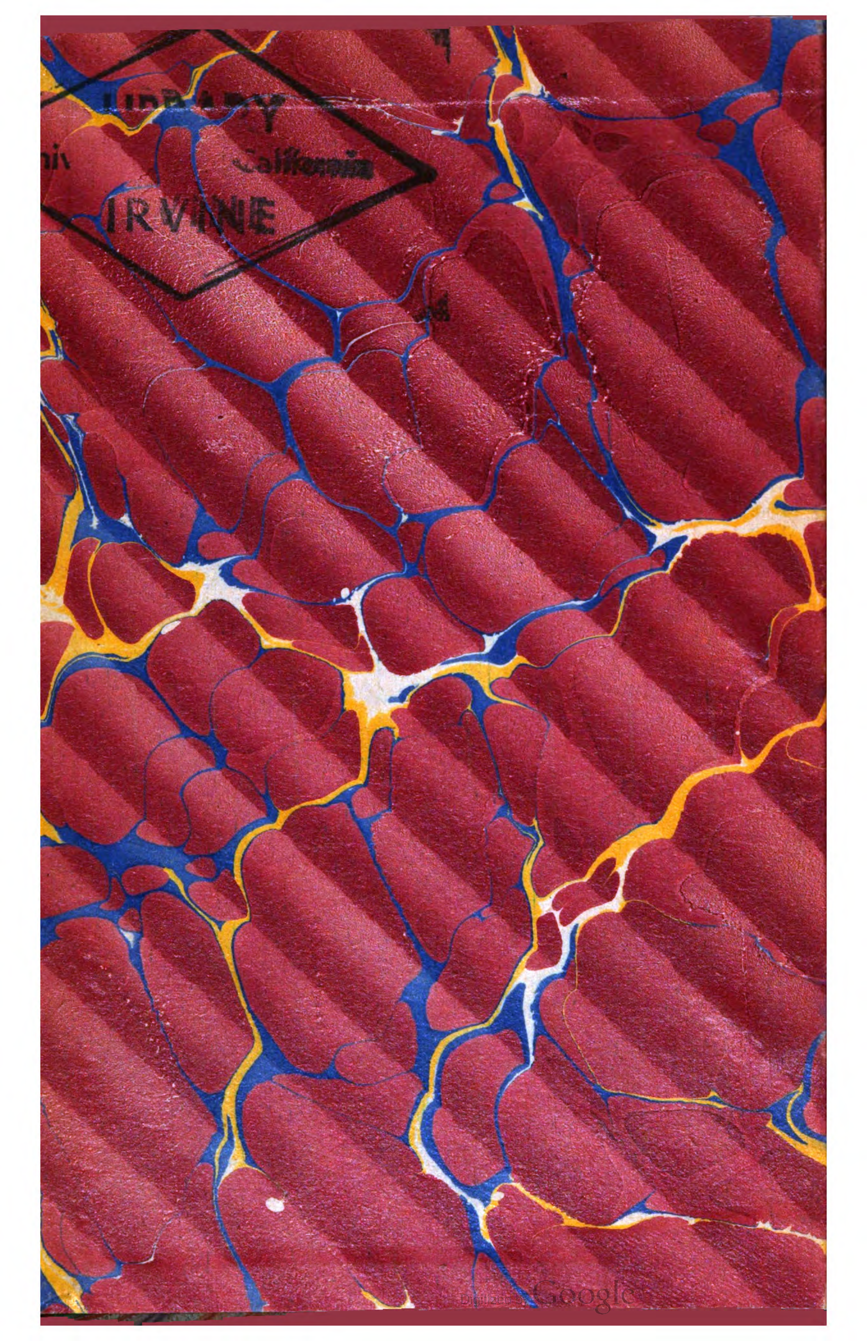
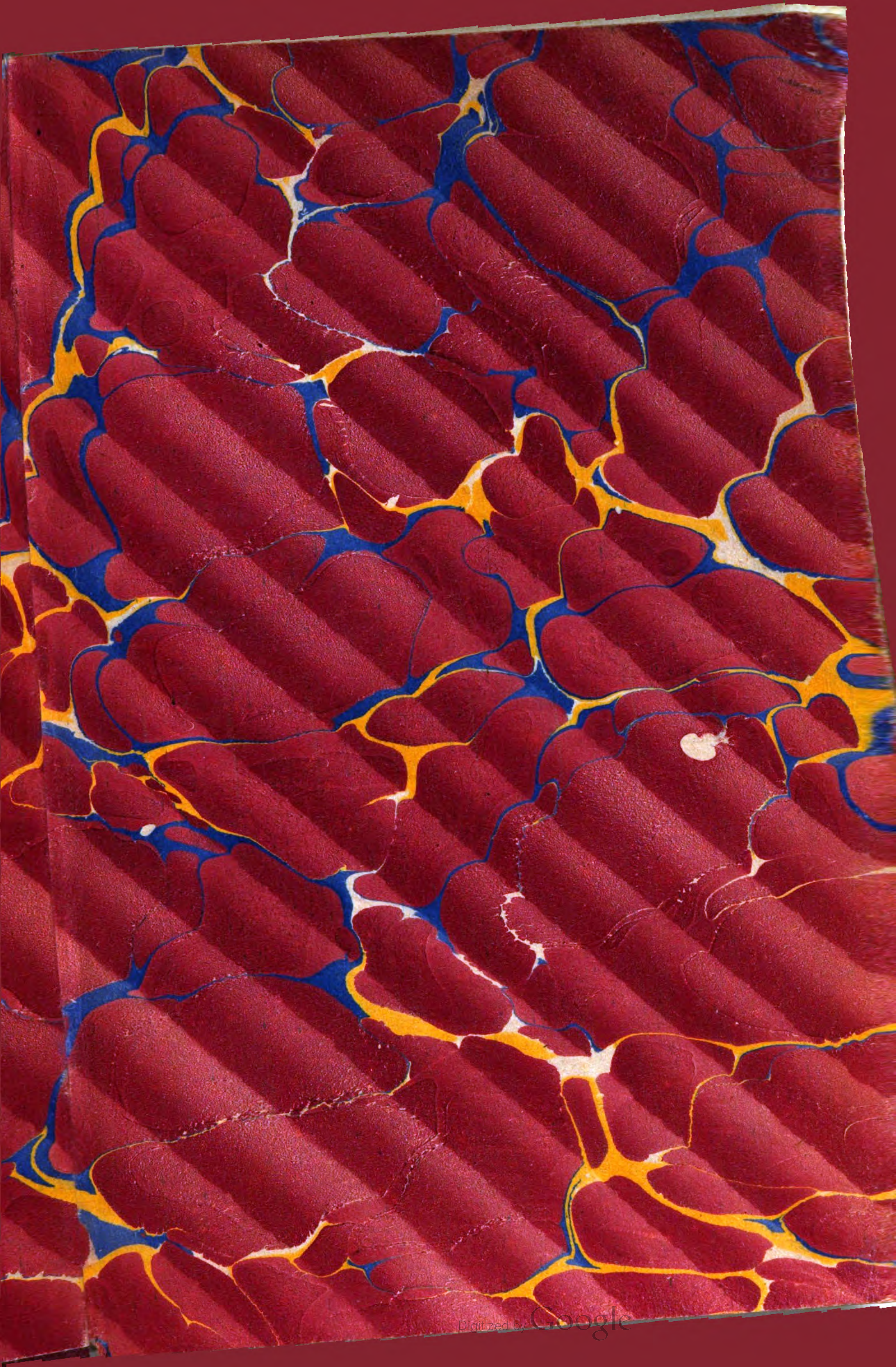




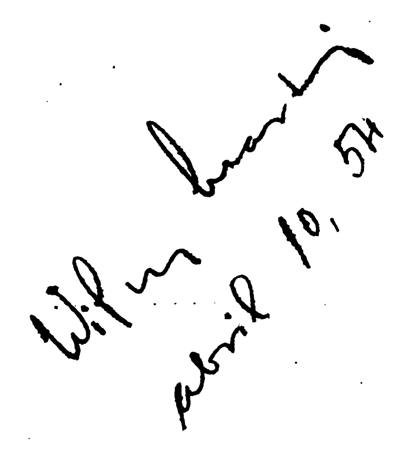

LIBRARY
California
IRVINE
Digitized by Google



2 vol 2000.

LA
POÉSIE DU MOYEN AGE

PREMIÈRE SÉRIE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

La Poésie du Moyen âge. Leçons et Lectures. Deux volumes.
1[re] série, 6[e] édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50
2[e] série, 3[e] édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Légendes du Moyen âge, 2[e] édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

La littérature française au Moyen âge, 3[e] édition, revue, corrigée, augmentée et accompagnée d'un tableau chronologique. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

François Villon (*Collection des Grands Écrivains français*). Un vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Chanson de Roland. Extraits publiés avec une introduction, des observations grammaticales, un glossaire et des notes, 8[e] édition. Un vol. petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

Chrestomathie du Moyen âge, par MM. Gaston Paris et Langlois, professeur à la Faculté des lettres de Lille, 4[e] édition. Un vol. petit in-16, cartonné. . . . . 3 fr.

Extraits des Chroniqueurs français (*Villehardouin*, *Joinville*, *Froissart*, *Commines*), publiés avec des notices, des notes, un appendice, un glossaire des termes techniques et une carte, par MM. Gaston Paris et Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, 5[e] édition. Un vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50

Récits extraits des prosateurs et poètes du Moyen âge, mis en français moderne. Livre de lecture ou d'explication cursive, publié avec une introduetion, des notices et des notes, 5[e] édition. Un vol. petit in-16, cartonné . . . . 1 fr. 50

1581-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-05.

LA

POÉSIE DU MOYEN AGE

LEÇONS ET LECTURES

PAR

GASTON PARIS
de l'Académie française

PREMIÈRE SÉRIE

LA POÉSIE DU MOYEN AGE
LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
LA CHANSON DE ROLAND — LE PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE
L'ANGE ET L'ERMITE — L'ART D'AIMER
PAULIN PARIS ET LA LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

PRÉFACE

J'ai réuni dans ce volume sept leçons ou lectures académiques, faites à différentes époques (1866-1884), et qui se rapportent toutes à la littérature et surtout à la poésie du moyen âge, objet de mes études depuis plus de vingt-cinq ans. Ce sont des morceaux destinés à un cercle de lecteurs plus étendu que celui auquel s'adressent les travaux de recherche ou de critique que j'ai publiés jusqu'ici. Le plus grand plaisir du savant est, à coup sûr, l'investigation en elle-même, et il consent volontiers à laisser à d'autres le soin de mettre en œuvre les matériaux qu'il a pour tâche d'extraire, de classer et de contrôler. Mais il ne lui est pas interdit, et il lui est quelquefois imposé de donner à un public autre que celui de ses pareils une idée de la valeur de ces matériaux et de l'emploi qu'on en peut faire pour tel ou tel chapitre de l'histoire générale de l'es-

prit humain. La pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument éveille et soutient sans cesse son ardeur dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, si elles n'avaient pas d'autre but que leur objet immédiat. Plusieurs de ces morceaux avaient déjà été imprimés [1]; des personnes dans le jugement desquelles j'ai confiance ont cru qu'il y aurait intérêt à les réunir, et que le public lettré pourrait trouver dans ce recueil quelque instruction et quelque plaisir. Si ce petit volume rencontre un accueil favorable, il me sera facile d'en donner prochainement un autre, composé de morceaux analogues et se rattachant de près au premier.

Toutes les études qu'on lira plus loin ont la forme de discours publics. Je n'ai pas cru devoir changer cette forme, et j'ai même laissé subsister quelques pages qui n'avaient qu'un intérêt momentané ou personnel. J'ai tenu à reproduire ces discours tels absolument qu'ils ont

1. Le premier dans la *Revue des cours littéraires et scientifiques* (janvier 1867), le dernier dans la *Romania* (janvier 1882); les quatrième, cinquième et sixième dans les publications de l'Académie des Inscriptions; le second et le troisième étaient inédits.

été prononcés; j'insiste sur ce point notamment pour le troisième (*la Chanson de Roland et la nationalité française*), qui a été composé et lu (décembre 1870) dans des circonstances douloureuses dont il conserve l'impression immédiate, déjà difficile à bien retrouver aujourd'hui pour ceux qui l'ont ressentie, et bien plus difficile à concevoir pour ceux que leur âge a empêchés de l'éprouver alors. Dans les autres études, il y a plus d'un point sur lequel je m'exprimerais aujourd'hui quelque peu différemment; mais il est malaisé de modifier un détail, dans un exposé qui se tient, sans déranger les rapports et les proportions, et d'ailleurs il peut n'être pas inutile de voir les différences d'appréciation qui se produisent au cours d'une longue série d'années uniquement consacrées à un même ordre de recherches [1].

Ces différences sont d'ailleurs légères : dans

1. Je dois faire remarquer que l'étude sur *le Pèlerinage de Charlemagne* a été publiée sous une autre forme, beaucoup plus développée et accompagnée de notes, dans la *Romania* (janvier 1880), et que le morceau sur *l'Art d'Aimer* est extrait d'un travail général sur les traductions et imitations d'Ovide au moyen âge, qui vient de paraître dans le tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France*. J'ai l'intention de reprendre, en la développant et en y joignant les indications précises qui manquent ici, l'étude sur *l'Ange et l'Ermite*.

l'ensemble, je suis demeuré fidèle aux idées que j'exprimais dans ma jeunesse sur la poésie du moyen âge, sur l'importance qu'elle a pour l'intelligence du développement de notre conscience nationale, et sur l'esprit dans lequel il faut l'étudier et s'efforcer de la comprendre. On a célébré cette poésie, dans ces dernières années, avec un enthousiasme fort sincère, mais quelquefois peu judicieux dans son objet ou peu mesuré dans son expression; on l'a attaquée avec mauvaise humeur et en se plaçant à un point de vue qui n'a rien de scientifique. On ne trouvera dans les leçons et lectures qui forment ce recueil ni l'exaltation ni le dénigrement qui me semblent également surprenants en pareille matière. La poésie du moyen âge offre assurément même aux esprits les plus délicats et les plus cultivés, pourvu qu'ils ne se refusent pas de parti pris à les accepter, de véritables jouissances : elle frappe souvent l'imagination et touche le cœur par sa grandeur naïve, par sa simplicité, par l'intensité du sentiment qui la pénètre, ou elle plaît par la grâce svelte et la vive allure de l'expression. Il est sûr, d'autre part, que non seulement elle ne répond pas aux exigences

du goût classique et qu'elle heurte toutes les habitudes dont nous trouvons souvent commode de faire des règles, mais encore qu'elle a des défauts généraux, des pauvretés et des faiblesses incontestables : on y relève souvent un singulier mélange de bizarrerie et de banalité, de grossièreté et de convention; l'expression y est rarement originale, personnelle et nuancée; enfin il faut bien reconnaître que le plus habituel des défauts qu'elle présente, comme le plus insupportable, est la platitude. C'est malheureusement l'écueil que l'esprit français, à toutes les époques, côtoie volontiers et touche trop souvent, comme d'autres l'obscurité, le vague ou l'emphase.

Je n'ai jamais songé, pour ma part, à réclamer pour cette poésie l'admiration de ceux qu'elle ennuie ou qu'elle révolte : il leur est bien facile de n'en pas prendre connaissance, et c'est un droit dont le public, en général, use largement. Mais je suis convaincu que, malgré tous les dédains et tous les anathèmes, elle se fera, par ses productions vraiment significatives, dans la culture générale, dans l'instruction des lettrés, dans l'éducation nationale, une part de moins en moins con-

testée, qui sera d'ailleurs et doit rester sagement restreinte. C'est l'affaire du progrès lent que le temps réalise tout seul quand il s'agit d'une idée juste, et qui s'accomplira ici simplement par la connaissance plus complète et l'accès plus facilité de cette vieille poésie. Ou bien la nationalité française disparaîtra, ce qu'à Dieu ne plaise, ou bien elle voudra se retremper à ses sources vives, et se fortifier par une sympathie tendre et ferme en même temps pour toutes ses manifestations sur le sol où elle s'est formée, depuis les chants naïfs de son enfance, si puissants déjà et qui retentissaient dans l'Europe entière, jusqu'aux œuvres les plus travaillées et les plus parfaites de son génie en pleine conscience de lui-même.

Quoi qu'il en soit de ce point de vue, celui de la science pure est encore supérieur. Les productions littéraires, tout le monde le comprend ou devrait le comprendre aujourd'hui, sont, comme tous les faits historiques, des phénomènes soumis à des conditions. Comprendre ces phénomènes dans leurs caractères multiples, assigner à chacun d'eux sa date et sa signification, en démêler les rapports, en dé-

gager enfin les lois, telle est la tâche du savant. Or, de tous les faits qui constituent l'histoire, il n'en est pas qui se comparent, pour l'instruction qu'ils contiennent, à ceux dont se compose l'histoire littéraire. Les œuvres littéraires, et surtout les œuvres poétiques, sont des produits directs des âmes, et nous les révèlent, à l'aide du signe transparent des mots, bien plus clairement que ne font les monuments de l'art, plus clairement même et plus complètement que les actes réellement accomplis, dont nous connaissons d'ailleurs un si petit nombre. Un vers, un mot parfois nous ouvre sur toute une manière de penser, de sentir et de vivre des vues que nous n'aurions pas soupçonnées. Ceux qui consacrent leur temps et leur travail à l'histoire littéraire bien entendue, s'ils la font progresser en quelque partie, peuvent être assurés de ne pas les avoir mal employés. Le public frivole, qui trouve bien dépensé le temps qu'il perd à mille soucis aussi vains que ses plaisirs, s'étonne parfois de l'étroitesse du champ où peut s'enfermer toute une vie d'études; il ne comprend pas que la profondeur de la recherche compense et au delà ce qui lui manque

en largeur. A mesure que le bien-être matériel et la facilité de la vie augmentent dans nos sociétés, il se forme pour ainsi dire, au profit de la science et de l'art, une plus grande réserve de loisirs. On peut aujourd'hui trouver une existence honorable, et, pour peu qu'on aime son métier, heureuse, rien qu'en se montrant un explorateur quelque peu habile d'une branche très spéciale des connaissances humaines. De là cette grande division du travail qui effraye parfois les philosophes eux-mêmes : on lui doit cependant les immenses progrès que les sciences ont réalisés dans notre siècle, et on lui en devra de bien plus grands encore si quelque perturbation violente et prolongée ne vient pas arrêter le cours de la civilisation européenne. La psychologie historique, qui est l'examen de conscience de l'humanité, ne se développe que grâce à une infinité de recherches extrêmement précises et souvent extrêmement ténues; elle est peut-être, à l'heure qu'il est, la plus arriérée des sciences, et cela s'explique par son importance et sa complexité mêmes : l'anthropologie, l'ethnographie, la géographie, l'histoire des faits, celle des lois, des mœurs, des religions, des

philosophies, des sciences, des arts, des lettres, doivent d'abord lui apporter leurs résultats, et il s'en faut que ces résultats soient encore suffisamment clairs et connus. Grâce à la minutieuse exactitude, à la méthode sévère, à la critique à la fois large et rigoureuse qu'on exige maintenant de ceux qui font de l'histoire littéraire, celle-ci pourra bientôt présenter à la science dont elle dépend, et qui n'est elle-même qu'une auxiliaire de la psychologie proprement dite, un tribut vraiment utile et prêt à être utilisé. Dès aujourd'hui on peut pressentir quelques-uns des résultats que dégageront tant de travaux de détail : en ce qui concerne la poésie française du moyen âge, on en trouvera ici quelques-uns, qui, dans leur ensemble et provisoirement, peuvent être regardés comme à peu près dignes de confiance.

En dehors de cette considération un peu austère, les morceaux que je rassemble me paraissent susceptibles d'intéresser les lecteurs, en leur présentant sous divers aspects la vie de nos pères d'il y a sept ou huit siècles, qui habitaient notre patrie, qui nous ont transmis leur sang, qui parlaient notre langue, et

chez lesquels nous trouvons si souvent et notre esprit et notre cœur. Les Français du XIe siècle étaient déjà de vrais Français : ils aimaient la France autant que nous, et s'aimaient entre eux plus peut-être que nous ne faisons; leur génie ressemblait au nôtre, et nous les comprenons pour peu que nous nous en donnions la peine. Qui ne pleure avec Charlemagne la mort héroïque de Roland? Qui ne rira encore des gaietés toutes parisiennes du *Pèlerinage?* Qui ne retrouve dans nos meilleures chansons de geste l'esprit héroïque de nos tragédies, et dans nos fabliaux et nos farces la verve réaliste de nos comédies? Qui ne reconnaît, dans les élégants romans de Chrétien de Troyes et de ses émules, avec les premiers modèles de nos romans, l'image de cette société polie dont la France, alors comme plus tard, a donné l'exemple? La littérature du moyen âge, pour peu qu'on sache lui demander ce qu'elle contient, est le premier chapitre de nos mémoires de famille, et, ne fût-ce qu'à ce titre, elle a droit, semble-t-il, à notre intérêt et à notre sympathie.

Paris, 14 mars 1885.

LA

POÉSIE DU MOYEN AGE[1]

Messieurs,

Ce n'est pas sans une vive émotion que je monte dans cette chaire, au pied de laquelle je devrais encore être assis. Ce n'est pas sans un tremblement facile à comprendre que ma voix inexpérimentée entreprend de vous remplacer pour quelques mois une parole à laquelle quinze ans de fécond enseignement ont habitué cette enceinte, et qui vous est devenue, j'ose le dire, presque aussi chère qu'à moi-même. Puissiez-vous ne pas m'en vouloir de vous priver passagèrement de leçons aimées, et reporter sur le fils une part de la bienveillance que vous avez toujours accordée au père! C'est cet

1. Leçon d'ouverture faite au Collège de France (comme remplaçant) le 3 décembre 1866.

espoir qui seul me soutient au moment où j'ose, moi inconnu et presque encore écolier, parler dans ces murs glorieux, où le savoir le plus solide et la plus brillante éloquence sont accoutumés à se rencontrer.

Il y a quinze ans, messieurs, qu'un ministre éclairé fonda, au Collège de France, la chaire de langue et de littérature française au moyen âge. En comblant ainsi une lacune déjà plusieurs fois signalée, il comprenait admirablement l'utilité et le véritable but de la création de François Ier. Si les Facultés, telles que les a organisées l'Empire, ont pour mission principale de préparer les jeunes gens aux carrières qui exigent chez eux certaines connaissances; si par conséquent elles ont avant tout un caractère pratique qui les oblige à restreindre et la variété et la liberté de leur enseignement, le Collège de France, institué jadis pour donner un asile à la libre recherche loin du joug de l'antique Sorbonne, doit, de nos jours, développer ces parties de la science qui n'ont pas d'utilité pratique reconnue, ou qui ne sont pas encore assez solidement établies pour être incorporées à l'enseignement officiel. La création d'une chaire au Collège de France est, pour ainsi dire, une expérience nationale : il s'agit de savoir, d'une part, si la science nouvelle qui se produit répond à un besoin réel, ressenti par un certain nombre d'esprits cultivés, et, d'autre part,

si elle prend assez d'importance et de sûreté pour pouvoir être introduite plus tard dans les programmes même des cours universitaires. Pour que cette noble épreuve se fasse dans les meilleures conditions, ni le choix des professeurs ni leur enseignement ne doivent être soumis à aucune des restrictions que les Facultés imposent : puisque c'est du nouveau qu'on veut avoir, il serait contradictoire de prétendre l'obtenir par les procédés usuels et l'assujettir aux limitations traditionnelles. Les sciences et les lettres se sont également enrichies, depuis quelques années, par la fondation, au Collège de France, de chaires aussi heureusement désignées qu'habilement remplies : à leur tête, dans cette période récente, se place celle qui a été consacrée à étudier notre langue et notre littérature au moyen âge.

L'expérience, cette fois, a pleinement réussi. L'assiduité de nombreux auditeurs a prouvé que ces études, bien que peu répandues encore dans notre pays, pouvaient compter sur un public d'élite; et quant à leur utilité, elle est devenue de plus en plus apparente. L'enseignement inauguré en 1852 peut être aujourd'hui considéré comme fondé définitivement, et le moment n'est pas éloigné sans doute où l'Université elle-même lui fera une place dans ses examens et dans ses leçons. Permettez-moi, messieurs, en me félicitant avec vous de ces heureux

résultats, dont une grande part doit être reportée au professeur, de les justifier aujourd'hui par quelques observations générales sur le moyen âge et sa littérature.

Nous ne sommes plus au temps où l'on dédaignait le moyen âge, où l'on ne voulait relever que de l'antiquité ou de soi-même, où l'on n'accordait à ces dix siècles que la valeur d'une transition, peut-être indispensable, d'un anneau de plomb qui relie deux chaînes d'or. La science de nos jours ne répudie aucune des périodes de l'histoire. Elle s'arrête partout où elle trouve des faits et des lois; elle tient que tout ce qui a existé mérite son attention; elle reproduit, autant qu'il lui est possible, la vaste et sereine impartialité de la nature. Mais ce qui l'attire plus particulièrement, ce sont les époques originales où les nations se sont développées spontanément, sans le trouble qu'apporte trop souvent l'intervention arbitraire des volontés personnelles ou la pression de causes externes. C'est ainsi que le géologue saisit avec empressement l'occasion d'étudier un terrain vierge de toute influence étrangère, où se sont tranquillement manifestées les lois qui dirigent l'évolution des phénomènes. Ces périodes sont rares dans l'histoire, messieurs, ou du moins elles sont rarement éclairées par des documents qui nous permettent de les bien connaître : le moyen âge nous offre

la plus voisine et la plus facilement observable.

Il appelle donc toute l'attention des esprits curieux et pénétrants : il leur offre un spectacle digne de les attacher et de les satisfaire. Après la joie, plus grande et plus pure encore, j'en conviens, que cause à l'œil du savant la contemplation de cet unique épanouissement de l'esprit humain qui s'appelle la civilisation hellénique, il n'en est pas de plus vive que celle qu'il éprouve à observer le développement du moyen âge. Chose étrange! il sembla un moment que tout ce qu'avaient édifié de longs siècles était détruit à jamais : là où deux cents ans auparavant on voyait, fermement établis et magnifiquement ornés, s'élever un gouvernement, s'ordonner des institutions, régner une religion, fleurir une riche littérature, une langue polie, un art somptueux, au VIe siècle, on ne trouve plus rien de tout cela debout. Le chaos le plus complet semble avoir succédé à ce bel ordre : on parle soit une langue inculte, abandonnée jusque-là aux paysans, soit d'étranges idiomes, aux sons rudes et gutturaux, différant de pays en pays; à la place des préteurs et des proconsuls trônent, risibles et féroces, des chefs barbares, qui ne voient dans la puissance qu'un moyen d'assouvir leurs appétits grossiers et sanglants; cette administration si parfaite, fruit de la longue élaboration du génie de Rome, a fait place à une confusion inouïe de pouvoirs et de

révoltes; les monuments de la littérature sont incompris, ceux de l'art tombent en ruine; à la place du polythéisme souriant règne une religion nouvelle, venue d'un autre pays et d'une autre race, ou un culte bizarre apporté des forêts de la Germanie. Du temple immense et superbe où s'adorait la civilisation gréco latine, il ne reste que des décombres. Tous les vieux éléments de l'organisme puissant qui semblait devoir s'assimiler le monde sont dissous; la décomposition paraît complète.

Attendez! une force nouvelle va saisir et agréger en de nouvelles formes ces éléments disjoints et hétérogènes; de cette décomposition vont surgir de jeunes organismes. Laissez passer quelque temps : que voyez-vous? Le christianisme a détruit les idolâtries germaniques et les restes altérés du vieux paganisme; il règne sans conteste sur l'Europe, qui trouve en lui une unité plus belle que celle de l'empire romain; — une hiérarchie grandiose renferme tous les hommes dans ses étages successifs, depuis le serf qui n'est plus esclave jusqu'au roi qui n'est plus despote, créant pour chacun des droits et des devoirs au-dessus et au-dessous de lui; — des langues nouvelles, dégageant leur individualité respective du type commun dont elles sont sorties, couvrent d'un feuillage qu'il n'avait pas prévu le vieux tronc de la langue latine; — dans de nom-

breuses écoles se rassemblent des milliers d'étudiants avides d'instruction; — pendant que des chanteurs populaires, semblables aux rapsodes homériques, amassent la foule sur les places avec d'héroïques chansons, les cours des rois et des princes réunissent des poètes élégants, qui souvent portent eux-mêmes le sceptre ou la lance; — de toutes parts un art nouveau, plus fécond et plus large, « couvre la terre d'un blanc vêtement d'églises », peuple les verrières de tableaux et les portiques de statues. La recomposition s'est faite : à l'écrasante unité de l'empire romain a succédé la variété libre de l'Europe chrétienne, à la littérature académique des derniers siècles lettrés une poésie vivante et populaire, à la langue officielle et desséchée la pousse vigoureuse de jeunes idiomes pleins de sève, au monde antique, enfin, le monde moderne, apportant avec lui les éléments de tout un développement dont nous ne pouvons prévoir le terme, et dont nous sommes nous-mêmes un des degrés.

Quoi de plus tentant pour l'observateur que de démêler les lois qui ont dirigé ce mouvement, d'analyser dans leurs détails et de comprendre dans leur ensemble tous ces faits nouveaux et multiples, de saisir le jeu et les rapports des forces qui les font éclore? Quoi de plus attrayant que de se donner ce spectacle incomparable, de ressusciter

par la pensée ce monde aujourd'hui disparu, ces institutions, ces mœurs, ces langues, cet art, d'où les nôtres se sont peu à peu formés, de faire revivre ces hommes qui sont nos pères, de pénétrer dans leur esprit, de nous imprégner de leur âme, de les voir agir, penser, chanter et aimer devant nous? Tel était le domaine aussi vaste que neuf qui s'ouvrait à la science quand notre siècle commença, assez éloigné du moyen âge pour ne plus le craindre, assez près encore pour le comprendre. A cette belle tâche les ouvriers n'ont pas fait défaut, vous le savez, messieurs. L'histoire du moyen âge, sous les mains d'Augustin Thierry et de ses successeurs, est redevenue vivante; d'innombrables travailleurs sont occupés dans toute l'Europe à rassembler, à expliquer, à interpréter les documents qui l'éclairent, à en établir scrupuleusement les faits et les dates, à en saisir l'esprit, à en dégager les lois. A force d'études intelligentes et laborieuses, le développement de l'art du moyen âge n'a presque plus de secrets pour nous; à force de sympathie, nous en comprenons la beauté longtemps méconnue; nos cathédrales, nos châteaux, nos statues, ont retrouvé l'admiration qui leur avait été refusée, et provoquent le juste orgueil de nos villes, les recherches de nos archéologues, l'émulation de nos artistes Pendant que les principes de la formation et de l'organisme des langues romanes ou germa-

niques étaient fermement posés dans d'admirables ouvrages, leur passé était étudié avec une curiosité pénétrante. Enfin, la littérature dont ces langues étaient l'instrument a vu ses trésors tirés de la poussière des manuscrits, et a été l'objet de nombreux travaux qui ont protesté contre l'injuste oubli où on l'avait laissée, ont revendiqué son droit à occuper une place dans le Panthéon littéraire, et en ont fait connaître l'histoire, les phases successives et les formes variées.

C'est à cette dernière partie de la grande œuvre que je suis appelé à concourir dans la mesure de mes forces : c'est sur elle que je veux retenir votre attention.

Le moyen âge est une époque essentiellement poétique. J'entends par là que tout y est spontané, primesautier, imprévu : les hommes d'alors ne font pas à la réflexion la même part que nous ; ils ne s'observent pas, ils vivent naïvement, comme les enfants, chez lesquels la vie réfléchie que développe la civilisation n'a pas étouffé encore la libre expansion de la vitalité naturelle. Ils n'ont ni dans le monde physique ni dans le monde social cette idée de régularité prévue que nous a donnée la raison. Sans doute, messieurs, la raison est la faculté souveraine et maîtresse, et sa possession doit être le but le plus haut de nos efforts ; mais elle n'est pas la poésie, elle en est trop souvent la

négation La raison pure est une région élevée, sereine et froide, comme ces grands sommets où une blancheur éternelle reflète seule un soleil sans nuages; c'est plus bas qu'est la vie avec ses formes et ses couleurs, ses chants et ses parfums, son puissant et joyeux désordre. Plus nous vieillissons, hommes ou nations, plus la raison chasse en nous l'imagination. Vous vous souvenez de cette charmante pensée qu'un grand critique de nos jours a involontairement formulée en vers : « Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes, un poète mort jeune à qui l'homme survit. » Il existe aussi chez les peuples, ce poète mort jeune; ils ont eu aussi leur période irréfléchie; chez eux aussi l'imagination a longtemps dominé la raison; chez eux aussi la poétique synthèse a précédé l'analyse philosophique. Mais la science peut suppléer et recréer, pour ainsi dire, dans les peuples, leur adolescence poétique. Pareille aux souvenirs où nous aimons à retrouver les illusions de notre jeune âge, elle nous apprend à nous refaire enfants pour goûter les joies naïves de l'enfance; elle nous rouvre les trésors de l'imagination de nos pères, et fait jaillir de nouveau, dans nos intelligences desséchées, les sources vives de la joyeuse et jeune poésie.

Ce caractère poétique du moyen âge éclate d'abord dans sa foi. Ce n'est pas cette religion raisonnable, si l'on peut ainsi parler, qu'inaugura le protestan-

tisme; c'est une libre conception du monde, toute pleine d'amour et de vie. Cette foi embrasse et féconde toutes les directions de la pensée; elle forme, pour ainsi dire, le fond de toutes les âmes. On se représente l'univers comme un vaste théâtre sur lequel se joue un drame immense, plein de pleurs et de joie, dont les acteurs sont dispersés entre le ciel, la terre et l'enfer, drame dont le dénouement est prévu, dont Dieu dirige les péripéties, mais qui, dans chaque scène, offre les complications les plus riches et les plus variées. Les personnes divines, les anges, les saints, se mêlent à chaque instant à l'humanité pour la soutenir et la guider, tandis que Satan et ses ténébreuses légions la tentent et la troublent sans cesse. L'homme, sollicité en sens inverse par la grâce céleste et les séductions infernales, mais libre et maître de sa destinée, a la vie terrestre pour choisir entre ces deux attractions, et suivant qu'il cède à l'une ou à l'autre, son âme s'envole, à sa mort, dans les régions bienheureuses où règne une joie éternelle, ou bien tombe dans les gouffres habités par le désespoir. Le matérialisme, souvent extrême, avec lequel des esprits jeunes et passionnés ont saisi cette conception ne doit pas nous empêcher d'en reconnaître l'énergique beauté. Les pauvres, les petits, les ignorants, ont ainsi en eux leur poésie constante, qui s'exprime à son plus haut degré

dans le mysticisme, sous sa plus humble forme dans la superstition, et qui remplit la vie de crainte et d'espoir. « Je suis une pauvre femme, faible et vieille, fait dire Villon à sa mère dans une admirable prière qu'elle adresse à la Vierge, je ne sais rien, jamais je ne lus lettre. Je vois à l'église dont je suis paroissienne de belles peintures : d'un côté le paradis, où sont des harpes d'or; d'autre part l'enfer, où les damnés brûlent. L'un me fait peur, l'autre m'éblouit. Fais-moi avoir le joyeux paradis, dame des cieux, reine de la terre, impératrice des abîmes infernaux! » Si les docteurs raffinent sur les dogmes et poursuivent dans la scolastique l'accord d'Aristote et de saint Jean, le peuple ignore ces subtilités; il sait seulement qu'au ciel règnent des êtres bons et purs, qu'il aime et dont il est aimé, qu'il invoque avec confiance dans toutes ses peines, qui font des miracles à sa prière et apparaissent souvent à ceux qui les ont chéris. Pas de péchés inexpiables, pas de crimes qu'un remords sincère, un élan du cœur n'efface. Voici un voleur qui, au milieu de tous ses méfaits, a gardé une pieuse tendresse pour la Vierge bénie, pour cette fleur de pureté et de miséricorde que nul n'a aimée en vain : il l'invoque au moment du supplice, et elle le soutient miraculeusement au gibet, elle-même, de ses mains blanches, pendant trois jours, pour lui laisser le temps de se repentir

et lui faire éviter l'irrévocable damnation. Voici un chevalier pervers, impie, endurci à tous les crimes : un jour, par une fantaisie passagère, il se confesse, mais il refuse toutes les pénitences que lui impose le pieux ermite. Enfin il accepte la plus facile : il recevra l'absolution s'il remplit d'eau un petit baril que lui remet le saint homme; mais tous ses efforts pour y parvenir sont vains : les fleuves et les sources retirent leurs eaux dès qu'il y plonge son baril. Hautain, résolu, non par repentir, mais par obstination, à accomplir la parole donnée, il parcourt la terre, toujours cherchant vainement une onde qui ne fuie pas devant lui. Enfin, au bout d'une cruelle année, il se retrouve devant la cellule du solitaire; là, repassant dans sa mémoire tous ses forfaits, et comprenant enfin que Dieu est juste de lui refuser le moyen d'une trop facile pénitence, il sent se fondre son cœur orgueilleux : il se repent, et une larme de lui remplit le *barizel*, et il meurt heureux et pardonné. Ainsi la rédemption est le prix de l'amour; ainsi Dieu veille sur chacun de nous et fait des prodiges pour nous sauver. Mais aussi le démon, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour des hommes; l'imagination le voit partout, avec une habileté toujours variée, provoquer l'homme au mal, ou, dans l'enfer, hideux et féroce, s'acharner à sa torture; et elle se rejette avec épouvante dans les bras des saints et des

anges. Ce sont eux qui défendront leur fidèle des attaques de l'enfer, et même s'il a signé, comme le clerc Théophile, une charte qui donne son âme au malin, la Vierge saura bien l'arracher des mains de Satan et la rendre au pécheur repentant qui l'a implorée.

Telle était la religion du moyen âge, pleine de merveilleux, de terreur et d'amour. La science, qui d'ordinaire, dans le domaine de la pensée, fait équilibre à la foi et empêche l'élément poétique de dominer exclusivement, était alors aussi une poésie et par son objet et par sa forme. Elle poursuivait avec une ardeur fébrile le secret de faire de l'or, ou cherchait à lire les destinées humaines dans les étoiles; elle présentait la nature entière comme un vaste symbolisme, et faisait de l'histoire naturelle une mythologie chrétienne; elle divisait l'histoire en périodes idéales, en sept *âges* correspondant aux sept jours de la création, et prédisait la fin prochaine de la sixième journée, après laquelle allait s'ouvrir le *sabbath* éternel; enfin, sous sa forme la plus haute, elle dévoilait aux initiés, respectueux et frémissants, les mystères sublimes du ciel ou les noirs secrets de l'enfer; elle mettait dans la main de l'adepte la clef merveilleuse qui devait ouvrir et les trésors du monde visible et les arcanes du monde invisible. Poétique aussi était la disposition d'esprit de ceux qui se livraient à l'étude : ils se

figuraient naïvement qu'ils pourraient arriver à la science universelle, que tel ou tel homme l'avait possédée ou la possédait encore; ils espéraient toujours trouver dans quelque livre inconnu le secret suprême, le mot qui contenait toute vérité et toute puissance; ils amassaient consciencieusement, dans de longues encyclopédies, les notions les plus bizarres ou les plus inutiles. Éveillée comme celle des enfants, leur curiosité était aussi facile à satisfaire. Ils nous ont légué un grand nombre de ces traités didactiques sous forme d'entretiens : l'écolier interroge avec une hardiesse innocente, sans se douter de la difficulté des problèmes ou de la manière de les poser, sans savoir même s'ils ont un objet réel : « Maître, combien y a-t-il de la terre au soleil? Maître, pourquoi la mer est-elle salée? Maître, quelles sont les fonctions des divers ordres d'anges? Maître, pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé le monde de toute éternité? » Et le maître répond tranquillement par les solutions les plus aventureuses, acceptées sans hésitation. Mais le peu d'étendue même, le vague, le formalisme et l'assurance naïve de la science au moyen âge, son ignorance, pour dire le mot, favorisait l'originalité de sa poésie. C'est grâce à elle qu'au lieu de dépendre de l'antiquité il a suivi sa propre voie, a marqué hardiment de son empreinte les sujets qui lui étaient originairement le plus étrangers, et nous a laissé, au lieu du pâle

reflet d'une civilisation supérieure, une forme spéciale et caractéristique de développement intellectuel.

Comme la religion, comme la science, la vie était poétique. Le droit s'exprimait à chaque instant par des symboles; les institutions mal définies s'appuyaient sur le sentiment bien plus que sur la raison. Une incroyable bigarrure d'usages, de langues, de lois, de coutumes, rendait l'habitant d'une province presque étranger dans la plus voisine, et offrait au voyageur du nouveau à chaque pas. Mal contenues par des lois imparfaites, mal surveillées par une police à peu près nulle, les passions individuelles se donnaient libre carrière. Elles s'exprimaient avec une franchise brutale : on aimait la chair, le vin, le pillage, l'*or rouge* avec fureur; on faisait couler le sang, on prodiguait les tortures avec la joie des enfants cruels; on ne respectait pas dans le mal ces barrières de convention qui retiennent de nos jours la plupart des hommes dans un état moral indécis. Les âmes, simples et fortes, ignoraient les concessions, les nuances, les contraintes dont se compose notre vie moderne, et se jetaient tout entières dans le courant auquel elles se livraient; brusques et incapables de complications, elles faisaient succéder un excès à l'autre, et passaient souvent de la vie la plus criminellement dévergondée aux austérités du cloître. A côté des

grands crimes, on voyait les grandes vertus, à côté des jouissances frénétiques les renoncements illimités. Les petits tremblaient toujours sous l'oppression arbitraire des forts, ou se réunissaient vaillamment pour leur résister. On ne s'endormait pas sur l'oreiller commode de la sécurité publique : il fallait conquérir chaque jour sa sûreté, fortifier sa maison, fermer le soir les portes de sa ville, ne sortir après le coucher du soleil qu'avec des gens armés et des torches. La vie était soumise à mille incertitudes, à mille variations, et se composait, au lieu du cours tranquille de notre existence actuelle, d'une succession irrégulière de monotone uniformité et d'aventureux imprévu. Le chevalier passait souvent de longues années dans son manoir solitaire, sans autre distraction que la chasse dans ses grandes forêts, la prière à l'église, les hommages de ses vassaux; puis tout à coup la guerre l'entraînait dans de lointaines expéditions, la croisade l'envoyait sous le ciel de Syrie en plein monde oriental, ou bien un tournoi proclamé par quelque prince l'appelait au milieu des fêtes guerrières, des armures étincelantes, des dames parées et prêtes à couronner le vainqueur, et surexcitait toutes ses passions ou satisfaisait tous ses rêves. Le marchand ne passait pas toute sa vie dans le trafic fastidieux de sa boutique : il allait faire ses approvisionnements ou vendre ses denrées aux grandes foires,

souvent bien éloignées, dont chacune avait ses privilèges spéciaux, ses usages singuliers, où se réunissaient des hommes de tout pays, de toute race; il partait avec sa petite caravane pour ce long voyage où il courait chaque jour des dangers, laissant les siens loin de lui, sans pouvoir donner ni recevoir de nouvelles; il revenait, traînant à sa suite ses lourds chariots, attendu chaque fois avec une curieuse impatience, reçu par la joie qui succède à l'inquiétude dissipée, et racontait mille histoires pendant qu'on admirait ses marchandises et qu'on se partageait ses cadeaux de retour. Les abbayes rassemblaient en grand nombre des hommes et des femmes qui, pour la plupart, ne prenaient à la vie qu'une part contemplative et regardaient le monde actif comme un grand rêve; souvent le cloître ne leur suffisait pas, et les bois ou les roches se peuplaient de solitaires. Pour conquérir cette science enfantine et subtile dont j'ai parlé, on venait de toutes les parties de l'Europe, bravant les périls et les obstacles, dans les grandes universités où d'innombrables étudiants, séparés en nations, divers de langage, de mœurs, d'habits, offraient le spectacle de tous les désordres et de toutes les privations, des excès les plus violents et du travail le plus acharné; les livres étaient rares, mais d'autant plus précieux: on emportait avec soi comme un trésor, en retournant dans sa lointaine patrie, quelque docte traité

qu'on méditait pendant le reste de ses jours. Les dames, le plus souvent seules, ne voyaient guère les hommes qu'aux fêtes, aux tournois, ou, de loin, aux églises; rentrées dans leur demeure close, occupées de quelque long et merveilleux ouvrage, elles vivaient de souvenirs et nourrissaient dans leurs rêveries des amours que tout poussait dans la voie des romanesques aventures. Ainsi, pour tous, les impressions étaient à la fois plus rares et plus frappantes que de nos jours; l'imprévu jouait un bien plus grand rôle; un certain désordre favorisait l'imagination. Prise dans son ensemble, et mise en regard de la nôtre, la vie au moyen âge nous apparaît comme éminemment poétique.

La littérature fut l'image de cette vie. Elle en a la liberté, la variété, la franchise. Elle n'est pas, comme la nôtre, surveillée par des lois, ni retenue par les préjugés ou les convenances, ni dirigée par des exemples classiques; rien ne l'empêche de dire pleinement et entièrement ce qu'elle veut dire. Aussi est-elle *vraie* avant tout, et c'est là son grand mérite. Sans se préoccuper des règles, des théories, des questions de forme, elle exprime simplement ce qui s'agitait dans les âmes; elle donne une voix, souvent peu nette et peu forte, mais fidèle, aux sentiments, aux idées de tous. Ce n'est pas une littérature de livres, destinée à occuper quelques instants dans l'attention des lecteurs, qui d'ailleurs

n'en sont pas dupes et ne lui accordent qu'une faible partie de leur âme : c'est une poésie toute vivante et extérieure, à laquelle chacun croit et que chacun pourrait avoir faite, qui se chante et se parle, au soleil, dans les rues, dans les places, au milieu des batailles, sur les routes qui mènent aux pèlerinages ou aux foires, sur les navires qui emportent les croisés, dans les églises ou sous leur porche, dans les châteaux, dans les assemblées brillantes, aux festins des rois, aux repas des auberges. Le public l'accepte comme le poète la donne : on ne fait pas de critique; on ne recherche pas si tel poème est bien composé et si les vers en sont corrects, si telle chanson est bien originale, si tel mystère est conforme aux règles de l'art dramatique, si telle farce s'est maintenue dans les limites du bon goût et de la décence. On se demande seulement s'ils ont fait admirer, songer, pleurer ou rire plus que d'autres, si l'on a été ému en les entendant, s'ils ont laissé dans l'âme l'image vivante de leurs personnages, le souvenir de leurs récits, l'empreinte de leurs sentiments. La vie et la poésie se confondent sans cesse, celle-ci étant tout imprégnée de celle-là, sincères toutes deux et sans mensonge. Quand la poésie fait de l'idéal, elle ne l'invente pas, elle ne fait qu'exprimer les rêves de chacun : ces guerriers sans peur et sans reproche, ce sont les modèles que se proposent tous les chevaliers; ces bons justiciers,

ce sont eux dont le pauvre peuple a besoin; ces saints ermites, quel moine un peu mystique ne s'est juré mille fois de les imiter? Le comique est de même emprunté à la réalité quotidienne : les conteurs persiflent, aux applaudissements de leur auditoire, les prêtres dissolus, les avides légistes, les chevaliers lâches, les bourgeois niais, les grossiers vilains; à une époque où la force semble dominer sans contrôle, ils se plaisent à revendiquer les droits de l'intelligence, et à faire des forts le jouet des rusés. Les croyances, les passions, les préjugés du peuple se retrouvent naïvement et sans fard dans la littérature; l'ignorance générale laisse à l'imagination du poète un libre champ : il peut hardiment transposer, pour ainsi dire, à l'usage de son époque, ce qui survit de l'antiquité, et pour peu qu'un pays soit éloigné, il a le droit d'y mettre la scène des plus merveilleuses aventures. Parlant pour un public qui n'a ni des idées établies de perfection littéraire, ni des notions scientifiques sérieuses, ni même une vie stable et régulière, le poète ne cherche qu'à l'amuser ou à l'émouvoir, sans se soucier de vraisemblance, de composition artistique ou de raffinements de forme. Il réussit d'ailleurs sans peine : tous les esprits sont disposés à goûter ses récits, toutes les oreilles sont sensibles au rythme facile des longues tirades monorimes ou des petits vers accouplés deux à deux. Il n'y a pas encore

entre les *lettrés* et les *illettrés* cette distinction terrible, fruit de l'instruction différente, qui sépare aujourd'hui les peuples en deux classes, presque étrangères l'une à l'autre, dont la première est à peu près sevrée de littérature, dont la seconde dédaigne et ignore ce qui n'est pas conforme aux règles posées par ses docteurs. Ni en Grèce ni au moyen âge cette distinction n'a existé : la même poésie plaisait à tous, au prince comme au bourgeois, au chevalier comme au paysan ; l'un n'avait en fait d'art ni plus d'ignorance ni plus d'exigence que l'autre, et le jongleur qui venait de *vieller* et de chanter la mort de Roland sur une place publique pouvait la répéter avec le même succès à la table du roi lui-même.

Cela n'est complètement vrai toutefois que de la première période du moyen âge, de celle qui a été presque entièrement consacrée à l'épopée. Je ne dis rien ici des clercs, de ceux qui savaient le latin, l'écrivaient et le parlaient entre eux; ceux-là restèrent sans influence sur la poésie vulgaire qu'ils dédaignaient, et leur immixtion dans ce domaine, la fusion de leur science avec la langue et la poésie du peuple, telle qu'elle se produisit presque simultanément en France et en Italie vers la fin du XIIIe siècle, marque l'ouverture d'une nouvelle période. Mais dès la seconde moitié du XIIe siècle une division analogue à celle des lettrés et des illettrés tend à se former

même dans cette partie de la nation qui ignore le latin et ne doit rien qu'à sa propre culture. C'est le moment où la période de fermentation et de reconstitution sociale est à peu près close : la hiérarchie féodale est fondée; les communes sont établies; les rapports de l'État et de l'Église sont réglés; les trônes sont occupés par des dynasties qui semblent avoir un long avenir. Les grandes convulsions sont passées : pendant deux siècles va s'épanouir, dans un repos relatif, tout ce qui constitue le moyen âge. Alors, par un effet naturel et ordinaire, dans cette société calmée se forme et se détache pour ainsi dire dans les hauteurs une société plus restreinte, qui cherche à se distinguer du reste par l'élégance de sa vie, le raffinement de ses mœurs, la politesse conventionnelle de ses manières. Cette élite se groupe naturellement à la cour des rois et des princes : aussi le nom de *courtoisie* est-il celui qu'elle emploie pour désigner son idéal. Dès lors les hommes se divisent en deux classes, les *courtois* et les *vilains*, ceux qui font partie de la société élégante, en connaissent les usages, en partagent les idées, et ceux qui en sont exclus et en ignorent les finesses; et comme il est dans la nature de l'homme civilisé d'établir sur la forme seule les vanités et les distinctions sociales, les premiers n'ont pas assez de mépris pour les seconds. Dans cet essai de constitution d'une aristocratie polie, le rôle important

revient aux femmes : ce sont elles qui introduisent dans les dehors, sinon dans les mœurs réelles, la douceur et l'urbanité, qui mêlent à la rude et étroite bravoure du seigneur féodal le sentiment nouveau de la galanterie, qui changent les tournois en fêtes brillantes qu'elles président, ou remplacent par des jeux et des plaisirs de société les divertissements tout virils du XIe siècle : sous leurs yeux, ces rudes barons d'autrefois, qui ne connaissaient d'autre joie que la chasse et la guerre, qui ne quittaient que rarement leur armure et mettaient, hors de leur *ventaille*, leur longue barbe blanche sur leur cuirasse pour épouvanter l'ennemi, se transforment en ces aimables chevaliers du temps de saint Louis qui passent une partie de leur vie en fêtes et en assemblées, luttent de richesse dans leur costume, de luxe dans leur manière de vivre, et portent fièrement sur leur casque, en allant au combat, le gage d'amour de leur dame. Cette influence sans cesse agissante adoucit, ennoblit, épure et peut-être aussi amollit les caractères. Sans doute, je le répète, la rudesse primitive reste au fond : ces barbares sont mal domptés, et celles mêmes qui se sont chargées de les apprivoiser se montrent bien souvent dignes d'être leurs compagnes; on a singulièrement exagéré les vertus et les grâces de cette société chevaleresque; mais cependant elle a beaucoup fait pour notre éducation, et c'est en développant ses tradi-

tions que la France, sa vraie patrie, est devenue et est restée la nation la plus sociable et la plus polie de l'Europe.

A ce monde nouveau il fallait une poésie, et une poésie qui se distinguât de celle du peuple, qui fût *courtoise* comme la société à laquelle elle était destinée, qui s'inspirât de ses sentiments particuliers, de ses préjugés, de ses goûts, qui en reproduisît le langage, qui en dépeignît la vie, qui en exprimât l'idéal. Cette poésie s'est produite d'une part dans les romans en vers de la Table Ronde, d'autre part dans la plus grande partie des œuvres lyriques du moyen âge; outre son sujet et son inspiration, elle se distingua de la poésie précédente par sa forme. Pour les poètes qui s'y adonnèrent, et dont un grand nombre étaient des princes ou des seigneurs, il ne s'agit plus seulement d'émouvoir ou d'amuser : ils voulurent être admirés, et la recherche de la réputation littéraire fit naître la critique. Il y eut des juges et des règles; une poétique se créa; on chercha dans les productions de l'esprit la correction ou la nouveauté de la forme à côté, parfois au détriment de l'intérêt du sujet. On ne demanda pas seulement à une poésie ce qu'elle disait; on lui demanda comment elle le disait; on examina la langue, la composition, la versification avec un soin minutieux. Malheureusement cette étude s'arrêta complètement à la surface; on n'apprécia de

la forme poétique que ce qu'elle a de plus matériel; et, au bout de quelque temps, on en vint à n'y chercher que ce qu'elle a de plus puéril. Comme à toutes les époques qui ont l'amour de la beauté littéraire sans en avoir la puissance, on fit du tour de force, de la difficulté vaincue, le suprême de l'art; on admira des subtilités de forme qui n'étaient que de laborieux enfantillages, aussi dénués de poésie que de vérité; on imposa à tous les poètes des moules conventionnels, qui devinrent de plus en plus gênants et bizarres; on borna leur domaine à un petit nombre de sujets non moins conventionnels, à d'éternelles variantes d'un type banal de vaillance et de galanterie, aux raffinements les plus froids sur l'amour, aux récits d'aventures toujours pareilles. On dédaigna la seule véritable source de toute poésie lyrique, la libre et forte inspiration du cœur; on méprisa la base indestructible de toute poésie épique, la communion perpétuelle avec le peuple.

Aussi cette littérature courtoise, qui rejeta peu à peu dans l'ombre la primitive poésie, est-elle loin de la valoir. Le XIIIe siècle, qu'on regarde d'ordinaire comme le plus beau moment littéraire du moyen âge, n'est à mes yeux, par bien des côtés, qu'une époque de faux brillant, d'éclat extérieur sous lequel se cache un grand vide. S'il mérite de nous intéresser, ce n'est pas par le caractère et la

tendance générale de sa poésie, c'est par les œuvres de quelques esprits particulièrement doués dans lesquels la personnalité se marque fortement. Aux temps primitifs, dans tous les pays, la poésie est anonyme; elle n'appartient à personne en propre, et le peuple entier y prend part et s'y reconnaît. La littérature des cours avait été aussi presque impersonnelle : les types et les modes qu'elle imposait à ses coryphées ne laissaient d'autre différence entre eux que leur habileté plus ou moins grande à exécuter les prescriptions de l'art. Cependant l'Europe avait marché; les peuples se dégageaient de leur période inconsciente; les individus commençaient à se distinguer plus vigoureusement les uns des autres : la littérature de ce temps nous offre les premiers écrivains qui nous apparaissent avec les traits bien accentués d'une originalité vivante.

Mais cette originalité, qui les rapproche de nous, les détache au contraire du moyen âge. Aussi est-ce plus haut qu'il nous faut remonter pour le trouver avec tout son caractère et dans la naïveté complète de son développement poétique. C'est au XIe et au XIIe siècle, avant la séparation des *courtois* et des *vilains*, avant la création d'une littérature factice, alors que les jongleurs, aimés et compris également de tous, étaient les seuls historiens, les seuls maîtres, les seuls poètes, les seuls savants, que le moyen âge s'est exprimé littérairement avec le

plus de puissance et de variété. On aimait alors la poésie, non comme l'ingénieux et vain passe-temps d'une société élégante, non comme l'entretien et l'exercice d'un cercle de lettrés, mais comme un enchantement, un charme, *carmen*, qui vous enlevait aux chagrins, aux ennuis, aux mesquineries de la vie quotidienne. C'est surtout dans les moments de tristesse que l'on aimait à se laisser bercer par ses accents; car, dit un poète,

> ... ils ôtent le noir penser,
> Deuil et ennui font oublier.

Achille, pour charmer sa douleur, chantait sur sa lyre les louanges des ancêtres; nos héros, à nous, cherchaient aussi dans la poésie la mystérieuse consolation qu'elle donne aux âmes qui l'aiment profondément. Ils ne l'aimaient pas seulement; ils la craignaient : « Qu'on ne chante pas de nous de mauvaises chansons », dit Roland à ses compagnons pour enflammer leur courage. La poésie à cette époque était, je le répète, profondément mêlée à la vie; elle nous arrive toute chaude encore, toute pénétrée de cette passion sincère que ne compense pas la forme la plus élégante, nous apportant dans ses rudes vers, dans ses prodiges, dans ses batailles, dans ses prières, dans sa joie et dans ses larmes, l'âme même, l'âme simple, naïve, héroïque et barbare de nos pères.

Plus tard encore, malgré la séparation du peuple en deux, malgré l'introduction de la science des clercs dans la littérature vulgaire, il y eut une poésie qui s'adressa à toute la nation : ce fut le théâtre. Au XIVe et au XVe siècle, les mystères furent ce qu'avaient été autrefois les chansons de geste. Leur sujet, exclusivement religieux, leur donnait des droits égaux à la sympathie et au respect de tous; l'unité chrétienne, suppléant l'unité nationale, faisait battre un seul cœur dans la poitrine des milliers de spectateurs. Rien de ce que nous connaissons comme émotion dramatique ne peut nous donner une idée de ce qu'étaient de pareilles représentations : ce grand drame dont je vous parlais tout à l'heure, dispersé entre le ciel, la terre et l'enfer, était rendu là visible et sensible. Ces scènes terribles ou touchantes, sur lesquelles s'appuyait la religion de tous, que chaque chrétien avait cent fois essayé de se représenter confusément, auxquelles se rattachaient toutes ses idées sur la vie et sur la mort, toutes ses craintes et toutes ses espérances, il les voyait là devant lui; il assistait, tour à tour ébahi, charmé, indigné, frémissant, aux conseils célestes, aux entretiens des personnes de la Trinité, puis à l'annonciation, à l'adoration des bergers et des mages, à la prédication de Jésus, aux noces de Cana, à tous les miracles, ensuite à la cène, à l'affreux baiser de Judas, à la

flagellation, au crucifiement, à la mort, enfin à la descente aux enfers, à la résurrection, à l'ascension triomphante. Qu'on se figure ce qui se passait dans l'âme de ceux qui voyaient de bonne foi un pareil spectacle! Certes jamais, en aucun lieu, en aucun temps, on n'a appliqué à quelque chose de plus émouvant et de plus grandiose le procédé de la représentation dramatique. Mais cette représentation est indispensable : à la lecture, pour nous hommes du XIXe siècle, le prestige s'évanouit presque tout entier; nous nous trouvons en présence de compositions interminables, souvent plates, vulgaires, et tellement au-dessous de notre conception actuelle des événements qui en sont l'objet que les quelques beautés réelles qui s'y trouvent nous laissent elles-mêmes froids. La scission entre les *courtois* et les *vilains*, et plus tard entre les lettrés et les ignorants, n'avait pu s'accomplir sans dommage : il était devenu impossible de reconstituer une langue et une littérature vraiment populaires dans le sens le plus large du mot. Si dans les épopées anciennes le style manquait, il est mauvais dans les mystères, alternativement emphatique et trivial. Mais pour juger ces œuvres vivantes il ne faut pas les voir mortes; il est injuste de les apprécier d'après une forme qui n'est que leur inerte dépouille. Rendons-leur par la pensée la vie qu'elles ont eue un jour : jouons-les-nous sur cet étrange théâtre, instincti-

vement sorti de leurs nécessités intimes, ce théâtre, image du monde tel que le concevait le moyen âge, avec son paradis d'azur étoilé en haut, en bas la gueule noire et flamboyante de son enfer, et, entre les deux, les régions diverses de la terre; peignons de couleurs vives ces mille décors; déroulons ces processions d'acteurs revêtus de riches et bizarres costumes; faisons résonner, au ciel, sur la terre, en enfer, les instruments puissants, les chœurs d'anges qui adorent, d'hommes qui prient, de démons qui hurlent, les stances pompeuses des grandes scènes, les triolets légers des épisodes, les *motets* des intermèdes; n'accordons pas à ces vers, qui nous semblent si faibles, plus de place que leurs pareils n'en tiennent dans nos opéras, et nous comprendrons que la foule passionnée restât toute la journée, et plusieurs journées de suite, suspendue à ces étonnants spectacles. Les mystères, malgré le peu de valeur littéraire qu'ils ont pour la plupart, sont une des créations les plus originales et les plus puissantes du moyen âge; ils renfermaient en eux le germe d'un art dramatique plus vaste, plus riche, plus varié que celui des Grecs, et si chez nous Corneille et Racine ne leur doivent rien, si le drame pour ainsi dire individuel s'est substitué à ces grandes représentations nationales, il ne faut pas oublier que c'est des mystères, logiquement et spontanément développés, que sont sortis en der-

nière analyse les *autos* de Calderon et les *histories* de Shakspeare.

Sans le vouloir et sans le chercher, je vous ai présenté, messieurs, la poésie du moyen âge sous ses aspects principaux : je vous l'ai montrée épique, lyrique et dramatique; je vous ai indiqué la division qu'elle subit lorsqu'une société élégante chercha à se dégager de l'égalité de la barbarie; je vous ai dit dans quel ordre chronologique s'étaient succédé ses phases principales. Dans chacune d'elles, et à tous les points de vue, c'est la France qui représente et caractérise le mieux cette poésie; c'est elle qui a exercé, à ses différentes époques, sur les autres nations, cette suprématie et cette influence qu'elle devait retrouver à une autre période de l'histoire moderne. Quand le monde romain réduit en ruines et le monde germanique, dissous lui-même par ses victoires, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, et durent opérer, outre leur fusion réciproque, leur assimilation avec la religion nouvelle, une immense fermentation confondit pour des siècles tous ces éléments divers dont devait sortir un nouvel ordre. Dans ce travail de régénération, que subirent toutes les nations européennes, ce fut la France qui se trouva prête la première. Trois siècles avant qu'aucune des contrées romanes eût même de sa langue des monuments un peu étendus, elle possédait une littérature dont quelques trop

rares débris sont parvenus jusqu'à nous. Ses épopées, où s'exprimait en traits énergiques et profonds le nouvel idéal qui venait de surgir pour l'Europe chrétienne, passaient rapidement ses frontières, et allaient éveiller, d'abord par des traductions, puis par des imitations, la poésie des peuples romans et germaniques. Son rôle politique, qui d'une part portait ses aventureux guerriers en Angleterre, en Portugal, en Sicile, en Grèce, et d'autre part lui donnait, dans les croisades, la direction de l'Europe, et réalisait en quelque mesure l'idéal de sa poésie, ne contribua pas peu à ce prestige. Bientôt la poésie *courtoise*, née en Provence, développée dans la France du Nord, vient le renouveler pour longtemps, et toutes les cours de l'Europe se mettent une première fois à imiter la nôtre. Au XIIIe siècle, l'empire de la langue et de la littérature française est aussi incontesté chez les laïques que celui de la grande Université parisienne chez les clercs. Ne pas savoir le français est un signe d'éducation médiocre; on le parle mal, mais on le parle partout où il y a une vie élégante. Dans quelques pays on en fait même la langue littéraire; tout le nord de l'Italie n'en a pas d'autre jusqu'à la fin du XIIIe siècle, et peu s'en est fallu peut-être que Dante, suivant l'exemple de son maître Brunetto Latini, n'écrivît son poème immortel dans la langue de Jean de Meun.

Mais ce grand nom de Dante marque une ère nouvelle. Pour cette fois, l'initiative nous est enlevée : ce n'est plus chez nous que se lève l'aurore. Formés par nos poètes lyriques ou nos conteurs, les trois grands trécentistes italiens les dépassent, et guident la poésie dans des voies nouvelles. Nos mystères sont bien encore les modèles et les types de ceux des autres pays; mais ce n'est pas là qu'est l'avenir. Pour que la France se retrouve au premier rang, il faudra qu'elle ait passé quelque temps à l'école des nations dont elle a été la maîtresse, et qu'elle apprenne d'elles à les vaincre à son tour. L'histoire littéraire du monde moderne est celle de l'influence des peuples les uns sur les autres et de leur successive hégémonie : c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui se trouve avoir fait le premier l'évolution que tous doivent accomplir à sa suite. Il ne faut donc pas nous indigner et nous révolter si, à certaines époques, notre développement intellectuel dépend étroitement de celui des peuples voisins : c'est en se suivant qu'on se dépasse, et nous pouvons dire avec une fierté rassurante pour l'avenir que nous sommes la seule nation qui, par deux fois, ait été la tête de colonne des autres, qui ait, par deux fois, soumis ses rivales à l'ascendant de son génie.

Vous le voyez, messieurs, c'est une belle tâche que d'avoir à exposer, ne fût-ce que dans un de ses moments fugitifs, l'histoire de cette littérature

française du moyen âge qu'on connaît encore si peu, bien qu'on commence à en parler plus qu'autrefois. Ceux d'entre vous qui ont suivi ce cours depuis son origine en ont parcouru presque toutes les périodes. J'ai voulu traiter un sujet dans lequel je n'eusse à redouter ni la répétition ni la comparaison; je n'ai guère trouvé autre chose que les origines les plus lointaines, régions encore peu explorées, dont la solitude même, je l'avoue, fait en partie le charme pour moi, mais qui ne vous en sembleront peut-être que plus arides. Je crains que vous n'hésitiez à me suivre dans une exploration où si peu de jalons guideront notre marche, où il nous faudra discuter et justifier minutieusement chaque pas, où nous serons obligés d'avoir recours à l'induction, à la conjecture même, beaucoup plus souvent qu'à l'exposition pure et simple. Et cependant, messieurs, je ne crois pas me tromper en voyant dans l'étude de cette littérature barbare de quoi captiver et fixer votre attention. Les époques primitives, qui attirent à bon droit le principal intérêt de la science, sont celles aussi qui offrent le plus d'attrait aux esprits curieux. De grands maîtres ont retracé dans de brillants tableaux l'histoire politique, religieuse et sociale de ces temps : vous avez vécu, grâce à eux, au milieu des Francs mérovingiens, encore tout enivrés de leur conquête, farouches, et déjà cependant à moitié conquis par

l'insensible ascendant de la civilisation romaine; vous avez rêvé avec les mystiques solitaires, prié dans les monastères primitifs, asile des âmes qui n'étaient pas assez durement trempées pour ces siècles de fer; vous avez contemplé la fugitive apparition de l'empire de Charlemagne, téméraire et grandiose tentative d'une reconstitution dont le moment n'était pas venu; vous avez assisté à l'enfantement tumultueux de la féodalité; vous avez pris part à l'immense mouvement d'expansion qui a porté cette féodalité à peine établie sur les bords de la Tamise, du Garigliano et du Jourdain; vous vous êtes mêlés, dans les énergiques communes du XIIe siècle, aux luttes orageuses de la liberté naissante : pourquoi ne consentiriez-vous pas à faire connaissance avec un nouvel aspect de cette histoire, à habituer votre oreille aux rudes idiomes germaniques, à épier les premiers bégaiements des dialectes issus du latin, à surprendre ces accents encore indécis, mais déjà nouveaux, qui doivent devenir, en se développant et se précisant de plus en plus, la langue et la littérature qui sont les nôtres? Nous examinerons à notre point de vue l'homme des temps barbares, nous l'étudierons même dans ce qu'il a de plus intime; car si l'histoire nous donne le rapport des hommes avec les faits, l'histoire de la poésie nous donne le rapport des hommes avec les idées et les sentiments.

Nous constaterons avec plaisir, dans ces époques où aucun travestissement ne masque les traits vraiment originaux de l'âme humaine, la régularité des lois qui dirigent un mouvement tumultueux et fortuit en apparence. Nous éprouverons, à restituer, à l'aide d'indices souvent fugitifs, des formations poétiques disparues en ne nous laissant qu'un ou deux fragments isolés, la joie que ressent le naturaliste à faire revivre par la pensée, avec de rares débris et par la connaissance des règles générales et des rapports nécessaires des produits organiques, les anciens et gigantesques habitants de nos forêts détruites.

Nous apporterons d'ailleurs à ces études, autant que possible, la disposition d'esprit que demandent les sciences naturelles, cherchant non à juger ni à prouver, mais à connaître et à comprendre, rassemblant soigneusement les faits, les groupant d'après leur analogie et leur importance, et laissant se dégager de leur rapprochement seul la vérité qu'ils démontrent ou l'hypothèse qu'ils suggèrent. Nous ne chercherons rien au delà; nous ne prendrons parti ni pour ni contre aucune des grandes institutions dont nous aurons à parler; nous laisserons à la philosophie, à l'esthétique, à la morale le soin de tirer la conclusion des faits que nous passerons en revue. Le spectacle de l'histoire, comme celui du monde physique, est assez grand, assez beau, assez

varié pour que nous nous contentions de l'étudier en lui-même, sans vouloir lui trouver, d'après nos idées du moment, une explication extérieure et passagère. Si la science ainsi comprise peut sembler froide aux hommes qui ne dépouillent jamais leurs préoccupations actuelles et veulent les retrouver dans le passé, elle offre, à ceux qui consentent à se donner à elle, non seulement de nobles jouissances, mais encore la plus salutaire école.

A ce point de vue, elle n'est même pas étrangère à notre vie moderne, et elle contribue plus que tout autre exercice de l'esprit à cette grande œuvre de l'affranchissement moral qui est le but de toute activité bien dirigée. D'une part, en effet, en nous dévoilant les lois qui nous régissent à notre insu, elle nous aide à en prendre conscience et par conséquent à nous en dégager, car on ne commande à la nature qu'en lui obéissant; d'autre part, en nous forçant de nous soumettre aux faits, en proscrivant toute immixtion intempestive de notre personnalité, en faisant de nous les instruments dociles d'une idée toute désintéressée, elle nous donne des habitudes d'esprit qui, transportées dans d'autres domaines, s'appelleront l'amour de la liberté et de la justice; elle nous apprend à nous détacher de nous-mêmes, à nous isoler des préjugés qui nous entourent, à faire taire, devant quelque chose de plus élevé et de plus général, nos attractions ou

nos répugnances, à comprendre ce qui nous est le plus étranger, à voir dans la diversité, dans la lutte même des forces, le jeu libre et normal de la vie, et par-dessus tout à aimer la vérité avant toutes choses, pour elle-même et pour elle seule.

LES ORIGINES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE[1]

Messieurs,

Lorsqu'il y a trois ans j'eus pour la première fois l'honneur de m'asseoir dans cette chaire, qui inaugura en France l'enseignement de l'ancienne littérature française, je ne me présentais qu'en tremblant devant des auditeurs qui auraient eu tous les droits possibles d'être exigeants. Le professeur que j'avais à remplacer s'était acquis, dans un long et fécond enseignement, des sympathies qui, je devais le craindre, ne se reporteraient qu'à moitié sur celui qui venait priver de leur maître habituel les auditeurs assidus de ce cours; et s'il ne m'est pas permis de dire à quel point ces sym-

1. Leçon d'ouverture faite au Collège de France (comme suppléant) le 7 décembre 1869.



pathies étaient légitimes, personne du moins ne les comprend et ne les comprenait mieux que moi. Cependant, le public d'alors, considérant sans doute que les leçons que je lui apportais n'étaient que la continuation de celles qu'il aimait à entendre, me fit un accueil beaucoup plus bienveillant que je n'aurais osé l'espérer. C'est cet accueil qui m'enhardit à venir de nouveau demander votre indulgence : parmi ceux qui m'écoutent aujourd'hui, quelques-uns peut-être ont assisté déjà à nos entretiens d'il y a trois ans; c'est à eux que j'adresse d'abord mes remerciements, c'est sur eux que je compte pour me servir d'intermédiaires et de patrons auprès d'auditeurs fort désappointés peut-être en voyant la modification apportée cette année à l'annonce ordinaire de ce cours.

Je tiens particulièrement, messieurs, à renouer la tradition, quelque brève qu'elle ait été, de ce cours fait en 1866 et 1867. Je ne savais pas alors s'il me serait donné de me retrouver un jour en présence du public du Collège de France; mais à tout hasard j'avais disposé mon cours comme le commencement d'une série de leçons susceptible d'être indéfiniment continuée. En même temps j'avais tenu à ce qu'il fût complet par lui-même, puisque je ne devais pas en tout cas le continuer immédiatement. J'avais pensé que pour une suite de leçons ainsi isolées, faites par un professeur qui n'était pas

encore connu de son auditoire et ne le connaissait pas davantage, c'était un sujet particulièrement indiqué que celui que j'avais choisi. Ce sujet, c'était l'*Introduction à l'histoire de la littérature française*. Fidèle au plan que je m'étais tracé dès lors, je continuerai cette année ce cours préparatoire en étudiant les *Origines et les commencements de la littérature française*; mais avant d'entrer dans notre sujet je crois opportun de revenir aujourd'hui sur le chemin parcouru il y a trois ans et d'en résumer dans une vue rapide les lignes principales, l'aspect et le caractère.

L'introduction à l'histoire de la littérature française peut se définir autrement l'analyse des éléments constitutifs dont la combinaison et le développement ont produit cette littérature. En d'autres termes, une littérature n'étant en somme qu'un des aspects de la vie d'un peuple, avant d'aborder l'histoire même de cette littérature il faut se rendre compte de ce qu'est le peuple qui l'a produite, se demander quelles influences il a subies, quels milieux il a traversés, par quelles phases s'est opéré son développement, avant l'heure où commence en réalité son histoire littéraire. Cette étude, entourée de bien des difficultés pour toutes les nations, est particulièrement épineuse pour la nôtre : le peuple qui depuis plus de mille ans porte le nom de *français* n'est pas une de ces races

simples dont l'histoire, quelque obscure qu'elle puisse être à certaines périodes, offre cependant une suite logique de faits identiques et continus; ce n'est pas un groupe naturel, demeuré pur de tout mélange depuis les plus anciens temps : c'est au contraire, si je puis ainsi dire, un produit tout historique, où des éléments divers et parfois antipathiques ont été combinés et fondus soit par la force, soit par les siècles. Pour le connaître dans son essence, il faut séparer ces éléments hétérogènes; il faut apprécier, autant que nous le permettent nos instruments imparfaits, la part de chacun d'eux dans le composé que nous nous efforçons de connaître. Cette analyse prend un caractère particulier lorsqu'elle est faite au point de vue de la littérature : il ne s'agit pas seulement ici de compter pour ainsi dire et de peser les atomes de provenance diverse qui se sont mêlés pour produire notre peuple : il faut savoir quelle valeur chacun des éléments dont il se compose avait au point de vue intellectuel, quelle direction il a dû imprimer à l'esprit national, quel a été son apport dans le trésor de la poésie ou des idées; enfin, en dehors même des peuples qui ont laissé de leur sang dans nos veines, il faut rechercher si des nations étrangères, par leur religion, par leur science, par leur littérature, n'ont pas exercé sur le développement de l'esprit français une influence considérable et persistante.

Du plus loin que nous soyons autorisés, par les inductions de l'histoire, à regarder cette belle contrée, encadrée entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et les mers, qui forme l'extrémité de l'ancien monde, nous y trouvons des hommes de notre race, parlant une langue sœur de la nôtre. C'est aux sciences naturelles qu'il appartient de dire si, avant l'arrivée des Gaulois, notre sol avait déjà vu des hommes; l'histoire, aidée de la linguistique, ne nous permet pas de remonter plus haut. Ce qu'on peut affirmer d'ailleurs, c'est que si des tribus grossières ont occupé ce pays dans les temps antéhistoriques, elles ont disparu sans laisser de traces, comme nous voyons encore des races entières disparaître, dans les nouveaux continents, au contact de populations supérieures. Nos montagnes, nos fleuves, nos forêts portent des noms encore gaulois, et ces noms, que nous répétons sans les comprendre, contiennent une grande partie de la langue de nos premiers ancêtres enchantée pour ainsi dire sous leur forme mystérieuse. Énigmes mélancoliques dont notre temps commence à deviner quelques-unes, mais dont la plupart attendent encore le moment où la baguette de la science les délivrera de leur prison muette, ces vieux noms ont à nous raconter toute une histoire qu'on leur demandera quelque jour. Fidèles à ceux qui les avaient créés, ils ont persisté, quand les révolutions successives effa-

çaient jusqu'au dernier souvenir de l'idiome qui leur avait donné le jour ; ils gardent sous leur enveloppe usée mais tenace les premières émotions de nos pères à la vue du sol où tant de générations se sont couchées avant la nôtre, les cris de joie poussés devant les ondes limpides ou les sommets verdoyants, les terreurs inspirées par les forêts sombres, les souvenirs des grandes chasses et des pêches abondantes, les mœurs simples et libres de la vie celtique, et les anciens dieux que les Gaulois avaient apportés dans leur nouvelle patrie. Plus tard vinrent les noms des villes, des villages, des hameaux, qui, pour la plupart, sont aussi conservés dans ceux des lieux que nous habitons encore, et qui nous rappellent ceux qui, les premiers, ont choisi ces lieux pour y vivre ensemble : leur profusion, leur condensation sur de petits espaces montrent qu'une population nombreuse avait bientôt couvert le pays et l'avait marqué pour jamais de son empreinte.

Ce peuple qui, après avoir occupé la plus grande partie de notre sol, se répandit d'une part dans les îles Britanniques, d'autre part dans la péninsule Ibérique, et qui resta d'ailleurs, jusqu'à une époque relativement assez moderne, maître de l'Europe centrale, ce peuple appartenait à la race indo-européenne, née et constituée dans un centre qu'on n'ose encore déterminer avec assurance, qui vit successi-

vement se détacher d'elle, comme des essaims, tous les grands peuples de l'histoire, les Celtes et les Italiotes, les Hellènes, les Germains, les Slaves, les Indiens et les Persans. Lorsque les Celtes, qui paraissent avoir quitté les premiers la patrie, se séparèrent de leurs frères, la langue commune était déjà bien avancée et presque organisée complètement; la civilisation était parvenue à un certain degré d'ordre, d'industrie, de justice et de douceur; les premières impressions religieuses s'étaient déjà traduites par des mythes communs à la race entière, et peut-être, si certaines indications de la science contemporaine ne sont pas des illusions pures, déjà on avait appris à plier les mots aux lois harmonieuses du vers; déjà un fond assez étendu de connaissances, de croyances et de coutumes avait été transmis par les générations successives. Les Celtes emportèrent avec eux cet héritage, et, une fois établis dans leurs nouvelles demeures, le développèrent à leur façon. Ils peuplèrent de leurs divinités nos cieux, nos bois et nos fontaines; ils redirent en les modifiant les mythes et les récits qu'ils avaient appris au berceau ; ils conservèrent un grand nombre des usages et des superstitions de la patrie première. Quant à leur mode d'existence, il eut un caractère particulier. Sans jamais perdre la conscience de leur unité de race, ils se divisèrent en tribus ou clans groupés autour de quelque

centre et répandus sur des territoires plus ou moins vastes; dans ces clans se forma une aristocratie militaire à laquelle se joignit, à une époque inconnue, une puissante caste sacerdotale. De cette vie politique et de cette organisation théocratique, rien ne paraît avoir subsisté dans la constitution définitive de notre race : toute la surface de l'établissement celtique a été détruite à jamais, et si nos premiers aïeux ont laissé des traces encore sensibles dans la vie intellectuelle et morale de leurs descendants, c'est par les côtés les plus humbles, les plus populaires, mais aussi les plus poétiques et les plus primitifs de leur génie.

Ces traces, il faut les chercher dans les croyances, les usages, les récits qui, après tant de siècles, vivent encore dans nos campagnes. A certaines époques de l'année, on célèbre dans beaucoup de nos provinces des fêtes, qui s'en vont tombant tous les jours en désuétude à mesure que notre centralisation répand son instruction uniforme, mais qui sont demeurées les mêmes depuis l'époque celtique. Plus d'une plante des bois, plus d'un oiseau ou d'un reptile, est l'objet de légendes que les Gaulois racontaient jadis. Plus d'une fontaine où les pèlerins viennent encore de toute la contrée avoisinante apporter leurs offrandes et leurs prières a été d'abord vénérée par les Celtes, qui semblent avoir eu pour les eaux jaillissantes et fraîches une dévo-

tion toute particulière qui n'est pas leur moins gracieux souvenir. Les jeunes filles de nos pays rustiques savent encore dire les beaux contes où sont enfermés souvent les plus vieilles conceptions religieuses de notre race; là aussi, sous un nom latin, les fées gauloises ont conservé leur puisssance : elles apparaissent souvent dans les rochers et les arbres, dans les vieilles forêts où le chasseur noir mène depuis tant de siècles aux jours d'orage sa chasse effrayante. C'est là ce qui nous reste, au point de vue de la poésie, de ce qu'ont apporté ou créé les peuples à qui notre sol a dû sa première culture : leur langue a péri tout entière, à l'exception de quelques mots isolés et des noms de lieux qui n'ont plus de sens que pour le savant; leur littérature, s'ils en ont possédé une, a disparu également, sans exercer aucune influence sur la nôtre. Aucune influence directe, du moins; car une singulière revanche était réservée au génie celtique. Quand la France avait oublié depuis bien des siècles jusqu'à son vieux nom de Gaule, les petites peuplades restées celtiques de langue et de mœurs en Armorique et dans l'ouest de l'Angleterre furent appelées à donner, par l'intermédiaire des poètes français, leur note originale et toute nouvelle dans le grand concert de la littérature européenne. Parmi les récits que les trouvères de XIIe siècle empruntèrent aux traditions bretonnes et

galloises, plus d'un sans doute remontait à une haute antiquité; plus d'un peut être regardé comme un débris de la littérature poétique des Gaulois. Entre tous ces contes, si divers et souvent si bizarres, il en est un qui brille d'un éclat particulier et dont la beauté profonde, le charme pénétrant, la tendresse incomparable justifient l'immense popularité : c'est l'histoire de Tristan et Iseut. Dans les versions les plus anciennes, cet admirable poème a conservé des traits tout à fait primitifs, soit comme mythes, soit comme mœurs; il nous transporte dans le milieu, barbare encore et déjà cependant par certains côtés bien raffiné, que pouvait offrir la demi-culture de la Gaule, et ce n'est pas certainement aller trop loin que de supposer qu'il a pu exister, dans ses traits essentiels, dès l'époque purement gauloise. Il nous permet de nous faire une idée de ce que pouvait être la poésie héroïque de nos ancêtres, bien différente de celle des Grecs ou des Germains. La note qui domine dans cette poésie, c'est celle de l'amour : *Tristan* est, entre tous les grands poèmes de l'humanité — et je n'hésite pas à le placer à côté d'eux — le poème de l'amour. Presque inconnu à la poésie primitive des Grecs, l'amour, dans la noble poésie germanique, est sévère et pur : elle ne connaît que l'aspiration un peu vague du jeune homme vers sa fiancée ou la fidélité profonde et chaste de l'épouse envers

l'époux. Au contraire, ce que chante le poème celtique, c'est l'amour délivré de tout lien, de toute contrainte, de tout devoir autre que lui-même : l'amour fatal, passionné, illégitime, vainqueur de tout, des obstacles, des dangers, de la mort et même de l'honneur. C'est par cette conception, exprimée d'une façon incomparable dans le poème de *Tristan*, mais qui se retrouve d'ailleurs dans plusieurs autres récits de même provenance, que l'esprit celtique, à travers les siècles, a puissamment agi sur la littérature française. Ces romans, traduits en français au XIIe siècle, perdirent naturellement leur caractère national; mais ils gardèrent leur inspiration, et sans doute il se trouvait encore dans le peuple gaulois devenu français quelque chose du génie primitif, car cette inspiration n'a pas cessé de se faire sentir, et l'amour, tel qu'il est compris dans les romans de la Table Ronde, est resté depuis lors le sujet favori et presque unique de toute notre littérature d'imagination.

Mais cette influence celtique fut postérieure et indirecte : en Gaule même, la race gauloise ne devait pas continuer à régner. D'autres peuples, sortis du même berceau que les Gaulois, parlant des dialectes de la même langue, avaient fait fructifier bien plus abondamment les germes de culture que la période de leur vie commune leur avait confiés à tous. Les Grecs et les Romains,

établis au sud et à l'est des Celtes, avaient créé ces civilisations merveilleuses où pour la première fois l'esprit humain prit conscience de lui-même. Bientôt ils éprouvèrent le besoin de franchir les limites étroites de leurs contrées; de très bonne heure, les Hellènes vinrent fonder des colonies sur nos rives méridionales et créèrent de petits centres grecs au milieu des tribus gauloises. Mais, là comme ailleurs, ces colonies eurent fort peu d'action sur les populations voisines. Renfermés dans leurs murs, les Grecs n'avaient avec les barbares qui les entouraient que des relations de guerre ou de commerce. Ils n'ont laissé aucune trace appréciable ni dans notre langue ni dans notre esprit. Peut-être apprirent-ils aux Gaulois l'usage des lettres, mais ceux-ci en tirèrent si peu de parti que ce fait, qui aurait pu être d'une si haute importance, n'est qu'un accident sans portée. D'ailleurs, au moment où les colonies grecques avaient atteint leur plus grand développement et allaient peut-être prendre sur les destinées de la Gaule une influence réelle, la conquête romaine commença, et une vie nouvelle s'ouvrit pour nous.

L'histoire offre d'étranges spectacles quand on la considère dans son ensemble. Qui aurait pu croire, quand l'hégémonie du Latium se disputait chaque année dans des combats et des pillages entre le petit peuple de Rome et les habitants des villes voi-

sines, qui aurait pu croire que c'étaient les destinées de la Gaule qui se débattaient là? Quand Brennus abandonnait joyeusement la petite forteresse du Capitole en emportant l'or qui payait sa retraite, qui lui aurait dit que les Romains devaient un jour dominer la grande patrie gauloise? Ce petit dialecte italique, confiné à un district des bords du Tibre, qui eût jamais rêvé qu'il s'étendrait un jour sur le tiers de l'Europe et viendrait remplacer sur nos lèvres la langue de nos pères? Ce fut ce qui arriva : de victoire en victoire, Rome se rendit maîtresse de l'Italie; puis elle eut besoin de la Gaule méridionale pour communiquer avec l'Espagne, autre conquête; une fois établie dans la *Province*, elle se sentit gênée par le voisinage des puissantes tribus restées indépendantes; il se trouva un jour que le consul César s'aperçut qu'il y avait là à faire une conquête utile et glorieuse pour la république et pour lui : il saisit le premier prétexte pour franchir la frontière de la Province, — et voilà pourquoi nous sommes un peuple *roman*.

C'est dire trop peu que de dire que la conquête romaine marque pour notre pays une ère nouvelle : elle est véritablement le commencement de notre histoire. Le vieux sol gaulois est si complètement retourné, recouvert et transformé, qu'il ne conserve plus que dans ses couches les plus profondes quelques-uns de ses caractères originaux.

Nous cessons, à dater de ce moment, d'être un peuple primaire, et de représenter dans la famille indo-européenne le frère aîné, le grand peuple celtique. On se prend parfois à rêver devant ce fait irréparable et violent, à se demander ce qui serait advenu si les Romains avaient trouvé en deçà du Rhin la résistance qu'ils rencontrèrent plus tard en Germanie. Peut-être les Celtes n'auraient-ils échappé aux Romains que pour tomber sous les coups des peuplades germaniques voisines, qui avaient déjà occupé les pays situés au nord du Danube, et qui, en passant le Rhin, fournirent à César l'occasion de passer le Rhône : il serait alors arrivé aux Celtes de nos contrées ce qui est arrivé à leurs frères de Germanie : ils auraient subi l'influence des vainqueurs au point de s'assimiler complètement à eux, et c'est l'allemand que nous parlerions aujourd'hui. Peut-être, au contraire, de ces germes de culture, de sagesse et de poésie que nous saisissons vaguement chez les Gaulois, se serait-il développé une grande et originale civilisation qui aurait tenu sa place et aurait joué son rôle dans l'histoire européenne entre celle du monde gréco-romain et celle de la Germanie.

Ce sont là des rêves. Avec Vercingétorix, la nationalité gauloise tomba pour ne plus se relever. On façonna la Gaule en provinces romaines. On lui imposa l'administration, la langue, la civilisation et jusqu'à la religion de Rome. Une lutte

obscure, sur laquelle les documents nous font malheureusement défaut, s'engagea entre les deux peuples en présence : là, comme sur le champ de bataille, les Romains furent vainqueurs. Au bout de cinq siècles, nous retrouvons les Gaulois complètement romanisés, n'ayant conservé aucun souvenir de leur existence nationale, se qualifiant eux-mêmes de *Romani*, et ne parlant plus que la langue de leurs conquérants. Qu'avaient, en somme, apporté les Romains dans la richesse intellectuelle et morale qui devait plus tard servir de fond à la littérature française?

Ce qui domine de beaucoup tout le reste, dans cet apport des Romains, c'est la langue. En parlant latin, les Gaulois entrèrent dans une nouvelle famille de peuples comprenant tous les vaincus de Rome, excepté ceux que la civilisation hellénique avait gardés. La *Romania*, comme on disait encore même après la chute de l'empire d'Occident, embrassait la Grande-Bretagne, la Gaule entière, l'Espagne, le nord de l'Afrique et l'Italie. Les invasions barbares détachèrent les deux extrémités, la Bretagne et l'Afrique, mais le bloc central resta uni, et, bien que pénétrées à divers degrés de l'élément germanique, les deux péninsules et l'ancienne Gaule sont demeurées attachées par la langue et plus tard par la religion. Cette langue latine, qui transformait ainsi notre nationalité, elle n'arriva point dans les villages

de la Gaule telle que nous la montrent les écrivains classiques de Rome : elle nous vint déjà altérée dans le système de ses sons, modifiée dans ses formes, simplifiée dans sa syntaxe; elle ne fit que marcher dans la même voie pour se plier aux organes rebelles et aux esprits simples de nos paysans et de nos soldats. De très bonne heure, sans doute, elle prit en Gaule — et spécialement dans le Nord — quelques habitudes particulières, quelques traits distinctifs; elle reçut l'empreinte de ceux qui l'adoptaient, et, bien que son nom définitif ne lui ait été attribué que beaucoup plus tard, on peut dire que, même avant les invasions germaniques, la langue entrée latine en Gaule y était devenue française.

Cette langue venue du Latium était vraisemblablement inférieure, au point de vue strictement linguistique, à la langue celtique : elle offrait, particulièrement pour les voyelles, une grande pauvreté de sons; les formes du nom et du verbe avaient déjà subi une dégradation notable; elle était à peu près complètement privée de cette faculté de former des composés, qui donne au grec et à l'allemand une si poétique richesse; elle avait, dans toute son allure, quelque chose de lourd et de massif qui, sous les mains d'écrivains habiles, lui donnait de la majesté, mais qui, habituellement, la rendait peu propre aux créations légères ou hardies de l'imagination. En revanche, elle possédait, surtout dans la bouche du

peuple, une construction simple et facile à comprendre; la plupart de ses formes nominales et verbales étaient bien distinctes et faisaient vivement sentir leurs caractères respectifs; elle se prêtait admirablement aux intelligences les moins subtiles, et de même qu'elle remplaça le gaulois et l'ibérien dans la bouche des habitants de l'Europe occidentale, elle sut plus tard se faire admettre par les envahisseurs venus de Germanie.

Avec leur langue, les Romains apportèrent en Gaule tout ce qui constituait leur vie politique, sociale, religieuse et intellectuelle. Je laisse de côté les deux premiers points de vue, qui sont plutôt du domaine de l'histoire. La religion romaine se compose de deux parties bien distinctes : le fond proprement romain et le placage hellénique qui le recouvre. Ce placage brillant et mince ne fut jamais qu'une légère surface : il tomba rapidement sans que rien, dans notre pays, en ait subsisté. Ce qui est proprement romain, ce sont les pratiques du culte et les superstitions. Les dieux, dans cette religion étrange, ne jouent qu'un rôle secondaire : ils n'ont pas d'histoire, ils n'ont pas de figure propre, ils n'ont pas d'autre caractère que celui de leurs fonctions spéciales. On peut les définir *des abstractions pratiques* : à chaque acte de la vie est attachée une divinité qui, suivant qu'on l'honore bien ou mal, rend cet acte heureux ou malheureux, aisé ou diffi-

cile à accomplir. Cette religion avait d'ailleurs un caractère tout national et même local qui ne la rendait pas susceptible d'être transportée dans un autre pays : aussi les Gaulois la connurent à peine; pendant que les dieux grecs (sous des noms romains) peuplaient les temples officiels, ils gardèrent à peu près intacte toute la partie populaire de leur ancienne religion. Si les Romains ont eu, à ce point de vue, quelque influence dans notre pays, ç'a été par les côtés les plus bas et les plus mauvais de leur vie religieuse. Un grand nombre de superstitions répandues parmi nos populations jusqu'à ce jour, et dont plusieurs se sont plus tard mêlées et presque confondues avec les croyances chrétiennes, semblent avoir leur source dans les idées romaines. La plus absurde de toutes et celle qui pèse le plus sur la vie journalière, la croyance aux mauvais présages, peut être regardée à peu près sûrement comme un legs de Rome. Ce n'est pas le seul. C'est peut-être chez les Romains que le polythéisme a été le plus véritablement une idolâtrie. Leurs historiens sont remplis des plus misérables légendes sur les images miraculeuses, sur les statues qui parlent, qui se tournent, qui remuent les yeux, sur les figures qui se transportent d'un lieu à un autre, et que l'on ne peut faire bouger de la place qu'elles ont choisie pour qu'on leur y élève un temple. Il n'y a pas une de ces histoires qu'on ne retrouve dans le

moyen âge, et plus tard encore, rattachée à quelque image catholique, et de telles grossièretés sont si éloignées de l'esprit chrétien qu'il faut en attribuer la source à la longue domination des Romains dans les pays où elles abondent. Les Grecs faisaient des statues de leurs divinités le type de toute la beauté et de toute la grandeur qu'ils pouvaient concevoir, et ce qu'ils adoraient, c'était cette grandeur et cette beauté; les Romains regardaient leurs simulacres comme de véritables idoles, accordaient telle vertu particulière à l'une ou à l'autre, telle aventure à celle-ci, tel miracle à celle-là, et les vénéraient pour elles-mêmes. Ils ont trop souvent transmis jusqu'à nous cette triste religiosité : il y a à Rome une statue de saint Pierre, dont le pouce est presque usé par les baisers pieux des croyants; les baisers des dévots païens avaient commencé l'usure il y a dix-huit siècles, quand le saint Pierre était un Jupiter.

De même que la religion, la littérature romaine a une surface brillante et pompeuse, empruntée à la littérature grecque. Par sa nature même, toute cette littérature devait rester étrangère au peuple. Complètement factice et artificielle, amusement des salons et des académies, elle disparut comme un vain rêve, sans rien laisser après elle, quand s'écroula l'édifice dont elle était l'ornement. Je n'oublie pas ici le rôle immense que cette littérature joua dans l'histoire de l'esprit humain : elle a servi

de véhicule aux idées et aux sciences helléniques, et a fait pour le monde entier une œuvre de vulgarisation dont on ne saurait mesurer la portée; mais ce n'est qu'à l'aurore des temps modernes qu'elle put remplir cette mission : immédiatement et directement, elle ne produisit rien. Les grands écrivains de Rome restèrent entre les mains des hommes du moyen âge sans exercer sur eux une grande influence, et il n'y a entre la littérature classique et la littérature de ces temps rien qui ressemble à une tradition. D'ailleurs, quand les Germains vinrent donner à l'Empire la secousse décisive, cette littérature romaine était presque éteinte En Gaule spécialement, où elle avait été longtemps brillante, où elle avait fait fleurir plus que partout ailleurs la rhétorique sonore et creuse de sa sénilité, elle n'avait plus, au v[e] siècle, que quelques représentants isolés, sans public, sans importance, sans valeur; les rhéteurs avaient fermé leurs écoles, les académies ne couronnaient plus ni vers ni prose; seuls les grammairiens enseignaient encore les éléments du latin classique, devenu presque une langue morte; ils composaient d'insipides abrégés historiques et littéraires, des compilations dénuées de toute critique, ou traduisaient les plus mauvaises productions de la décadence grecque : ce furent ces œuvres misérables que le moyen âge reçut directement du monde romain et

qui trop souvent l'inspirèrent. La littérature latine du moyen âge continue cette littérature de la décadence ; celle des langues vulgaires ne lui doit que peu de chose. Rien n'est plus injuste, en tout cas, que de reprocher au moyen âge d'avoir détruit la littérature latine : l'invasion germanique n'a fait qu'en constater la mort. Depuis longtemps, ce n'était plus qu'un pâle fantôme, singeant avec une gravité pénible la vie qui s'était retirée d'elle, et il suffit du contact d'une réalité palpable pour faire évanouir à jamais ce mensonge.

Au-dessous de cette littérature académique, il y a peu de traces d'une littérature romaine populaire. Peut-être quelques contes, quelques chansons furent apportés en Gaule par les soldats d'Italie; mais ils n'ont laissé aucun vestige caractéristique pour ce qui regarde le fond. Quant à la forme, c'est autre chose. Avec leur langue, les Gaulois ont pris des Romains leur versification; et là encore ce n'est pas la métrique savante et compliquée, introduite à Rome par les imitateurs des Grecs, que s'est appropriée le peuple romanisé : c'est la versification populaire, qui reposait sur le rythme, c'est-à-dire sur l'accent tonique, et non sur le mètre, c'est-à-dire sur la quantité des syllabes. Cette versification, dédaignée des lettrés, à peine conservée dans quelques fragments recueillis par tel ou tel chercheur d'anecdotes, elle survit encore aujourd'hui,

bien que profondément modifiée, dans celles de la France, de l'Italie et de l'Espagne, et elle a même exercé sur celles des langues germaniques et slaves une influence considérable. Les plus anciens des échantillons qui en sont parvenus jusqu'à nous sont les vers satiriques que les soldats romains chantaient derrière le char de César triomphateur; et l'un de ces vers semble être une allusion prophétique aux destinées de cette Gaule que César voulait rendre immédiatement romaine en introduisant des Gaulois dans le sénat : les Gaulois, disait la chanson railleuse, échangent leurs braies pour le laticlave : *Galli bracas deposuerunt, latum clavum sumserunt*. C'est en effet le costume romain que revêtit désormais l'esprit gaulois, devenu ainsi presque méconnaissable; seulement on peut dire que ce n'est pas le laticlave, l'opulente et lourde toge des sénateurs, mais la tunique simple et courte de la *plebs pulla*, du peuple noir, que les Gaulois empruntèrent à leurs vainqueurs.

La forme de sa parole et de sa poésie, voilà ce que la littérature française doit à Rome; pendant longtemps — jusqu'à la Renaissance peut-être — elle ne lui doit guère rien de plus. Mais on ne peut faire assez grande la part de ces deux éléments dans le développement de notre histoire littéraire. Une langue pense et poétise d'une certaine façon : elle s'assimile mystérieusement l'esprit de celui qui

la parle, et si Ennius exagérait en disant qu'il avait trois âmes parce qu'il parlait trois langues, il n'y a aucune exagération à dire que, pour un peuple, changer de langue, c'est changer d'âme. Notre esprit tout entier sera dorénavant déterminé en grande partie par la forme qu'il sera obligé de revêtir pour s'exprimer, car la connexité de la pensée et de la parole est tellement intime que parler latin, pour un peuple, c'est, — qu'on me passe l'expression, — c'est presque penser latin.

Toutefois, la langue et la versification ne suffisent pas pour créer une littérature et une poésie. Rome avait fourni les instruments, mais la musique faisait défaut. Un fait nouveau se produisit, fait d'une importance égale à celle de la conquête romaine, bien qu'il se soit accompli très différemment et qu'il appartienne à un tout autre ordre. Au milieu de la civilisation matériellement florissante, au moins pour un temps, que l'administration impériale donna à la Gaule, la vie morale des peuples allait diminuant chaque jour. La conscience de la nationalité, détruite par la conquête, ne pouvait être remplacée par un sentiment de solidarité avec l'empire que des déchirements trop fréquents empêchaient de se développer, et le haut orgueil patriotique qui donne à l'esprit romain son plus grand caractère n'était pas fait pour les nations conquises. La religion ne parlait qu'aux plus petits côtés de

l'âme, et n'avait rien qui pût élever l'intelligence, frapper l'imagination ou ennoblir le cœur. La philosophie, descendue des hauteurs de la spéculation grecque, était devenue un arsenal de lieux communs élégants, et n'avait conservé de grandeur que dans le groupe imperceptible et vite disparu des stoïciens. La science n'existait pas. La littérature, après l'éclat passager des premiers temps de l'empire, était devenue un simple passe-temps de beaux esprits sans puissance; renfermée dans des sociétés choisies, elle était étrangère à toutes les grandes questions comme à toutes les grandes passions humaines. Le ciel était vide et la terre était desséchée : une médiocrité fade constituait toute l'atmosphère morale. C'est alors que bien loin de la Gaule, par delà les contrées helléniques, à l'extrémité de ce bassin de la Méditerranée autour duquel s'est déroulée toute la civilisation antique, chez un petit peuple resté jusque-là presque inconnu, se produisit obscurément le fait immense qui devait changer la face du globe. Le christianisme arriva à temps pour donner au monde antique un élément nouveau, susceptible de vivre même après la destruction de toutes les formes existantes : il est la transition qui relie les deux grandes périodes de l'histoire; nul ne peut dire ce qui serait advenu de la société européenne si l'invasion des barbares n'avait pas trouvé l'empire déjà chrétien. Comment

et pourquoi la religion nouvelle réussit, ce n'est pas à moi qu'il appartient de le raconter; mais la littérature du moyen âge est trop profondément chrétienne pour que je passe sous silence l'influence que cette grande révolution morale a exercée sur le développement de notre esprit national. Au point de vue religieux, la nouvelle doctrine rencontra sans doute peu de résistance en Gaule : il n'y avait réellement pas de religion dans le sens élevé du mot, et la philosophie se survivait à elle-même; quant aux belles croyances attachées par les traditions gauloises aux grands aspects de la nature, elles n'avaient pas de caractère proprement religieux, et elles subsistèrent sous l'enveloppe chrétienne comme elles avaient fait sous l'enveloppe gréco-romaine. Le christianisme, qui s'adressait surtout au peuple, prit dans les âmes une place vide : il y fit revivre quelques-unes des plus grandes et des plus hautes aspirations de l'homme; il offrit à l'imagination des sujets et des rêves; il rapprit au cœur la vertu et le courage. Au milieu des temps atroces qui se préparaient, il permit aux hommes, par l'espérance d'un autre monde, de supporter celui où ils vivaient; il allégea ce fardeau de misères et de désespoir sous lequel peut-être l'humanité aurait succombé. Au point de vue strictement historique, son plus grand résultat est d'avoir fondé entre les peuples de l'empire et leurs conquérants, sur les ruines des

nationalités détruites et de l'empire romain, une solidarité universelle, sans laquelle on ne voit pas quels liens auraient rattaché ensemble les hommes dégagés de toute pensée commune. Au point de vue plus particulièrement littéraire, il apportait aux peuples qui l'embrassaient, outre une rénovation morale, des inspirations nouvelles : une poésie épique, contenue dans les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans les vies des saints et des martyrs ; une poésie lyrique, appuyée sur les louanges de Dieu, du Christ et des saints, et surtout sur l'effusion personnelle de l'âme, soit dans l'amour, soit dans la joie, soit dans la crainte et le repentir ; une poésie dramatique, en germe dans le fond même de sa doctrine et dans sa conception du monde, et déjà ébauchée dans les cérémonies de son culte. Il fallait du temps pour que ces éléments d'une poétique nouvelle fussent assez bien assimilés pour devenir féconds ; mais leur introduction dans la vie morale des Gallo-Romains était consommée avant la catastrophe qui peut-être les aurait empêchés de s'enraciner fortement.

Tels étaient les éléments dont se composait le milieu moral et intellectuel où le monde romain, et spécialement la société gallo-romaine, vivait il y a environ quatorze siècles. Ce qui provenait du fond celtique primitif était tout à fait oublié et recouvert par l'alluvion romaine ; ce que la civilisation gréco-

romaine avait apporté était surtout matériel et social et ne fournissait à l'esprit qu'un aliment sans goût et sans force; le sentiment national, complètement éteint, n'avait pas été remplacé par une conception plus haute de l'humanité ni même par la conscience de l'unité romaine; la littérature élégante et vaine des classes lettrées n'avait pas pénétré dans le peuple, et, en fait d'éducation populaire, les Romains n'avaient apporté aux Gaulois que les spectacles du cirque, les pantomimes obscènes et les féroces combats de gladiateurs. Dans cet abaissement et cette tristesse, le christianisme avait fait briller un rayon d'en haut : il avait rajeuni les croyances, ému les cœurs, exalté les imaginations. Mais, une fois que la période héroïque des martyres fut close, une fois qu'il fut arrivé à la domination paisible, il sembla perdre sa puissance sur les âmes et s'abaisser lui-même au niveau de la médiocrité générale. Il est difficile de dire jusqu'où serait allée la décadence de la civilisation romaine et comment se serait terminée cette décomposition lente, si l'invasion germanique n'avait pas précipité le dénouement et purifié, à la façon de l'orage, la lourde atmosphère où le monde s'étiolait.

La conquête romaine, qui devait fatalement tout envahir devant elle jusqu'au moment où elle trouverait une résistance invincible, la trouva presque en même temps aux deux extrémités de l'empire,

en Asie chez les Parthes, en Europe chez les Germains. Ceux-ci, race vigoureuse et solide, étaient venus de la patrie commune, à la suite des Celtes leurs frères, mais longtemps après eux. Ils les avaient peu à peu remplacés comme habitants des pays situés entre le Danube et le Rhin, et ils auraient sans doute continué leur marche en avant et poussé leurs tribus jusqu'aux vagues de l'Atlantique si, comme je l'ai rappelé tout à l'heure, ils n'avaient rencontré, à leur première incursion en Gaule, les Romains pour leur barrer le passage. Peu de temps après, les vainqueurs de la Gaule essayèrent en vain de faire entrer les Germains dans l'empire, et la défaite de Varus, à l'apogée de la grandeur romaine, marqua le terme qu'elle ne devait pas dépasser et fut réellement la date où commence l'histoire moderne.

Les Germains, à l'époque où ils combattaient pour la première fois les armées romaines, étaient des barbares dans toute la force du terme : ils avaient de la barbarie les vertus et les défauts. Cinq siècles plus tard, quand ils se répandirent sur le monde romain par toutes ses barrières forcées, ils n'avaient pas considérablement changé. La civilisation antique n'avait guère songé à les pénétrer et à les polir : leurs relations avec les Romains avaient été presque uniquement hostiles. Le commerce des marchands romains avait cependant

répandu chez eux, avec le goût et la connaissance d'un certain luxe, les vices que les nations civilisées apprennent encore aujourd'hui aux sauvages des îles lointaines, et les empereurs, en soldant un grand nombre d'entre eux pour recruter leurs milices, avaient développé leur cupidité naturelle et avaient enflammé leur convoitise par le spectacle des richesses de l'empire. Ce fut donc une véritable et terrible invasion de barbares que celle des tribus germaniques : les Gallo-Romains, peuples doux et paisibles, habitués depuis des siècles au repos, virent avec épouvante fondre sur eux ces bandes d'hommes durs, farouches, avides, qui leur prenaient leur or, s'enivraient de leur vin et s'établissaient dans leurs demeures. Toutefois, il s'en fallait que ces barbares fussent incapables de culture et de vie sociale : avant leur entrée sur le territoire romain, ils vivaient sous des lois religieusement respectées et qui respirent, au milieu de bien des cruautés et des bizarreries, le sentiment de l'indépendance personnelle, et déjà l'alliance, devenue si féconde dans certains États fondés par eux, de la justice et de la hiérarchie sociale. Ils jetaient brutalement dans les veines épuisées du monde antique l'élément vital qui devait rajeunir ce sang appauvri; dans ces pays pacifiés et éteints par la longue domination d'une administration savante, ils apportaient l'amour passionné de la liberté; à

ces races autrefois glorieuses, qui avaient perdu jusqu'au souvenir de leur nationalité et ne se distinguaient plus que par les circonscriptions romaines auxquelles elles appartenaient, ils venaient rapprendre par leur exemple l'orgueil et l'enthousiasme national; à la vie trop souvent vaine et frivole des Gallo-Romains ils opposaient le culte de la famille, le respect des femmes, le sérieux sentiment du devoir, sensible même dans les plus grands enivrements de leurs victoires; enfin ils apportaient avec eux une poésie riche et puissante, qui devait, en se transformant, féconder l'esprit des nations auxquelles ils s'unirent, et devenir la base d'un développement poétique aussi grandiose qu'inattendu.

L'invasion germanique se présente sous trois formes différentes : ou bien les envahisseurs ne font que traverser le pays et portent plus loin leurs conquêtes : c'est le cas, par exemple, en Gaule, pour les Vandales ; — ou bien ils s'y établissent en masses tellement compactes qu'ils exterminent ou s'assimilent la population antérieure et lui imposent même leur langue : c'est ce qui est arrivé pour les provinces les plus orientales de la Gaule et pour l'Angleterre; — ou bien enfin ils se fondent avec la population romaine, prennent son langage, constituent, de concert avec elle, une nationalité nouvelle. Les deux premiers cas ne nous intéressent pas ici : dans le premier, le passage des barbares n'a été qu'un

accident terrible et momentané, comme le fut plus tard celui des Huns; dans le second, les provinces romaines germanisées, voisines des pays essentiellement germaniques, leur devinrent absolument semblables. La France moderne repose, au contraire, tout entière sur la troisième forme de l'invasion germanique.

Deux grands faits déterminent et dominent la fusion lente de l'élément romain et de l'élément germanique : c'est l'adoption par les Germains de la religion et de la langue des populations gallo-romaines. Leur religion à eux, celle qu'ils avaient apportée de leur patrie, était le développement libre des premières croyances communes à tous les peuples indo-européens. Elle n'avait pas été arrêtée et précisée dans ses dogmes par une caste sacerdotale : elle était restée flottante et vague, encore toute voisine de son origine naturelle. Les grands phénomènes de la nature, les orages, les vents, les mouvements des astres, étaient encore clairement perceptibles dans la plupart des mythes dont ils contenaient l'interprétation primitive. En quelques points cependant, la race germanique avait marqué de son empreinte la religion héréditaire. Elle avait éprouvé le besoin de se faire une cosmogonie : elle avait rêvé à sa façon la naissance du monde et des premiers hommes et l'avait racontée dans quelques symboles saisissants; et l'imagination alle-

mande, déjà mélancolique et profonde, avait ajouté à ce tableau des origines du monde le tableau de la fin de tout ce qui est, du crépuscule cosmique et de la mort même des dieux. Beaucoup de ces idées se prêtaient sans trop de peine à une interprétation chrétienne : comme les chrétiens, les Germains avaient un paradis et un enfer, et rien ne répond mieux à la manière dont le moyen âge tout entier a envisagé la terre que le nom qu'ils lui donnaient : *Midgard*, le séjour du milieu, entre les dieux et les démons. L'autre côté par lequel les Germains avaient développé la religion indo-européenne, c'était le côté belliqueux. Leurs dieux étaient tous plus ou moins des dieux de combats; leurs mythes les plus originaux se rapportaient à la guerre; leur Walhalla n'était qu'un champ de bataille éternel où les morts revivaient sans cesse pour avoir le bonheur d'être tués encore. De tout cela, il resta naturellement quelque chose dans la mémoire et dans le cœur des Germains, même après qu'ils eurent reçu le baptême, et nous en retrouverons plus d'une fois des traces dans la poésie du moyen âge.

La langue que les Allemands abandonnèrent pour prendre celle des Romains était une langue sœur de la gauloise et de la latine, sortie comme elles de l'idiome primitif dont nous parlons tous des dialectes. De bonne heure elle avait perdu un nombre assez considérable de formes grammaticales, et elle

avait modifié tout le système des sons d'une façon originale et caractéristique. Elle avait comme trait distinctif une grande fidélité aux radicaux primitifs, qui maintient encore, dans l'allemand actuel, bien des mots presque sans changement depuis des milliers d'années, une énergie marquée dans la prononciation, une construction tout à fait subordonnée au sentiment, et une admirable faculté de composition. De ces traits-là aussi quelques-uns passèrent aux langues néo-latines, et spécialement au français, qui, de tous les dialectes latins, a subi le plus profondément l'influence germanique.

C'est en France, en effet, et seulement en France que la fusion des trois éléments que j'ai présentés à votre attention se fit d'une façon complète, et qu'il en sortit un produit véritablement nouveau. En Italie, les Langobards semblent être restés, jusqu'à l'époque où leur domination fut renversée, assez étrangers aux populations indigènes, et d'ailleurs ils ne pénétrèrent pas fort avant dans le pays; l'établissement gothique en Espagne fut totalement transformé par la conquête arabe. En Gaule même, l'élément germanique apporté par les Visigoths du sud et les Bourgondions de l'est paraît avoir été plus ou moins promptement absorbé par le fond romain. Les Francs, au contraire, tout en s'unissant intimement avec les habitants de la Gaule septentrionale, conservèrent pendant des siècles leur

caractère national et se retrempèrent plus d'une fois dans leur source germanique : aussi le milieu roman dans lequel à leur tour ils devaient finir par se dissoudre subit-il bien plus longtemps et plus fortement l'influence de leur contact, et ne disparurent-ils qu'après avoir transformé la nation qu'ils avaient conquise.

L'histoire des temps mérovingiens est l'histoire de cette fusion des deux races. Elle commença par l'accession des Francs au christianisme, qui, grâce à l'habileté du roi Chlodovech, eut lieu au moment le plus opportun. Le hasard avait voulu que les deux autres peuples germains établis en Gaule, les Goths et les Bourgondions, eussent été convertis et baptisés longtemps auparavant, à une époque où l'hérésie d'Arius triomphait dans l'Église. Il en résultait que les populations de la Gaule, qui, au contraire, étaient athanasiennes, et qui, à cette époque où toute autorité s'écroulait, se rangeaient de plus en plus docilement sous celle de leurs évêques, avaient ces barbares hérétiques en horreur. Avec l'unité de l'empire romain, elles voyaient s'écrouler l'unité de l'Église romaine, et ces âmes, depuis si longtemps sans patrie terrestre, craignaient de perdre, sous le joug des conquérants ariens, même celle que leur promettait le ciel. Aussi quand les Francs, d'abord bien inférieurs à leurs voisins, eurent détruit le dernier reste d'empire romain qui

s'était encore maintenu dans ces provinces et fondé dans le nord de la Gaule une domination puissante, tous les regards se tournèrent vers eux. Même païens, les évêques catholiques les eussent préférés aux Ariens; mais heureusement, les pays où ils venaient de s'établir étant orthodoxes, ils ne pouvaient embrasser le christianisme que sous sa forme catholique. C'est ce qu'ils firent, et de ce jour date réellement la France. Une immense allégresse accueillit le baptême du roi des Francs, et les *Romani*, oubliant leurs regrets et leurs rancunes, acceptèrent la domination des nouveaux chrétiens et finirent par s'identifier avec eux. Une nouvelle conscience nationale commença à se former dans ce pays qui, depuis cinq siècles, avait cessé d'être une patrie; les victoires de Chlodovech contre les Bourgondions et les Goths remplirent de joie et d'enthousiasme les Gallo-Romains du nord, aussi bien que les Francs eux-mêmes. De cet enthousiasme sortit la première poésie populaire des temps modernes, fortement empreinte de ce mélange de l'esprit germanique, des sentiments romains et de la foi catholique. La vie de Chlodovech, telle que la fit, de son vivant même, la légende populaire, est déjà l'incarnation presque complète de l'idée qui donna naissance à l'épopée nationale du moyen âge. Racontées en latin rustique, mêlées de traits essentiellement germaniques et d'autres qui sont purement chrétiens,

ces légendes nous montrent avec quelle rapidité et quelle puissance s'était opérée la fusion des deux nationalités. Les sujets romains des rois mérovingiens prennent à leur compte la fierté nationale des Francs, et se regardent comme appartenant à la même race, la race chrétienne par excellence, le peuple des combattants pour la foi, la nation bénie de Dieu. C'est un *Romanus* qui fait réussir le mariage du roi franc avec la nièce catholique du roi arien des Bourgondions; et si la colombe divine apporte le chrême au baptême de Chlodovech, si les murs d'Angoulême s'écroulent devant lui, si un cerf miraculeux lui indique le passage de la Gironde, si une lettre envoyée du ciel lui pardonne ses péchés, c'est qu'il est l'instrument des desseins de la Providence, le fils et le défenseur de l'Église, et en même temps le chef de cette glorieuse nation franque qui a délivré la Gaule du joug de Rome et a vengé la foi des persécutions de jadis. De leur côté, les Francs se laissent vite aller aux avances de leurs sujets : ils apprennent la langue des Romains, tout en conservant la leur longtemps encore; ils les appellent à toutes les fonctions élevées, ils se mêlent à eux de toutes manières; bientôt les tribus orientales, restées plus pures, s'aperçoivent de ce mélange, qu'elles regardent comme une dégradation, et traitent dédaigneusement les Francs de Neustrie de *Francs Romains;* enfin apparaît ce nom qui scelle à tout

jamais l'alliance contractée entre le vieux sol gaulois et les nouveaux venus, ce nom de *France*, destiné à comprendre un jour la Gaule presque entière, et qui exprime si bien les conditions dans lesquelles s'est opérée l'alliance par sa forme même, par sa terminaison latine soudée à son radical allemand.

Ce n'est pas seulement en créant un nouvel esprit national que les Francs agirent puissamment sur notre développement littéraire. Ils avaient une poésie, qu'ils n'oublièrent pas en franchissant la frontière romaine, et qui n'a pas péri sans laisser après elle des traces nombreuses et fécondes. Cette poésie était surtout épique. A la race des Francs appartenait, suivant toutes les vraisemblances, la plus belle et la plus riche des traditions épiques de la race germanique : Siegfried, le héros germain, est un héros franc, et si sa légende ne s'est pas conservée dans la langue même de son peuple, si elle n'a revécu que bien plus tard dans des poèmes allemands et scandinaves où elle a subi toutes sortes d'altérations, il n'en est pas moins d'une haute importance, pour l'histoire de la poésie dans notre pays, de savoir que les compagnons de Chlodovech chantaient, dans leurs repas et leurs réunions guerrières, ces chants admirables dont les rajeunissements arrivés jusqu'à nous ne peuvent donner qu'une faible idée. Bien d'autres poèmes sans doute étaient dans leur mémoire, et les légendes attachées

par l'imagination populaire au nom des premiers Mérovingiens sont évidemment jetées dans un moule tout germanique. En se germanisant, la population gallo-romaine prit aux Francs l'amour et l'habitude de cette poésie héroïque; en se romanisant, les descendants de Siegfried apprirent à leur nouvelle langue les chansons épiques qui leur étaient familières. Ainsi se constitua cette poésie nationale française où l'esprit germanique a revêtu une forme romane, et qui arriva à sa pleine floraison quand la nation, par suite d'événements décisifs, fut parvenue à la pleine possession et à la conscience entière d'elle-même.

Ces événements sont ceux qui remplissent le VIIIe et le IXe siècle. Le premier fut la victoire de l'Austrasie, où l'élément allemand était resté presque pur, sur la Neustrie, où il était déjà complètement romanisé : cette victoire eut pour conséquence de retarder la séparation de la France romane d'avec la Germanie, et de verser dans les veines françaises un nouvel afflux de sang germanique. Les Romans, d'abord écrasés sous cette seconde invasion, l'acceptèrent bientôt comme la première, surtout quand le chef austrasien Charles *Martel* eut pris, par la défaite des Arabes qui menaçaient de détruire la chrétienté, le rôle que depuis Chlodovech n'avaient pas su jouer les rois francs. Le second fait qui contribua à créer la nationalité française fut le règne

de Charlemagne : il y eut alors une sorte de restauration des traditions et des lettres latines qui réveilla les esprits appesantis et empêcha peut-être que la prédominance de l'élément germanique ne fût trop grande; d'autre part, la création du nouvel empire romain devait avoir pour conséquence et réaction fatale la formation de nationalités distinctes, unies par la communauté de langue et de sentiments; enfin, plus qu'aucun de ses prédécesseurs et successeurs, Charlemagne réalisa l'idéal conçu depuis des siècles, et consomma la fusion du sentiment national avec l'idée religieuse. En troisième lieu, les partages de l'empire entre les fils de Louis le Débonnaire donnèrent à la nation française les limites où elle devait longtemps se renfermer et où elle a bien réellement développé et affermi tous les traits essentiels de son caractère et de son génie. Non seulement la France se sépara alors définitivement de l'Allemagne, mais les provinces du nord constituèrent un groupe parfaitement distinct de celles du sud, où la langue et la littérature prirent un autre cours, et où se forma une seconde France, qui, plus tard, devait être violemment, mais durablement, réunie à la première.

C'est la littérature propre à cette partie de la Gaule qui se caractérise par la langue dite d'oïl dont nous allons exposer la première histoire. Avant

d'étudier dans leur action réciproque ces éléments d'activité intellectuelle que je viens de chercher à discerner, il faut faire encore une observation importante. J'ai dit plus haut que le christianisme avait été la transition et le lien entre la civilisation antique et le monde nouveau : ce fait est surtout frappant à l'époque qui va nous occuper. L'Église conserva officiellement la langue de l'empire romain, auquel elle s'était associée intimement avec Constantin : tandis qu'à l'époque de ses luttes elle avait favorisé le développement de la langue et de la poésie populaires, elle essaya, à partir de la période barbare, de conserver l'unité romaine, au moins dans l'ordre spirituel, au-dessus de toutes les variantes nationales. La tentative de renaissance faite par Charlemagne s'appuya donc essentiellement sur l'Église, et depuis lors, jusqu'aux temps modernes, la langue de l'Église fut celle de la science et de la littérature élevée. Cet état de choses créa entre les *clercs* et les *laïques* une séparation profonde, qui domine toute l'histoire des littératures du moyen âge. La poésie populaire se développa avec une grande spontanéité et une liberté complète; mais elle fut privée, par l'abstention des esprits les plus élevés et les plus cultivés de la nation, de la perfection de forme et du sérieux de fond que sans doute avec leur concours elle aurait pu atteindre. D'autre part, les clercs, enfermés

dans les formules traditionnelles et héritiers trop fidèles de la décadence latine, dépensèrent stérilement pendant des siècles une activité intellectuelle considérable. Ces deux mondes nettement distincts avaient cependant plusieurs points de contact. Le plus intime et le plus habituel était naturellement la vie religieuse : les clercs conservant la langue latine, le peuple parlant des idiomes vulgaires qui s'en éloignèrent de plus en plus, le besoin se fit sentir, dès l'époque de Charlemagne, de communiquer aux laïques dans leur langue les enseignements de la foi et les préceptes de la morale chrétienne; de là toute une littérature de traduction ou de vulgarisation ecclésiastique qui fut naturellement abondante, mais qui nous paraît l'avoir été plus encore, parce que ses monuments ont été écrits bien plus tôt et plus souvent que ceux de la littérature profane. La société née du mélange des Germains avec les races romanisées se civilisant de plus en plus, il arriva un moment où les gens qui ne parlaient pas latin demandèrent aux clercs d'autres enseignements encore que les enseignements religieux : on voulut connaître la science dont ils étaient dépositaires, et des traductions d'ouvrages profanes créèrent dans les langues vulgaires la littérature au sens spécial du mot. Quant à la poésie nationale, elle vivait depuis longtemps, mais elle ne s'écrivait guère; elle se chantait et se disait, et

se modifiait sans doute au gré des générations successives : œuvre tout impersonnelle où étaient exprimés les sentiments communs à tous et non les idées ou les caprices de chacun, elle ne songeait guère à la postérité, et n'avait d'autre but que de plaire au moment où elle se produisait. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps, et quand la première période de son existence était déjà close, que cette poésie commença à être écrite et à être cultivée d'une façon plus réfléchie ; mais longtemps encore elle conserva la marque de sa première origine, et ne céda définitivement à la littérature savante que quand celle-ci se fut complètement retrempée et renouvelée dans l'antiquité classique.

Il y a donc dans toute histoire littéraire du moyen âge deux parts bien distinctes à faire : l'une pour la littérature des clercs, l'autre pour celle du peuple. Par littérature des clercs, je n'entends pas leurs ouvrages en latin : ceux-là ne rentrent réellement pas dans notre cadre ; j'entends les livres dans lesquels ils ont parlé aux laïques et ont écrit en langue vulgaire sur des sujets religieux ou profanes. Quant à la littérature ou plutôt à la poésie populaire, elle s'inspire directement de la vie, elle exprime les idées, les passions, les rêves de tous, elle est véritablement la voix du peuple. Aussi est-ce elle qui mérite le plus notre intérêt et attirera le plus notre attention. La littérature cléricale,



surtout dans les origines, quand les clercs ne se résignent qu'à grand'peine à parler français, n'a guère qu'un intérêt philologique; elle nous a conservé les documents les plus anciens sur l'état de notre langue, mais ni son inspiration, ni même souvent sa forme, n'est nationale. Au contraire, la poésie populaire, pour ces époques lointaines, ne nous est généralement parvenue que dans des remaniements et des rajeunissements qui lui enlèvent sa valeur philologique; mais même à travers ces déguisements successifs, dont quelques-uns sont des travestissements véritables, on peut reconnaître encore ses traits hardis et gracieux, la liberté de sa démarche, la vivacité de son allure; et l'écho le plus lointain de sa voix, recueilli par hasard, nous va plus droit au cœur et nous en apprend plus sur nos pères que toutes les homélies, les pieuses légendes et les compilations indigestes que les clercs ont bien voulu traduire en français, et qui dorment aujourd'hui dans nos bibliothèques.

Dans la période qui sera le sujet de nos entretiens de cette année, nous assisterons aux commencements des deux littératures. Nous serons souvent réduits à de simples indices, à des témoignages isolés et obscurs; nous aurons souvent recours, pour les interpréter et les coordonner, à l'induction, à la conjecture même. L'époque carolingienne a été peut-être la plus confuse, la plus tumultueuse,

et en apparence la plus désordonnée de notre histoire. C'est à peine si quelques pages, écrites dans les asiles souvent troublés des établissements religieux, ont pu conserver jusqu'à nous le souvenir de violences et de désastres incomparables. Et pourtant aucune époque n'a été plus féconde. L'écroulement de l'empire de Charlemagne rejeta dans une fermentation nouvelle le monde occidental auquel ce grand homme avait cru donner une forme définitive et une assiette solide. Les déchirements qui suivirent semblèrent tout remettre en question et replonger l'Europe dans la barbarie : les incursions des Normands, des Slaves, des Sarrasins, jetèrent l'épouvante dans tous les pays chrétiens ; non seulement l'autorité centrale se brisa : chacun des rois qui avaient cru se partager l'empire vit son pouvoir se dissoudre entre ses mains, et l'anarchie la plus complète remplacer l'ordre momentanément restauré. Mais cette fermentation dégagea d'une façon durable les éléments d'un ordre nouveau : à l'issue de la période, nous voyons les royautés nationales fermement établies au-dessus de la grande hiérarchie féodale ; les langues populaires s'affirment et s'organisent de toutes parts ; l'Église reconstituée se prépare à son plus puissant effort pour s'assimiler le monde ; un art nouveau s'annonce et déjà produit de nombreux monuments, et pendant que la littérature

latine, patrimoine universel de l'Europe chrétienne, assied les principes et revêt les formes qu'elle ne fera que développer pendant des siècles, la poésie nationale sort jeune et resplendissante des ténèbres où elle semble avoir vécu jusque-là. Dans cette crise, terrible assurément, mais nécessaire, s'est décidée peut-être la suprématie que les nations européennes devaient un jour exercer sur tout le globe; c'est là que chacune d'elles a véritablement constitué son originalité et pris sa place dans la famille. Dix siècles se sont écoulés depuis lors, et l'ordre de choses sorti de la crise carolingienne a presque entièrement disparu. En France particulièrement, l'élément germanique n'a cessé de reculer devant la réaction de plus en plus puissante de l'élément romain; la féodalité, qui n'est que l'organisation de la conquête allemande, a été complètement détruite; les groupes provinciaux eux-mêmes se sont dissous dans l'unité nationale; à la royauté féodale, entourée d'une hiérarchie militaire et religieuse, a succédé une démocratie industrielle gouvernée par une administration centrale; les coutumes bigarrées issues des vieilles lois teutoniques ont fait place à un code uniforme. Au point de vue moral et intellectuel, la transformation n'a pas été moins grande : le christianisme a vu depuis trois siècles diminuer sensiblement sa puissance sur les âmes; la littérature élevée, abandonnant la forme latine, a fait

passer dans la langue française l'esprit de l'antiquité classique; au-dessus des variétés nationales, l'idée grandiose de la solidarité humaine s'affirme tous les jours de plus en plus; une rénovation sociale, dont la forme est encore indécise, s'annonce à des signes certains, et le soleil de la science s'est levé pour éclairer le monde. Nous aussi, comme nos pères d'il y a mille ans, nous sommes dans une crise puissante et générale, où de terribles inquiétudes se mêlent à de bien grandes espérances.

Ce n'est donc pas, messieurs, une étude de pure curiosité que celle à laquelle je vous convie : elle offre un spectacle plein d'enseignements et aussi d'encouragements, car il nous apprend que les plus graves convulsions sociales finissent toujours par aboutir à l'organisation qui est le plus en rapport avec les besoins et les aspirations de chaque temps. Cette étude joint d'ailleurs, pour des Français, à son intérêt scientifique un intérêt plus proche, et pour ainsi dire personnel : il s'agit de surprendre dans leur formation même et leurs premiers développements la nationalité, la langue et la poésie françaises. Heureux si ce grand spectacle ne trouve pas en moi un démonstrateur trop insuffisant, et si je réussis à vous en faire comprendre le caractère et le sens intime ! Je ne négligerai rien du moins pour y parvenir, et, à défaut du talent, j'espère mériter votre sympathie à force de bon vouloir, de travail et d'impartialité.

LA
CHANSON DE ROLAND
ET LA
NATIONALITÉ FRANÇAISE [1]

Messieurs,

Dans les leçons que j'ai eu l'honneur de faire ici l'année dernière, j'ai étudié les origines de la littérature française, et spécialement cette partie de notre poésie épique qui a sa racine et son inspiration dans la période carolingienne. La marche naturelle de ce cours m'amène aujourd'hui à vous entretenir de la seconde période de notre poésie épique. Ce qu'elle représente et reflète, ce n'est plus la formation tumultueuse de la nationalité française, c'est un des moments d'arrêt, de satisfaction, si l'on peut ainsi dire, et de splendeur dans lesquels la France,

1. Leçon d'ouverture faite au Collège de France (comme suppléant) le 8 décembre 1870.

prenant pleinement conscience d'elle-même, a joui d'une forme qui semblait définitive et dont l'épanouissement avait été préparé par d'obscures et sanglantes révolutions. Notre histoire compte plusieurs de ces haltes grandioses, à chacune desquelles la nation, croyant qu'elle était arrivée au terme de sa course, a embrassé d'un regard confiant et joyeux les perspectives qu'elle dominait; chacune a été d'une durée bien limitée, quoique variable, et la marche en avant a bientôt recommencé, avec tous ses dangers, toutes ses incertitudes et tous ses rêves. L'année dernière, à pareille date, après avoir caractérisé le siècle agité dont j'ai essayé de vous faire saisir la vie morale, je ne pouvais m'empêcher de jeter sur la situation où se trouvait alors notre pays un regard de comparaison : « Dix siècles se sont écoulés, » disais-je, etc. [1].

Je ne prévoyais guère à ce moment que l'évolution, déjà si difficile et si lente, qui semblait s'opérer alors, serait transformée, par des catastrophes inouïes dans l'histoire du monde, en une crise de vie et de mort : je ne me doutais pas que j'ouvrirais mon cours de 1870 au milieu de ce cercle de fer que les armées de l'Allemagne font autour de nous. Depuis que j'ai dit adieu, à la fin du mois de juin, à mon bienveillant auditoire, que

1. Voyez ci-dessus, p. 85.

d'étranges événements se sont produits! De ces auditeurs qui étaient déjà devenus pour moi presque des amis, bien peu sans doute se retrouvent aujourd'hui dans cette salle. Les uns prennent part à la défense de la cité; les autres, impuissants à y concourir, sont allés demander un peu de calme à d'autres contrées; d'autres, je ne puis l'oublier non plus, d'autres se trouvent sans doute dans le camp même de nos envahisseurs. Et cependant un public attentif, même à ces heures d'angoisse, ne fait pas défaut à ces leçons; je ne puis que l'en remercier avec émotion et tâcher de mériter par mes efforts l'honneur que me fait sa présence.

Ces quelques mois, qui ont si profondément bouleversé toutes les conditions de notre vie nationale, semblent reculer dans un passé plus lointain encore le sujet de nos études habituelles. On dirait qu'un gouffre soudainement entr'ouvert a emporté à une distance déjà grande notre histoire la plus récente, et les commencements de nos annales nous apparaissent comme perdus dans la brume, comme presque aussi éloignés de nous que l'histoire des nations les plus complètement mortes. Il n'en est rien, messieurs, et l'étude que je vais entreprendre avec vous cette année n'est aucunement dépourvue d'un grand intérêt national et même actuel. Cet intérêt, qui ne faisait pas défaut non plus à nos études de l'année dernière, je n'ai pas cherché alors

à le dissimuler; je le mettrai plus en relief aujourd'hui encore, dans ces circonstances terribles où toute heure qu'on soustrait aux préoccupations patriotiques semble presque une volupté égoïste et illégitime. Je ne crois pas, en général, que le patriotisme ait rien à démêler avec la science. Les chaires de l'enseignement supérieur ne sont à aucun degré des tribunes; c'est les détourner de leur véritable destination que de les faire servir à la défense ou à l'attaque de quoi que ce soit en dehors de leur but spirituel. Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité

que la « cité de Dieu » leur a donnés en d'autres temps.

Cette disposition d'esprit, qui est et doit être la mienne, je désire qu'elle soit la vôtre en quelque mesure. Du moment que vous vous rendez aux cours annoncés par nos programmes, vous ne devez venir y chercher que ce qu'ils promettent. Vous croyez, et à bon droit suivant moi, vous croyez, comme le ministre qui a rouvert ces salles, que la fermeté morale et l'énergie persévérante dont nous avons tous besoin à cette heure ne risquent nullement de s'amollir si on leur permet çà et là de se détendre, si on entremêle aux heures, presque toutes bien sérieusement remplies, de nos longues journées de siège quelques heures d'occupations d'un autre ordre. C'est donc avec l'attente de trouver ici autre chose que l'objet de nos incessantes pensées que vous venez dans cette enceinte. Cette attente ne sera pas trompée, et le cours que je vous ferai sera loin d'être une allusion perpétuelle à la réalité du moment.

Mais, pour être étrangère de sa nature aux sentiments, même les plus élevés, aux passions, même les plus nobles, la science n'est pas tenue de se renfermer avec une impitoyable étroitesse dans le domaine des faits qu'elle observe. Il ressort de ces faits, au point de vue des lois qui gouvernent le développement de l'humanité en général ou des

nations en particulier, des conséquences qu'elle a non seulement le droit, mais le devoir de mettre en lumière. Si on le lui interdit, on la réduit à n'être que l'érudition, chercheuse aveugle et avare qui ne jouit pas de ses richesses et n'accumule que pour ses héritiers. Le fait que ces conséquences et ces déductions peuvent être utiles et applicables, loin d'empêcher de les exposer, ne peut qu'engager à les produire en public. C'est une coïncidence que le savant ne recherche pas, mais dont il n'a pas à rougir, et à laquelle il serait excessif de sa part de vouloir se soustraire. Et pourtant, croyez-le, messieurs, il y a au cœur de tout homme qui aime véritablement l'étude une secrète répugnance à donner à ses travaux une application immédiate : l'utilité de la science lui paraît surtout résider dans l'élévation et le détachement qu'elle impose à l'esprit qui s'y livre; il a toujours comme une terreur secrète, en indiquant au public les résultats pratiques qu'on peut tirer de ses recherches, de leur enlever quelque chose de ce que j'appellerai leur pureté. Il craint d'être obligé, pour rendre ces résultats clairs et utilisables, à des concessions, à des transactions avec la vérité, à des oblitérations de certaines nuances difficiles à saisir; il laisse volontiers cette tâche aux vulgarisateurs habiles qui ont le goût et le talent de répandre l'instruction plus que le besoin de la vérité rigoureuse. Ces scrupules

peuvent facilement être portés trop loin, et, pour ma part, je m'efforcerai de ne les avoir que dans une juste mesure. Le thème que je dois traiter se trouve, sans que j'aie à lui faire en aucune façon violence, offrir à l'époque actuelle des sujets de méditation profonde et, je le crois, de grands enseignements. Je ne repousserai pas cette occasion de montrer quels liens étroits rattachent à nous, quelle solidarité réelle fait encore toute vivante cette ancienne poésie française que nous avons si complètement oubliée et que nous croyons si bien morte.

Une question redoutable, qu'un petit nombre d'esprits, accoutumés à ne pas limiter leurs réflexions, s'étaient seuls, et dans le silence, posée jusqu'à présent, est venue brusquement, avec une réalité poignante, se dresser il y a trois mois devant nous tous. L'unité française, cette unité qui semblait si solide, si inébranlable, si éternelle, cette unité que nous nous plaisions à opposer à la division intérieure de plusieurs de nos voisins, a paru subitement menacée. Sous le coup de nos désastres, il a semblé un instant que la conscience nationale était troublée, et la France s'est demandé pendant un moment d'affreuse angoisse si elle existait encore. Cette crise n'a pas duré : la nation s'est vite recueillie, et présentement toutes les parties du pays affirment leur solidarité en concentrant vers la défense tous les efforts énergiques de chacun. Mais nous ne devons

pas négliger le terrible avertissement qui nous a été donné, et si pour l'heure présente nous n'avons pas d'autre devoir et d'autre but que la délivrance du sol envahi, il est bon de nous préparer tout de suite, et sérieusement, à ce que nous aurons à faire au lendemain de ce jour tant souhaité. L'histoire de la littérature d'un peuple, j'ai eu occasion de vous le dire souvent déjà, est l'histoire de sa vie morale, et particulièrement de sa conscience nationale : c'est à ce point de vue que je veux examiner aujourd'hui ce que nous pouvons recueillir encore de substantiel et de vital dans l'étude de notre poésie la plus ancienne.

Ce qui fait une nation, ce qui donne véritablement une patrie, ce n'est pas seulement, messieurs, la coexistence purement matérielle, créée par la force et maintenue par l'habitude, d'un certain nombre d'hommes dans une même association politique. La communauté des intérêts n'y suffit pas davantage : elle est, d'ailleurs, trop sujette à se dissoudre, et, se fondant sur l'égoïsme, elle ne saurait rien créer qui lui survive d'un instant. Ce sont des faits d'un tout autre ordre, bien plus délicat et plus élevé, qui nouent entre les hommes ces relations étroites et sacrées, image agrandie des liens de la famille. Une société dont les membres ne sont maintenus ensemble que par la force, l'habitude ou l'intérêt, peut subsister très longtemps et présenter

même les apparences les plus prospères; mais elle ne résistera pas à un choc violent qui supprimera la force centrale, déroutera soudainement les habitudes et affolera les intérêts. Une société ainsi construite est un pur mécanisme, qui peut être ingénieux et puissant, mais qui n'offrira plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. Au contraire, une grande vie nationale est essentiellement organique : c'est-à-dire qu'il existe entre les divers membres qui la composent des rapports harmoniques, fondés sur la nature, la constitution intime et la fonction de chacun d'eux. Une telle société peut être gravement atteinte, mais, à moins que la violence qui lui est faite ne soit très forte et surtout très prolongée, elle se reformera toujours : chacun de ses membres conservera, en même temps que sa vie propre, le besoin et l'instinct d'une vie commune avec les autres : tant que cette vie ne sera pas éteinte dans chacun d'eux, la résurrection sera possible. Permettez-moi de faire comprendre ma pensée par quelques exemples. Les empires orientaux, et plus tard l'empire romain, celui de Charlemagne, celui de Napoléon, étaient des formations qui, à différents degrés, méritent l'épithète d'artificielles, de mécaniques; ils se sont maintenus plus ou moins longtemps par la force, l'habitude ou l'intérêt, mais, une fois brisés, ils se sont dissous sans

retour possible, parce qu'il n'y avait pas en eux de principe vital qui pût survivre à leur destruction. Au contraire, nous avons vu des nations, comme l'Allemagne, comme l'Italie, après des désastres qui paraissaient irréparables, se reconstituer par leur propre force et reprendre une vie plus puissante : conquises, démembrées, morcelées de toutes façons, soumises aux traitements les plus désorganisateurs, elles ont continué à vivre d'une vie latente, qui s'est révélée victorieusement dès que l'occasion est venue. Depuis un siècle, nous assistons avec tristesse à une lutte où peut-être l'issue sera différente, où la nation, quelque réelle que soit sa vie organique, est, on peut le craindre, condamnée à succomber; mais les conditions qui se sont réunies pour écraser la malheureuse Pologne sont bien exceptionnelles, et, quelque terribles et persistantes qu'elles aient été, elles n'ont pas réussi encore à détruire chez le peuple polonais la conscience de sa nationalité et l'espoir de sa renaissance.

Quelle est donc, analysée avec impartialité, cette force mystérieuse qui se refuse à vivifier les créations les plus puissantes, les combinaisons les plus ingénieuses, et qui maintient obstinément unis les groupes que tout concourt à détruire? Identique dans ses manifestations, la conscience nationale peut avoir des sources diverses et se développer de plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race,

tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. Dans l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, pour ainsi dire, par l'hérédité, qui finit par déterminer et développer les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes. Je ne contredis pas en ce moment ce que j'ai dit plus haut sur l'impuissance de l'habitude à fonder un peuple au vrai sens du mot : pour qu'elle y soit apte, il faut qu'elle se transforme, qu'elle passe de la simple habitude extérieure à l'instinct intime, qu'elle devienne, pour tout autre œil que celui de la critique scientifique, quelque chose de profondément différent et d'un autre ordre.

Quelle que soit la source directe de la vie nationale, elle se manifeste, ai-je dit, d'une façon identique : elle se manifeste par l'amour. C'est ici que l'organisme d'une nation diffère profondément du mécanisme d'un empire. La nation n'existe réellement que quand elle aime et qu'elle est aimée. Oui, c'est l'amour que vous trouverez au fond de toute nationalité réelle. Ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment quelque

chose en commun. Et notez-le bien, ils peuvent aimer des choses bien différentes, et il n'est aucunement nécessaire que leur amour soit parfaitement raisonnable et justifié. Les Russes aiment leur tsar comme les Anglais aiment leur liberté ; il suffit : tant que ces sentiments resteront vivants chez l'un et l'autre de ces peuples, ils seront unis par un lien réellement national. Le lien national est donc un amour commun, qui plane pour chaque citoyen au-dessus de tous ses désirs et intérêts particuliers, et dans lequel il est sûr d'avance de se rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. Il faut que la nation aime ; il faut aussi qu'elle soit aimée : il faut que les citoyens sentent vivement que leur nation seule leur donne la satisfaction de leurs besoins sympathiques, et jouissent, avec une reconnaissance toujours nouvelle, de leur communauté avec elle. Voilà la véritable vie nationale, qui offre assurément une des plus belles formes de la vie humaine, et qui ne prend pleinement conscience d'elle-même que par la comparaison et l'opposition avec d'autres organismes d'une part, et d'autre part par l'expression que lui donne la littérature.

L'opposition des nations les unes aux autres, qui complète la conscience intime de chacune d'elles, a malheureusement trop souvent pour conséquence la jalousie, la haine, l'étroitesse d'esprit. Réduite

à ses justes limites, elle ne doit donner aux peuples divers que la jouissance de leur variété dans une unité plus haute : cette unité plus haute se compose de ce que chaque peuple a de meilleur; elle forme ce qu'on appelle la civilisation, et plus particulièrement la civilisation européenne, patrie agrandie où nous ne désespérons pas, même dans les cruels moments que nous traversons, de voir se donner la main toutes les nations qui y participent. Mais l'opposition des nations les unes aux autres est nécessaire pour qu'elles apprennent, non seulement à apprécier les autres, mais à se comprendre elles-mêmes. Elles y puisent un attachement plus vif à ce qui fait leur vie propre; elles peuvent, si elles savent en profiter, y perfectionner leurs qualités et y corriger leurs défauts.

La littérature est l'expression de la vie nationale : là où il n'y a pas de littérature nationale, il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet amour dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé : ce n'est que par la littérature qu'il s'exprime, se précise et se fait reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale : il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les

poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unisone, intime, muette chez les étrangers qui le lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple : elle place cette vie au-dessus des hasards de l'histoire, des accidents matériels ; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. La Bible n'est-elle pas, depuis deux mille ans, la seule vraie patrie des Juifs? et la nationalité grecque existerait-elle sans Homère? C'est quand un peuple a pu éprouver, par la littérature, son union de cœur et d'âme, son identité de sentiments et d'aspirations, qu'il est véritablement assuré de vivre. On a vu de nos jours des littératures créer des nations, c'est-à-dire que la conscience nationale, presque complètement éteinte, ne vivant plus que dans un petit cercle d'élite, a retrouvé, sous l'influence des efforts incessants de ce petit cercle, concentrés dans la littérature, la plénitude de sa force et de sa vie. Ces mouvements sont d'abord quelque peu factices, et déplaisent à l'observateur impartial ; mais quand il les voit réussir aussi rapidement que plusieurs d'entre eux l'ont fait, il ne peut se refuser à admettre qu'ils répon-

daient à un fait réel, et que la littérature a seulement réveillé dans la nation une conscience qui sommeillait. C'est ainsi qu'en cinquante ans nous avons vu renaître en Bohême la nationalité tchèque qu'on croyait éteinte, et cette nationalité allemande elle-même, qui paraît actuellement si puissante et si orgueilleuse, elle ne s'est réellement développée que sous l'action assez récente de la littérature. Il n'y a pas trois quarts de siècle que Gœthe adressait à ceux qui, les premiers, essayèrent cette action, un avertissement peu propre à les encourager : « Faire de vous une nation, dit-il dans un de ses distiques, Allemands, vous l'espérez en vain; plus librement, en revanche, faites de vous des hommes. » La nation s'est pourtant faite, et Gœthe lui-même, tout cosmopolite qu'il était, a puissamment contribué à la fonder : il a donné à l'âme allemande une expression que nul avant lui n'avait su atteindre, et il a créé ainsi, avec les autres grands hommes de son siècle, entre tous ses compatriotes, ce lien intime et vivant qui unit mieux que toutes les chaînes et résiste à toutes les épées.

Si nous appliquons ces observations à étudier la nation française, nous reconnaissons bien vite que l'histoire de sa formation repose sur les principes qui viennent d'être exposés. J'ai eu occasion de raconter, l'année dernière, les commencements de cette histoire. Nous avons vu la Gaule privée par

la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste désarroi moral; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nouvellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national, et qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne. Le travail tumultueux de l'époque carolingienne prépara l'organisation de cette nationalité française sous une forme en rapport avec sa nature : ce fut la féodalité, c'est-à-dire l'enchaînement hiérarchique des droits et des devoirs, depuis le sommet jusqu'à la base de la nation. Une fois cette grande œuvre à peu près terminée, vers le milieu du XI[e] siècle, il y eut dans le développement de la France, alors définitivement constituée, un point d'arrêt et d'épanouissement. C'est à cette époque qu'appartient la

grande poésie épique dont la *Chanson de Roland* est le spécimen le plus complet : en l'étudiant, nous comprendrons, mieux que par l'histoire des faits, la signification morale et intime de cette époque. Nous reconnaîtrons que notre vie nationale était dominée, dès lors, par les deux grandes idées qui l'ont depuis animée et qui lui ont donné tant de richesse et de puissance à différents moments de notre histoire : la tendance à l'unité et la tendance à l'expansion. En analysant la poésie de l'époque carolingienne, nous y avons constaté le conflit perpétuel entre l'idée unitaire et l'idée individualiste, exprimé sous une forme concrète par la lutte entre la royauté et la féodalité ; nous avons reconnu que cette lutte n'était, ni de part ni d'autre, une guerre d'extermination, et que ces deux forces opposées cherchaient à se limiter, à se balancer, non à se détruire. A l'époque où fut composée la *Chanson de Roland*, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIe siècle, la conciliation rêvée s'est opérée : grâce à l'expulsion de la dynastie carolingienne, la royauté représente désormais sans contestation l'unité française, et la constitution féodale permet aux instincts d'indépendance provinciale de s'affirmer sans compromettre la cohésion nationale. Mais dès lors la tendance unitaire devient prépondérante dans la nation ; elle se donne pour idéal la collaboration perpétuelle et volontaire de toutes les

forces du pays vers un but commun, sous la direction de la royauté, et ce but, elle le place en dehors de la nation même, dans son action sur les peuples voisins. Fidèle à sa double origine, la France s'envisage comme chargée d'une mission chrétienne et belliqueuse; combattre sous son roi pour défendre et propager la religion, telle est la plus belle fonction qu'elle assigne à son activité. Cette disposition des esprits a produit dans l'histoire les Croisades, œuvre française par excellence ; dans la poésie, elle a donné naissance à l'épopée nationale. Cette épopée, il est vrai, avait sa source dans une époque bien antérieure ; elle se rattache, par les faits qu'elle célèbre et en partie par l'idée qui l'inspire, à la personne et au règne de Charlemagne, mais elle transforme ces souvenirs et donne à ce qu'elle en conserve une signification nouvelle. La France, dans le sens où nous prenons ce mot, n'existait pas encore complètement sous Charlemagne; lui-même, bien qu'il ait presque réalisé le rêve de la Gaule mérovingienne, n'est pas à vrai dire un roi français; c'est par une sorte de substitution que la France romane, née en grande partie d'une réaction contre son œuvre, s'est attribué l'héritage de sa gloire et a pris à son compte l'idéal qu'il avait conçu. Cet idéal était profondément sympathique au caractère français, dès lors développé, et qui regardait déjà comme sa véritable tâche d'exercer

sur le reste de l'Europe une hégémonie morale, en vue d'une grande œuvre commune. C'est pour cela que les traditions poétiques sur le grand empereur, de bonne heure effacées en Allemagne, conservèrent chez nous leur vitalité et se transformèrent facilement, au XIe siècle, en poésie toute nationale. C'est par un contre-sens qu'on a fait dire à Shakespeare que la France est « le soldat de Dieu » ; mais de tous les éloges que notre nation a entendus, aucun n'a retenti aussi profondément dans son cœur : car il résume ce qu'elle a toujours rêvé d'être, ce qu'elle a parfois été, et, disons-le franchement aussi, ce qu'elle s'est imaginé trop facilement qu'elle était. Répandre sur le monde la vérité et le bonheur, telle a été à plusieurs reprises la noble ambition de la France; mais c'est presque toujours par les armes qu'elle s'est crue appelée à le faire, et trop souvent, non contente de justifier le moyen par la fin, elle a supposé que la fin était juste pour avoir le droit d'employer le moyen.

La vérité que la France du moyen âge a voulu répandre, c'est la religion chrétienne. Vous vous rappelez que, dès leur conversion, les Francs se proclamèrent le peuple aimé du Christ, choisi par lui pour défendre son Église et relever ses autels. C'est la même idée que la *Chanson de Roland* exprime six siècles plus tard. Les ennemis ont changé, il est vrai : ce ne sont plus des idolâtres qu'il s'agit de

vaincre pour les convertir, ce sont des mahométans; mais les chrétiens français se préoccupent peu de ces distinctions : pour notre poésie, ce sont toujours des païens. Ces païens possèdent l'Espagne : le devoir de la France est de la leur enlever, parce qu'ils ont une religion fausse; il n'en faut pas plus au poète pour s'écrier avec une pleine conviction :

Paien ont tort e li Franceis ont dreit.

Charlemagne n'hésite pas un instant, quand il a pris Saragosse, à procéder, de la façon la plus simple, à une conversion en masse des habitants, qu'on aurait peine à trouver conforme à la liberté de conscience :

En la citét n'i est remés paiens
Ne seit ocis, ou devient crestiiens.

Ne reconnaissez-vous pas, dans ces procédés naïvement atroces, quelques-unes des erreurs qui ne sont pas encore tout à fait éteintes dans notre pays? N'avons-nous pas retrouvé, à d'autres époques de notre histoire, ce besoin de rendre les peuples heureux malgré eux, à notre façon? et ne peut-on pas comparer les guerriers du XIe siècle, qui propagent si énergiquement le christianisme, à certains fauteurs de république universelle qui ont fait jadis de « vrais républicains » à peu près comme le Charle-

magne du vieux poème faisait de « vrais chrétiens »? Ne confondons pas toutefois ces deux ordres de faits dans un même blâme : au XIe siècle on ne connaissait guère que la force brutale, personne ne concevait le moindre doute sur la légitimité de semblables actes. Aujourd'hui, tout en conservant ce noble besoin d'expansion qui a fait et fera dans le monde la grandeur de notre pays, comprenons, instruits par l'expérience et la philosophie, que la liberté est le premier de tous les droits, et que l'oppression, sans être moins criminelle, devient plus odieuse encore quand elle se donne la fraternité pour masque et est censée faire le bonheur de ceux qu'elle écrase.

A côté de cette grande idée de la mission universelle de la France, celle de la profonde unité nationale inspire la *Chanson de Roland*. C'est ce dont nous devons surtout nous souvenir, ce dont nous avons droit d'être fiers devant le monde. Oui, messieurs, il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée : le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre. C'est dans la *Chanson de Roland* qu'apparaît cette divine expression de « douce

France », dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Douce France! Les Allemands nous ont envié ce mot, et ont vainement cherché à en retrouver le pendant dans leur poésie nationale. Il exprime une des formes toutes particulières que le patriotisme a revêtues chez nous, l'amour de notre sol, de notre nature tempérée, le souvenir toujours cher, et si amer pour l'exilé, des horizons, des terrains, des bois et des montagnes que nos yeux ont aimés dès l'enfance. Les Grecs avaient déjà trouvé cette caresse pour la mère patrie :

οὔτοι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι,
(*Odyssée*, IX, 27)

et c'est eux que Virgile imitait, en disant de son guerrier argien qui meurt :

Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.

Quand Roland se sentit mourir, dit notre poète,

.....a remembrer se prist
De dolce France.....

Une autre forme du sentiment national chez nous, un autre trait caractéristique de cet *amour* qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de

l'honneur du pays. On sait le sujet de la *Chanson de Roland* : ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre, ou du moins la victoire n'est que la revanche d'un éclatant désastre. Roland et vingt mille Français, toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, sont attaqués dans des défilés par des ennemis vingt fois supérieurs en nombre. Au moment où ils s'aperçoivent du piège où les a attirés la trahison, il serait temps encore de prévenir l'empereur, de faire venir du secours. Le sage Olivier le conseille; Roland s'y refuse, par fierté personnelle d'abord et par orgueil de famille, mais aussi par honneur national :

Ne placet Deu ne ses saintismes angles
Que ja par mei perdet sa valor France!

Cette *valeur* de la France, que Roland compromet en voulant la défendre témérairement, les ennemis s'y attaquent de leur côté :

Encui perdrat France tote s'onor,

dit un chef sarrasin en brandissant sa lance devant Olivier. — Non, s'écrie celui-ci quand il a jeté mort l'insolent :

Ui ne perdrat dolce France son los!

La solidarité de l'honneur, qui ailleurs n'existait guère que dans des tribus restreintes, s'était donc,

dès le XIe siècle, étendue en France à la nation tout entière. Ce sentiment y avait même parfois, comme on le voit chez Roland, une exagération dangereuse, mais que les guerriers n'hésitaient pas à soutenir par leur mort.

L'amour du sol, l'honneur national, voilà deux des sentiments qui concourent à la formation de la nationalité française d'alors; joignons-y ce qui fait le plus fort ciment des sociétés humaines, l'amour des institutions nationales. L'empereur incarne pour ainsi dire aux yeux de tous ses guerriers la France elle-même: ils parlent de conserver son honneur et de servir ses desseins avec autant d'enthousiasme qu'ils parlent de protéger et d'honorer la patrie; Charlemagne, de son côté, s'identifie avec la nation qu'il guide, et c'est dans son cœur que la France pleure le plus amèrement les héros morts à Roncevaux. Trois fois il se pâme de douleur sur leurs corps sanglants, il les venge de leurs meurtriers, et ensuite, quand la France est de nouveau menacée, il n'hésite pas, dans la grande bataille qui termine le poème, à combattre lui-même le chef de l'armée ennemie, qu'il tue de sa main. Autour de lui ses pairs font entendre une voix toujours écoutée; au delà de ce conseil auguste, la foule des Français s'incline devant son chef avec fierté et respect. Tous saluent en lui, non pas le maître imposé par la crainte, mais le symbole vivant de la nation, le

grand roi qui les dirige avec sagesse et puissance, celui que la France « avoue », pour employer une des belles expressions de cette vieille langue.

Tous ces traits, messieurs, concourent à donner à la *Chanson de Roland* son caractère grandiose, à en faire un monument incomparable, non seulement de notre poésie, mais de notre nationalité. Ce n'est pas une formation factice, sujette à s'écrouler par surprise, qu'une nation qui, il y a huit siècles, avait assis sur de telles bases son existence morale, pris d'elle-même une conscience si profonde et une idée si haute, et produit, avant toutes les autres, des aspirations aussi élevées. Au-dessous des constructions toutes mécaniques de notre centralisation, l'unité française a une raison d'être durable, qui se manifeste avec énergie dans notre poésie héroïque, et qui est fondée sur ce qu'il y a dans l'humanité de plus profond et de plus noble, l'amour, l'honneur et le dévouement.

Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux? Bien des causes ont contribué à amener ce résultat, que je n'hésite pas, pour ma part, à regarder comme des plus fâcheux. Le moyen

âge n'arriva pas à rendre suffisamment viable la civilisation qu'il avait construite en mêlant le germanisme avec le christianisme : tout ce qu'il avait cherché, voulu, rêvé, fut effacé de la mémoire des peuples quand la Renaissance leur présenta l'idéal resplendissant du monde antique. Cette révolution ne fut nulle part plus radicale que dans notre pays; le moyen âge y avait trouvé sa forme la plus caractéristique, et il y subit la réaction la plus violente. En Allemagne, la séparation fut moins profonde; la Réforme, tout en éloignant par certains côtés les esprits du moyen âge, les retint cependant dans le christianisme, et perpétua ainsi une part de la tradition, tandis que chez nous la vie vraiment active et intellectuelle s'appuya de plus en plus exclusivement, d'abord sur l'antiquité, ensuite sur la raison moderne.

En Italie, le moyen âge n'avait jamais rompu aussi complètement qu'en France avec les traditions classiques : la Renaissance n'y fut pas une révolution subite, mais un mouvement continu. En France, un abîme se forma entre l'époque qu'on appela *barbare* et les temps modernes; on constata bien la continuité de la vie nationale, attestée d'ailleurs par la perpétuité de la race régnante, mais on ne chercha pas à discerner ce qu'il y avait de réel dans cette continuité apparente de l'histoire de France. La monarchie de Louis XIV, la philosophie du

XVIIIe siècle, la Révolution ne firent qu'éloigner de nous le souvenir de ces anciens âges, et ce n'est que de nos jours qu'un groupe encore bien restreint a apporté dans ces études, outre la curiosité scientifique, le sentiment de leur valeur nationale. Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses : ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. Jacob Grimm n'est pas seulement le plus grand philologue de l'Allemagne dans ce domaine : il sera toujours cité comme un des véritables fondateurs de la nationalité allemande moderne. Il s'efforça de réveiller la conscience nationale assoupie par le sentiment, à la fois scientifique et passionné, de la solidarité du présent de l'Allemagne avec son passé. Ses grandes œuvres, la *Grammaire allemande*, la *Mythologie allemande*, les *Antiquités du droit allemand*, l'*Histoire de la langue allemande*, le *Dictionnaire allemand*, et jusqu'à son recueil des *Contes d'enfants de l'Allemagne*, sont toutes issues de cette pensée. Nous n'avons pas eu de Jacob Grimm : il ne s'est pas trouvé chez nous un homme qui joignît à ce degré le génie scientifique à l'amour intense, profond, enfantin de la patrie; et, disons-le, si un Jacob Grimm n'était guère possible en France, il n'y était pas non plus nécessaire. Notre nationalité, fondée il y a près de mille ans, n'a jamais passé par les épreuves terribles qui ont ébranlé la natio-

nalité allemande, si différente à tous égards de la nôtre. Elle n'a été menacée sérieusement qu'une fois, au XVe siècle, et ce jour-là la conscience nationale, qui s'exprime si énergiquement dans la *Chanson de Roland*, s'est incarnée plus naïvement encore dans Jeanne d'Arc. Depuis lors, la question de l'unité française n'a jamais été posée : on comptait sur sa solidité, depuis la Révolution surtout, comme on compte sur la stabilité de la terre, sans y songer jamais, sans en rechercher les appuis. Cependant quelques esprits, frappés de certains faits en apparence sans portée, se demandaient avec inquiétude, dans ces derniers temps, si cette sécurité était bien entièrement justifiée. Ils cherchaient, au-dessous de l'unité matérielle si complète, — trop complète, hélas! — l'unité d'idées et de sentiments; ils se demandaient quel était l'idéal commun de la nation, quel rapport harmonique existait entre ses parties, quelle liberté de fonctionnement avaient ses divers organes, ce qu'il y avait dans ses institutions de conforme à sa nature, quel amour pouvait unir tous les cœurs, quelle note était capable de faire vibrer à l'unisson toutes les âmes. Ils ne voyaient pas, — et cet aveu surprendra peut-être ceux qui me font l'honneur de m'entendre, — ils ne voyaient pas dans notre littérature, toute nationale qu'elle est à plusieurs points de vue, un centre suffisant de vitalité; ils trouvaient que la période dite classique de cette littérature

était définitivement morte, et que dans la période nouvelle les œuvres véritablement nationales faisaient presque complètement défaut. Dans le domaine des idées et des croyances, ils remarquaient des séparations tellement fortes que toute unité de sentiment devenait bien difficile entre ceux qui professaient l'une ou l'autre des opinions confusément agitées. Ils signalaient avec douleur l'absence presque totale, à l'âge où l'esprit se forme, d'un enseignement supérieur commun qui donnât à l'accord des âmes une autre base que l'éducation si superficielle de l'enfance. Ils en arrivaient, dans leurs moments les plus sombres, à se demander si, par derrière l'unité gouvernementale et administrative, il y avait encore, bien vivante, une unité nationale, si ce mécanisme admirablement conçu, qui fonctionnait si bien au profit de n'importe qui, n'avait pas fini par se substituer peu à peu à l'organisme primitif. Les épouvantables événements de cette année nous ont fourni à la fois de quoi justifier nos craintes et de quoi nous rassurer pour l'avenir. Oui, sans doute, si les choses avaient longtemps marché comme elles marchent depuis soixante-dix ans, la France aurait pu finir, à son tour, par devenir « une expression géographique »; il n'y aurait plus eu de nation française, il n'y aurait plus eu, bientôt, qu'une « administration française ». En faisant trembler sous nos pas ce sol que l'on croyait

inébranlable, la catastrophe de 1870 nous a montré le danger et nous permet d'affirmer que nous y échapperons. Deux choses nous sont restées, que rien, nous l'espérons, ne pourra nous enlever, deux des trois éléments de l'idée nationale dans la *Chanson de Roland* : l'amour du sol, de la douce France, et le sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires; ce dernier sentiment est bien vivace, puisqu'il nous fait supporter depuis si longtemps, avec un courage qui n'est pas près de fléchir, une situation qui aurait abattu toute autre nation en quelques jours. Ce qui nous manque, mais ce qu'il est en notre pouvoir de nous donner, c'est l'amour de notre vie nationale, l'attachement à nos institutions, le sentiment profond de notre solidarité. Il faut aimer notre vie nationale dans toutes ses variétés locales, dans toutes ses phases historiques, décentraliser notre passé aussi bien que notre présent; il faut nous donner des institutions larges, flexibles, pouvant se plier aux aptitudes et aux besoins différents des hommes qui composent la nation, en leur inspirant à tous également, bien que d'une façon diverse, la satisfaction de leur sort et la reconnaissance pour le pays qui le leur assure. Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Église, et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. Eh bien! messieurs,

pour atteindre ce but magnifique, il n'est pas inutile, croyez-le bien, de remonter par la pensée à cette époque où la nation française a vraiment jeté dans le sol les racines vivaces par lesquelles elle s'y tient encore attachée. C'est grâce à ces fortes racines que le chêne a pu si majestueusement grandir et répandre autour de lui son ombrage; aujourd'hui que la tempête le secoue, rassurons-nous, s'il en est besoin, en voyant jusqu'à quelle profondeur et depuis combien de siècles il plonge dans la terre nourricière. Certes nous avons eu, depuis la Renaissance, une littérature plus belle, plus variée, plus riche pour le cœur et pour l'esprit que la poésie rude et simple du *Roland;* et quand nous revenons écouter ce langage naïf, en sortant des harmonies savantes de nos grandes œuvres littéraires, il nous semble entendre le bégaiement de l'enfance. Mais surmontons cette première impression, prêtons une oreille attentive et sympathique, et nous reconnaîtrons que cet enfant robuste et sain, plein de vigueur, de bonté et de courage, que cet enfant qui est déjà le grand peuple français parle aussi la grande langue française; elle aura plus tard des accents plus souples, plus nuancés, plus délicats; elle n'en aura jamais de plus pleins et de plus justes, ni qui se fassent entendre de plus loin. Car dès lors. comme plus d'une fois depuis lors, la littérature de la France était la reine et l'initiatrice des littéra-

tures voisines; aucune œuvre de notre époque classique n'a été traduite en plus de langues, n'a exercé autour de nous une influence plus étendue et plus durable que notre vieille *Chanson de Roland*. Oui, dans ces simples vers, dont j'espère vous faire comprendre la cadence libre et assurée, vibrait déjà la voix de la France, non pas cette voix moqueuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même, mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes. Laissons-la, dans ces heures où l'abattement menace trop souvent de nous envahir, laissons-la résonner dans nos cœurs, cette grande voix de la patrie. Faisons-nous reconnaître pour les fils de ceux qui sont morts à Roncevaux et de ceux qui les ont vengés; succédons-leur dans leur belle concorde, dans leur invincible union, dans leur fidélité nationale; aimons comme eux la douce France, « la grande terre », comme ils l'appellent, ou « France la libre », pour prendre le troisième nom, et le plus beau peut-être, qu'ils lui donnent; sentons-nous comme eux responsables solidairement de son honneur, et souhaitons pardessus toutes choses, comme Roland, qu'on ne puisse jamais dire de nous que, par notre faute, la France a perdu de sa valeur!

LA
CHANSON DU PÈLERINAGE
DE CHARLEMAGNE [1]

Messieurs,

Parmi les chansons de geste (c'est-à-dire les poèmes épiques) que nous a laissées le moyen âge, la plus courte et la plus singulière est celle qui raconte le pèlerinage de Charlemagne en Orient. Un seul manuscrit, écrit en Angleterre au XIIIe siècle par un copiste qui savait à peine le français et qui a cruellement maltraité son texte, nous l'a conservée; mais elle a eu, comme beaucoup d'autres productions de notre vieille épopée, un grand succès à l'étranger, et nous en possédons deux traductions anciennes, faites toutes deux au XIIIe siècle, l'une en Norvège, l'autre dans le pays de Galles. En France,

1. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 7 décembre 1877.

elle a été *renouvelée* à la même époque, comme il arriva à toutes les vieilles chansons qu'on ne voulait pas laisser perdre, et elle a formé le début d'un long poème aujourd'hui perdu, au moins sous sa première forme, car on en fit, au xiv[e] siècle, deux versions en prose qui nous sont arrivées en manuscrit; l'une d'elles a même été imprimée à la fin du xv[e] siècle, sous le titre de *Galien le restoré*, et aujourd'hui encore les presses populaires en tirent à des milliers d'exemplaires un texte devenu inintelligible à force de fautes d'impression.

Voici le sujet de cette curieuse composition, dont je veux essayer de déterminer la caractère, la date et la patrie.

Un jour, Charlemagne est à l'abbaye de Saint-Denis; il a mis sa couronne sur sa tête, son épée à son côté; il se promène devant ses barons. « Dame, s'écrie-t-il en s'arrêtant devant la reine qui le regarde, croyez-vous qu'il y ait un homme sous le ciel qui sache mieux porter couronne et glaive? » La reine répond imprudemment : « Il ne faut pas se vanter trop, empereur. Je connais un roi plus imposant encore et plus gracieux. » A ces mots, Charles est rempli de honte et de colère; il oblige sa femme à lui nommer ce rival prétendu et jure qu'il ira le visiter avec ses bons chevaliers : si la reine a dit vrai, c'est bien; si elle a menti, il lui fera trancher la tête au retour. Elle a beau

se défendre, il lui faut nommer le roi Hugon, empereur de Grèce et de Constantinople. — Charles convoque tous ses barons et leur annonce qu'il veut aller à Jérusalem adorer le saint sépulcre et en même temps voir un roi dont on lui a parlé. — Les douze pairs déclarent qu'ils le suivront; quatre-vingt mille hommes se joignent à eux. Ils prennent l'écharpe, — c'est-à-dire la besace, — et le bourdon à l'abbaye de Saint-Denis, et se mettent en marche. Après avoir traversé la Bourgogne, la Lorraine, la Bavière, toute l'Italie et la Grèce, ils arrivent à Jérusalem. Le patriarche les reçoit à merveille et leur donne, au départ, des reliques admirables, entre autres la couronne d'épines, un des saints clous, le saint suaire, la chemise de la Vierge et le bras sur lequel le saint vieillard Siméon porta l'enfant Jésus. — Après avoir été cueillir à Jéricho les palmes qu'ils rapporteront en France, les Français se remettent en marche et, traversant la Syrie et l'Asie Mineure, arrivent à Constantinople. Le roi Hugon les accueille avec un faste vraiment digne de l'Orient, et les émerveille par les splendeurs fantastiques de son palais. Après un souper magnifique, où l'on mange de tous les mets les plus délicieux, — des cerfs, des sangliers, des grues, des oies sauvages et des paons roulés dans le poivre, — où l'on boit du vin et du *claré* pendant que les jongleurs font retentir la *vielle* et la *rote*, Hugon

mène Charlemagne et les douze pairs dans la chambre qui leur est destinée : douze lits sont rangés tout autour d'un treizième, plus riche que tous les autres. — Les Français se couchent; ils sont joyeux, ils ont bu des vins; Charlemagne leur propose de *gaber* avant de s'endormir. *Gaber*, c'est se livrer à des gasconnades où l'un cherche à dépasser l'autre. La proposition est acceptée, et les hôtes de Hugon s'en donnent à qui mieux mieux. Malheureusement le roi grec, méfiant et *sage*, a fait cacher un espion dans le gros pilier qui soutient la voûte de la salle ; cet espion écoute les *gabs*, et il prend au sérieux toutes les terribles choses que les Français se vantent de faire. « Qu'on m'amène, dit Charlemagne, le meilleur chevalier du roi Hugon, qu'il ait deux hauberts sur le corps, deux heaumes sur la tête, qu'il monte sur un fort cheval ; je prendrai une épée et je lui assènerai un tel coup sur la tête, que je fendrai les heaumes, les hauberts, le chevalier, la selle et le cheval, et la lame entrera en terre plus d'un pied. — Que le roi Hugon me prête son cor, dit Roland ; je sortirai de la ville, et je soufflerai d'une telle haleine, que toutes les portes de la cité en perdront leurs gonds ; si le roi se montre, je le ferai tourner si fort, qu'il en perdra son manteau d'hermine et que ses moustaches en seront brûlées. — Vous voyez, dit Oger de Danemark, ce pilier qui soutient tout le palais ? Demain au matin, je l'étreindrai et le secoue-

rai si rudement, que le palais s'écroulera. Gare à ceux qui n'en seront pas sortis à temps! — J'ai un chapeau merveilleux, dit Aïmer, fait de la peau d'un poisson marin, et qui rend invisible : je le mettrai sur ma tête, et demain, quand le roi sera à son diner, je mangerai son poisson, je boirai son vin, et je lui heurterai la tête sur la table; il s'en prendra à ses hommes, et l'on verra de belles querelles. » Les autres pairs assurent aussi qu'ils feront des choses extraordinaires; le *gab* d'Olivier, qui s'est épris d'un subit amour pour la fille du roi Hugon, ne saurait être rapporté. Quand les comtes ont fini de *gaber*, ils s'endorment. L'espion court au roi et lui rapporte en toute épouvante les effrayantes vanteries des Français. Hugon entre en une grande fureur; au matin, quand Charles et les pairs arrivent à l'église, il les apostrophe avec véhémence : « Vous vous êtes moqués de moi, leur dit-il, vous m'avez outragé et menacé. Eh bien! si vous n'accomplissez pas vos *gabs* comme vous l'avez dit, je vous trancherai la tête. » L'empereur et les pairs sont interdits. « Sire, dit Charlemagne, c'est l'usage des Français de *gaber* avant de dormir; vous nous aviez donné hier de forts vins à boire; si nous avons dit des folies, nous n'en sommes guère responsables. Laissez-moi me conseiller avec mes barons. » — Les pairs se rassemblent autour de lui dans une chapelle. « Il paraît, dit l'empereur, que nous avions bu hier trop

de vin et de *claré*, et que nous avons dit des choses qu'il aurait mieux valu ne pas dire. Prions Dieu de nous tirer de peine. » Il fait apporter les reliques que lui a données le patriarche; tous se mettent à genoux et prient avec ardeur. Soudain paraît un ange envoyé par Dieu : « Ne crains rien, Charles. Vous avez eu tort, toi et tes pairs, de *gaber* hier comme vous l'avez fait; n'y revenez plus. Mais va, fais commencer quand on voudra : tous les *gabs* seront accomplis. » Les Français se relèvent joyeux et vont trouver le roi Hugon dans son palais. « Sire, dit Charlemagne, vous vous êtes conduit avec nous d'une manière qu'en plus d'un pays on taxerait de trahison. Vous nous avez fait épier dans la chambre où vous nous hébergiez, et vous avez entendu les *gabs* que nous avons faits. Nous étions quelque peu ivres, et nous ne savons plus ce que nous avons dit; mais allez, choisissez ceux que vous voudrez : nous sommes prêts à les accomplir. » Le roi choisit d'abord, on ne peut plus singulièrement, le *gab* d'Olivier, et il est stupéfait, le lendemain, d'apprendre qu'il a été exécuté. On passe ensuite à Guillaume d'Orange, qui s'était vanté de prendre une boule énorme et de la lancer contre le mur du palais de façon à en abattre plus de quarante toises : il *défuble* ses peaux de *bièvre* brun, prend d'une main cette boule que trente hommes ordinaires n'auraient pu remuer; il la

laisse aller, et renverse, en effet, plus de quarante toises du mur. « Par foi! s'écrie le roi Hugon, ces gens sont des enchanteurs; mais voyons les autres. Bernard de Brusbant s'est vanté qu'il ferait sortir de son lit le grand fleuve qu'on entend d'ici bruire dans la vallée, qu'il le ferait entrer dans la ville et tout inonder, que moi-même je m'enfuirais sur ma plus haute tour et n'en pourrais descendre qu'à son commandement. Qu'il le fasse! » Bernard court au fleuve, le signe, et l'eau sort aussitôt de son lit, remplit les champs, inonde la ville; tous s'enfuient, Hugon monte en sa plus haute tour : il se lamente, il promet à Charlemagne, s'il le délivre, de lui faire hommage et de lui donner tout son trésor. Charles prie Jésus, et l'eau sort de la cité et rentre dans son canal. Le roi Hugon descend de sa tour et s'incline devant Charlemagne. « Eh bien! lui dit l'empereur, en voulez-vous encore, des *gabs?* — J'en ai assez, répond Hugon. Je reconnais que Dieu vous aime; je veux être votre vassal, et mon grand trésor est à vous; je le ferai conduire en France. — Je n'en veux pas un denier, dit Charles; mais j'ai une chose à vous demander. Faisons aujourd'hui une grande fête, et portons l'un et l'autre nos couronnes d'or. — Volontiers, dit Hugon; nous ferons une procession solennelle. » Charlemagne et Hugon marchent côte à côte, leurs grandes couronnes d'or sur la tête; Charles est

plus grand d'un pied et de quatre pouces. Les Français les regardent, et tous disent : « Madame la reine a dit folie : nul ne peut se comparer à Charlemagne; en quelque pays que nous venions, nous aurons toujours l'avantage. » Après un dîner somptueux, Charles et les pairs prennent congé. Ils traversent les pays étrangers et arrivent à Paris. L'empereur va à Saint-Denis et dépose sur l'autel le clou et la couronne d'épines. La reine l'attendait là : elle tombe à ses pieds en lui demandant pardon; il la relève et lui pardonne pour l'amour du Saint Sépulcre qu'il a eu la joie d'adorer.

Les critiques modernes ont été frappés de l'étrange disparate qui existe entre les diverses parties de ce poème. Elle ne se fait nulle part mieux sentir que dans les traits dont le poète a peint Charlemagne. Ils sont en partie conformes à la plus noble et à la plus ancienne tradition, en partie, au moins suivant notre manière de voir, absolument opposés. Le pas qui sépare le sublime du ridicule n'existe point pour le Charlemagne du *Pèlerinage :* il a un pied dans l'un et un pied dans l'autre. Notre vieille poésie héroïque n'a rien trouvé de plus beau, pour représenter la majesté presque sainte de Charles et de ses pairs, que la scène de l'église de Jérusalem, où ils prennent la place de Jésus et de ses douze apôtres; rien ne symbolise avec autant de grandeur et de naïveté le

rôle prêté par l'admiration populaire à celui qui devait plus tard être appelé saint Charlemagne. Charles est entouré du respect et de l'admiration des siens; le seul roi du monde auquel on ose le comparer se trouve, à l'épreuve, inférieur à lui en tous points; non moins pieux que puissant, courageux et sage, il construit à Jérusalem une église pour les Latins, rapporte en France des reliques inappréciables et reçoit des messages de Dieu même, qui fait des miracles en sa faveur. Mais d'autres traits font avec ceux-là un contraste qui nous paraît choquant. Au début du poème, nous voyons le grand empereur se pavaner devant toute sa cour avec sa couronne sur la tête et solliciter l'admiration de sa femme : comme elle déclare connaître un roi auquel sa couronne sied mieux encore, il part pour aller se mesurer avec son concurrent, jurant que, si la reine n'a pas dit vrai, il lui tranchera la tête au retour. Les merveilles du palais de Constantinople n'ébahissent pas moins l'empereur que ses compagnons : quand la grande salle se met à tourner au souffle du vent, il tombe par terre comme les autres, se cache le visage de son manteau et dit au roi Hugon : « Sire, cela va-t-il durer longtemps? » Enfin, le soir, au souper, il boit aussi largement que les douze pairs, leur donne ensuite l'exemple des *gabs*, et n'éprouve le lendemain aucune honte à alléguer l'ivresse pour excuse. —

Ces traits, peu conformes à la gravité épique, ont fait regarder notre poème comme une parodie et même comme une satire des chansons de geste; on a été jusqu'à l'attribuer à un clerc qui aurait voulu jeter du ridicule sur la poésie vulgaire. Cette opinion n'est pas soutenable en présence de l'allure toute populaire du style et du récit. Le poème n'est pas non plus une parodie : les parties sévères et nobles qu'on y remarque excluent cette hypothèse. La disparate tient simplement à ce que l'auteur a puisé à des sources différentes : le voyage à Constantinople et la scène des *gabs* sont un vieux conte fort plaisant, dont nous retrouvons plusieurs traits dans l'ancienne poésie germanique aussi bien que dans la littérature orientale; l'idée d'un pèlerinage de Charlemagne en Terre Sainte était courante sous diverses formes dès le xe siècle; enfin, la tradition grandiose du Charlemagne épique s'était de bonne heure constituée et exprimée dans des œuvres comme la *Chanson de Roland*. Notre poète ne s'est pas soucié de l'opposition intime qui existait entre ces diverses *matières;* même dans la partie comique de son poème, il n'a pas eu l'intention de bafouer le grand empereur et de discréditer l'épopée nationale. Il ne lui semblait pas aussi ridicule qu'à nous que Charlemagne eût la prétention d'être le plus gracieux porte-couronne de son temps, ni qu'il voulût couper le cou à sa femme parce qu'elle

avait révoqué en doute cette supériorité ; il ne trouvait nullement dégradant pour l'empereur de s'enivrer à la table de son hôte et de *gaber* à cœur joie avant de s'endormir : l'essentiel, pour l'honneur de la France et de son chef, c'était que le roi de Paris fût vraiment plus majestueux et plus puissant que le roi de Constantinople, et que, par la protection divine, les *gabs* les plus aventureux fussent accomplis. Il en est, dans ce poème, de l'admiration pour Charlemagne comme du sentiment religieux, si différent de celui que nous concevons. Le dénouement miraculeux de l'aventure, l'intervention de la puissance divine dans l'exécution de certains *gabs*, ont paru, au point de vue chrétien, justement révoltants. Mais ni le poète, ni ses contemporains, ni ceux qui ont plus tard ou traduit ou imité son spirituel ouvrage, n'ont pris les choses tellement au sérieux : Dieu aime tant Charlemagne et les Français qu'il les tire même des embarras les plus mérités et les moins édifiants ; voilà ce qui réjouissait nos pères et ce dont l'équivalent flatterait encore l'amour-propre national. Il faut cependant reconnaître que l'attribution à Charlemagne de semblables gaietés indique un milieu différent de celui où s'est développée la grande poésie épique : l'auteur du *Roland* aurait secoué la tête à ces badinages hardis. Nous verrons, en effet, que la chanson du *Pèlerinage* s'adresse à un public autre que

celui des grands poèmes nationaux : au lieu de s'appuyer sur une tradition héroïque antérieure, elle n'est qu'une création de la fantaisie d'un poète qui a réuni des éléments disparates, et qui s'est proposé de faire rire autant que d'intéresser et même d'édifier. Seulement, et c'est là ce qu'il faut bien retenir, il a voulu faire rire, non aux dépens de Charlemagne ou de la poésie épique, mais bien aux dépens du roi Hugon, c'est-à-dire en général de ceux qui prétendraient être plus puissants, plus magnifiques ou plus malins que les Français. Par l'esprit qui l'anime, mélange de bonhomie et de fanfaronnade, par la malice naïve de son style, par plus d'un trait de détail, le *Pèlerinage* rappelle, à quatre siècles de distance, le charmant roman de *Jean de Paris*.

Pour rechercher la date du poème, nous avons surtout à examiner les rapports qu'on peut y découvrir avec les Croisades. S'il leur est postérieur, il sera bien invraisemblable qu'il n'ait pas gardé quelque trace de l'immense impression que firent ces grands événements. Après l'enthousiasme, unique dans les annales de l'humanité, qui arracha de l'Occident plus d'un million d'hommes pour les jeter, à travers mille dangers, jusque sur les rives du Jourdain, après les sanglantes batailles livrées aux Turcs et aux Arabes, après le siège d'Antioche et la prise de Jérusalem, il devint impossible à l'imagination de se représenter Charlemagne,

dans son expédition en Terre Sainte, autrement que comme on avait vu Godefroi de Bouillon. Or on ne trouve rien de pareil dans notre poème : Charles et ses pairs ne sont pas des croisés, mais de simples pèlerins. Ils ne portent pas de croix sur leurs vêtements : ce signe, devenu indispensable depuis 1096, est encore inconnu au poète. Mais ce qui est le plus frappant, c'est le caractère absolument pacifique de leur expédition. Le poète nous dit expressément, en nous décrivant l'équipement de l'empereur et des Français : « Ils n'ont ni écus, ni lances, ni tranchantes épées, mais des bâtons de frêne ferrés et des besaces pendues au cou. » C'est parce que les douze pairs sont désarmés qu'ils se trouvent si penauds devant les menaces du roi Hugon : on pense bien qu'il n'y aurait pas besoin de miracle pour défendre Charlemagne, Oger, Olivier et Roland, s'ils avaient à leur côté Joyeuse, Courtain, Hauteclère et Durandal. Ce ne sont pas seulement les armes qui manquent à ces guerriers devenus pèlerins : ils ont changé leurs destriers de guerre contre de paisibles mulets. Or nous trouvons dans cet équipement la représentation fidèle de ce qu'étaient les pèlerinages en Terre Sainte avant les Croisades. L'Église regardait ces voyages comme absolument pacifiques, et, avant le concile de Clermont, il était expressément interdit aux pèlerins de porter aucune arme. L'humilité devait aussi pré-

sider à ces pieux voyages, ordonnés le plus souvent comme pénitence : on permettait aux plus grands seigneurs le mulet comme monture; mais la plupart des pèlerins se contentaient du bâton ferré, auquel ils donnaient, par plaisanterie, le nom de « bourdon », qui signifie proprement « mulet ». L'idée de disputer par les armes aux infidèles le tombeau du Seigneur est encore si peu entrée dans les esprits, à l'époque de notre poème, que, le patriarche de Jérusalem invitant Charlemagne à combattre les Sarrasins, celui-ci lui promet d'aller les attaquer... en Espagne, — ce qu'il fit plus tard comme il l'avait dit, ajoute le poète.

Les pèlerinages en Terre Sainte, qui préparèrent et amenèrent les Croisades, mais qui en sont profondément distincts, furent, au XI[e] siècle, extrêmement importants et nombreux. Sans parler des voyageurs isolés, des troupes de plusieurs centaines, de plusieurs milliers d'hommes, quittaient la France, l'Angleterre ou l'Allemagne pour aller adorer le Saint Sépulcre. Ce sont leurs récits qui ont propagé en Europe la croyance à un pèlerinage de Charlemagne : n'étaient-ils pas reçus, à Jérusalem, dans l'hospice qu'il avait fondé pour eux, près de l'église de Sainte-Marie Latine, construite par lui ? Il fallait donc qu'il fût venu dans la ville sainte, et, sur ce thème accepté, on broda des variations très diverses. L'auteur de notre poème

s'est certainement inspiré de ces récits des pèlerins; c'est sur le modèle de leurs expéditions qu'il a représenté celle de Charlemagne, et c'est d'après eux qu'il a inséré dans son poème les curieux renseignements qu'il contient sur Constantinople, sur Jérusalem, et sur l'itinéraire suivi pour se rendre de France à la seconde de ces villes et de la seconde à la première.

Notre poète a peint Constantinople telle que la concevait l'imagination populaire, enflammée par les récits des voyageurs. De loin, on voit resplendir les tours, les dômes, les aigles d'or de la ville; à plus d'une lieue, elle est environnée de jardins plantés de pins et de lauriers, où peuvent s'asseoir et se divertir sur les gazons fleuris vingt mille chevaliers et leurs belles « amies », tous magnifiquement vêtus. Au milieu d'eux, le roi Hugon, assis sur un siège d'or merveilleusement garni et porté par des mulets, dirige dans le champ les bœufs qui traînent sa charrue d'or. Dans le palais, tous les meubles sont en or; les murs, encadrés d'azur, sont recouverts de peintures qui représentent toutes les bêtes de la terre, tous les oiseaux du ciel, tous les poissons et les reptiles des eaux. La voûte est supportée par un pilier d'argent niellé; tout autour se dressent cent colonnes de marbre niellé d'or; devant chacune d'elles sont deux enfants de bronze qui semblent vivre et se regardent en souriant;

dans leur bouche ils tiennent un cor d'ivoire : quand la brise s'élève de la mer, la salle se met à tourner sur elle-même; les cors d'ivoire sonnent doucement, « l'un haut et l'autre clair »; en les entendant on croit ouïr la voix des anges en paradis. Ces récits, qui paraissent fantastiques, sont presque au-dessous des magnificences qui s'étalaient réellement aux yeux des *Francs* stupéfaits dans le palais impérial de Byzance. Qu'on se rappelle les descriptions laissées par les historiens de la salle d'or ou *Chrysotriclinium* : « C'était, dit M. de Lasteyrie, une grande salle octogone, à huit absides, où l'or ruisselait de toutes parts..... Dans le fond s'élevait une grande croix ornée de pierreries et, tout à l'entour, des arbres d'or, sous le feuillage desquels s'abritait une foule d'oiseaux émaillés et décorés de pierres fines, qui, par un ingénieux mécanisme, voltigeaient de branche en branche *et chantaient au naturel*..... En même temps se faisaient entendre les orgues placées à l'autre extrémité de la salle. » Ces oiseaux qui chantent sur des arbres d'or, ces orgues où le vent des soufflets fait passer de suaves accords, n'ont-ils pas visiblement servi de thème à la description de notre poète? Ces merveilles puériles furent exécutées au IXe siècle; elles durent subsister jusqu'à la prise de Constantinople par les Français. Mais il serait singulier qu'un poème fait après les Croisades ne contînt pas sur,

et plus particulièrement contre, les Grecs quelque trait plus spécial et plus méprisant. Depuis les difficultés qu'amenèrent naturellement ces expéditions, il y eut entre les Grecs et les Francs une méfiance et une haine à peu près constantes, qui se font jour dans un grand nombre de productions littéraires du XII[e] siècle, et qui aboutirent finalement à la catastrophe de 1204. Ici, rien de pareil. Le poète admire naïvement les splendeurs byzantines; toutefois, il a soin de donner finalement le beau rôle aux Français. Depuis l'époque où l'empire d'Occident, restauré par Charlemagne, et l'empire d'Orient entrèrent en relations, les deux peuples se complurent à inventer ou à modifier des récits dans lesquels ils s'attribuaient respectivement la supériorité l'un sur l'autre. C'est ainsi que le moine de Saint-Gall, à la fin du IX[e] siècle, en répétant un conte assez piquant rapporté de Byzance en France par un ambassadeur de Charlemagne, y attribue le principal rôle à cet ambassadeur lui-même, et ajoute avec complaisance : « Voilà comment ce Franc subtil triompha de la Grèce orgueilleuse. » Nous avons, dans notre poème, quelque chose d'analogue. Au milieu des splendeurs pacifiques de la cour de Constantinople, Charles et ses pairs semblent un peu grossiers : leur ébahissement à la vue des merveilles de la salle tournante amuse les Byzantins; ils s'enivrent

au souper royal et se livrent, le soir, à des gaietés assez déplacées; mais, grâce à la protection divine, ils jettent à leur tour leurs hôtes dans la stupeur par les prodiges qu'ils accomplissent, et, quand les deux rois se promènent côte à côte,

Charlemaines fut graindre plein piet et quatre polz.

C'est la revanche que prennent sur le faste et la science des Grecs la force, l'adresse des Francs, et surtout l'amitié toute particulière que Dieu a pour eux. Les sentiments et les descriptions de cette partie du poème peuvent, on le voit, parfaitement convenir au XI[e] siècle.

Il en est de même, si je ne me trompe, des notions qu'on y trouve sur Jérusalem. Ces notions paraissent trop vagues et trop incohérentes pour appartenir à l'époque où Jérusalem, devenue ville française, fut assez exactement connue; d'autre part, elles contiennent des renseignements singulièrement précis, que l'auteur a dû puiser dans les récits de quelque pèlerin de ses amis, mais qu'il a bizarrement mêlés l'un avec l'autre. C'est peut-être de l'église du Saint-Sépulcre qu'il a voulu parler en appelant simplement « le moutier » l'église qu'il fait admirer à Charlemagne : « L'empereur se réjouit de cette grandeur et de cette beauté; il contemple le moutier, couvert de peintures aux

riches couleurs, de martyrs, de vierges, de la sainte majesté du Très-Haut : il y voit les phases de la lune, les dates des fêtes annuelles et les fonts baptismaux, où est représentée la mer peuplée de poissons. » On reconnaît là l'impression produite par une riche église byzantine, ornée de peintures et de mosaïques : au fond, le Père Éternel; sur les deux côtés, de longues processions de saints et de saintes. Mais le poète y a rapporté deux souvenirs qui appartiennent à de tout autres lieux. « Là, dit-il, il y a un autel de Sainte-Patenôtre. » C'était une église située hors de la ville, sur le mont des Oliviers, qui s'appelait Sainte-Patenôtre, comme nous l'apprend, entre autres textes, la précieuse description de Jérusalem écrite en français au XIIe siècle : « Sor le tor de cele voie, a main destre, avoit un mostier c'on apeloit Sainte Paternostre : la dist on que Jesucris fist la paternostre et l'ensegna a ses apostres. » L'attribution et l'église existaient avant les Croisades, comme le prouvent d'autres documents. Le lieu ainsi désigné était celui où une tradition plus ancienne voulait que Jésus, dans la nuit de son arrestation, eût prié et enseigné ses disciples; ce lieu devint plus tard, par une confusion fort explicable, celui où il avait appris à ses disciples l'oraison dominicale : les mots *locus orationis dominicæ*, *locus ubi Dominus discipulos docuit*, suggéraient pour ainsi dire d'eux-mêmes cette méprise.

— Notre poète ne s'en tient pas là : dans cette même église, où a été pour la première fois prononcée la prière par excellence, « Dieu », suivant lui, « a chanté la messe et les apôtres aussi ; leurs douze *chaires* y sont toutes encore ; au milieu, la treizième, bien scellée et close ». Ce souvenir se rapporte évidemment à l'église appelée *Sainte-Sion*, que l'on considéra de bonne heure comme occupant la place du Cénacle, où Jésus, en partageant le pain et le vin, avait institué le sacrement de l'Eucharistie. Pour le poète populaire, la Cène devient tout naturellement la première messe, célébrée par Dieu lui-même ; en ce qui regarde les apôtres, un pèlerin du VI[e] siècle, saint Antonin de Plaisance, va déjà presque aussi loin que lui : parmi les reliques merveilleuses qu'il vit dans cette même église du Cénacle, il cite le calice « avec lequel, après la résurrection du Seigneur, les apôtres célébrèrent la messe ». Une peinture, qui existait au moins depuis le commencement du XII[e] siècle et qui était sans doute antérieure, représentait dans l'abside le Seigneur assis au milieu des douze apôtres. C'est là probablement le point de départ de la description de notre poème. L'auteur a su tirer de ces souvenirs à la fois précis et confus un merveilleux parti, que lui suggérait le rapprochement qui s'offrait à son esprit, comme à beaucoup d'autres alors, entre Charlemagne entouré de ses douze pairs et

Jésus-Christ entouré de ses douze apôtres. « Charles, dit-il, entra dans l'église le cœur rempli de joie; dès qu'il vit la *chaire* du Seigneur, il marcha droit vers elle. Il s'y assit et se reposa quelque temps; à ses côtés, autour de lui, les douze pairs : avant eux, aucun homme n'avait osé s'asseoir sur ces sièges, aucun ne s'y est assis depuis. Charles admirait la splendeur de l'église; il avait levé son fier visage. Un juif, qui l'avait suivi de loin, entra dans l'église; il vit l'empereur et se prit à trembler : le regard de Charles était si imposant qu'il ne put le soutenir; il faillit tomber à la renverse, et, s'enfuyant vers le palais du patriarche, il en monta d'un élan tous les degrés de marbre : Seigneur, dit-il, allez à l'église, préparez les fonts; je veux me faire baptiser aujourd'hui même. Je viens de voir entrer dans ce moutier douze comtes, avec eux le treizième; jamais je ne vis leurs pareils. Je vous le dis, c'est Dieu lui-même, lui et les douze apôtres; ils viennent vous visiter. »

Bien reçu par le patriarche, l'empereur séjourne quatre mois à Jérusalem et y laisse des marques de sa munificence : « Le roi mène grand train avec les douze pairs, la chère compagnie; il est riche, il n'épargne rien. Il bâtit une église en l'honneur de sainte Marie; on l'appelle, dans le pays, *Latinie*, parce que de toute la ville y viennent les gens parlant les langues les plus diverses. C'est là qu'ils

vendent leurs étoffes, leurs toiles, leurs soieries, le *costus*, la cannelle, le poivre, les riches épices et les herbes salutaires; mais Dieu est au ciel qui un jour en tirera vengeance. » L'exactitude de ce curieux passage est frappante. Aujourd'hui encore, c'est près de l'emplacement où s'élevaient l'église et l'hospice de Charlemagne que se tient le marché où, comme alors, on vend les épices et les riches soieries. Il en était ainsi dès le IXe siècle, au rapport de Bernard le Pèlerin; il en était ainsi bien avant. « Dans l'immuable Orient, où rien ne change, dit M. de Vogüé, les mêmes emplacements conservent les mêmes destinations... Le marché du IXe siècle, comme l'*agora* du temps de Constantin, comme le *change* et les *eschoppes* des Croisades, était à l'endroit où se trouve maintenant le bazar; l'hôpital latin du IXe siècle était donc probablement sur l'emplacement où nous trouvons plus tard l'église Sainte-Marie Latine. » — On voit avec quelle précision notre poète avait retenu certains détails du récit que lui avait fait quelque *palmier* de ses amis. Mais il tombe en même temps dans une singulière confusion. Il semble croire que le marché en question occupe la place même de l'église bâtie par Charlemagne, et, s'indignant de cette profanation, il s'écrie : « Dieu est au ciel qui en tirera vengeance quelque jour. » Ce vers est extrêmement précieux, parce que c'est le seul où le poète, quittant le ton

du récit, parle en son propre nom et exprime ses sentiments sur un état de choses contemporain. Il est clair que cette menace s'adresse à ceux qui occupaient Jérusalem au temps de l'auteur, c'est-à-dire aux musulmans; elle n'aurait eu aucun sens à une époque où la ville sainte aurait appartenu aux chrétiens, et d'ailleurs le poète n'aurait pu alors puiser dans des récits mal compris l'erreur que je viens de signaler et la colère qu'elle lui inspire. Le marché attenant à l'hospice et à l'église de Sainte-Marie Latine était si peu une profanation de la fondation de Charlemagne que l'hospice, au IXe siècle, touchait un droit de ceux qui y exposaient leurs marchandises. Ce droit, octroyé sans doute à Charlemagne par la gracieuseté de Haroun-al-Raschid, avait certainement cessé d'être perçu au XIe siècle; les maîtres de l'hospice s'en plaignaient sans doute, les pèlerins pâtissaient de la diminution des revenus de l'hospice, et nous trouvons dans le vers en question un écho de leurs récriminations mal comprises.

Nous remarquons le même mélange d'exactitude singulière, d'incohérence et de confusion dans l'itinéraire que le poète fait suivre à ses héros; mais ici les difficultés sont rendues inextricables par l'évidente altération du texte. J'ai dû, pour présenter dans mon analyse quelque chose de suivi, restituer, à l'aide des versions étrangères, des rédac-

tions en prose et de conjectures, un itinéraire possible. Je me borne à remarquer que, dans ce vague (peu explicable après les grandes expéditions qui commencèrent à la fin du XIe siècle) où le poète laisse la route suivie par les pèlerins, on démêle quelques mentions fort précises, comme celle de *Lalice*, c'est-à-dire de Laodicée, ou des *puis d'Abilant*, c'est-à-dire de la gorge profonde, dominée par de hautes montagnes, où la route romaine passait devant les ruines déjà désertes de la vieille ville d'Abila. Ces noms proviennent sûrement, comme les traits que j'ai signalés plus haut, du récit d'un pèlerin; ils ne sauraient nous empêcher de reporter la composition de notre poème au XIe siècle, où tant d'autres indices nous engagent à le faire remonter.

L'un des plus sûrs, parmi ces indices, nous est fourni par l'étude philologique à laquelle le poème a récemment été soumis. On a reconnu qu'il ne présentait aucun phénomène linguistique sensiblement postérieur à ceux que nous offre la *Chanson de Roland*, dont on s'accorde aujourd'hui à attribuer au XIe siècle la plus ancienne rédaction conservée. L'étude des mœurs, des usages, des rares allusions historiques conduit au même résultat, ainsi que celle du style, en entendant par là, dans le sens le plus large du mot, la manière de comprendre les caractères, de poser les personnages, de concevoir et d'exprimer les sentiments. Pris au sens

purement littéraire, le style du *Pèlerinage* est, de tous les arguments que j'ai réunis, le plus convaincant. Il frappe irrésistiblement par son caractère archaïque tout lecteur habitué à notre ancienne langue; il offre au plus haut degré cette élégance concise, même elliptique, cette allure saccadée, cette absence de transitions, et en même temps cette extrême précision de termes et ce réalisme dans le détail qui donnent tant de grâce et d'originalité aux monuments les plus antiques de notre poésie nationale. Il présente des obscurités qui ne tiennent pas toutes à l'altération du texte ou à notre connaissance imparfaite de l'ancienne langue : elles appartiennent souvent à la manière du poète, et on peut les lui reprocher, ainsi que les manques de proportion de sa composition; mais, si j'ose le dire, elles ne nuisent pas à l'effet produit par ce conte étrange et fantastique, où les accents de la plus noble poésie épique se mêlent aux éclats du rire le plus abandonné, où la dévotion et l'espièglerie, la bouffonnerie et le patriotisme font vibrer tour à tour et sans transition les cordes de l'instrument capricieux, où le poète semble se plaire à étourdir, à dérouter ses auditeurs en les faisant passer par les sensations les plus soudainement diverses, comme le roi Hugon s'amuse à fasciner ses hôtes en faisant tournoyer, au son des cors de bronze et des *tabours*, la salle grandiose de son palais.

J'ai dit plus haut que la différence de ton qui se fait si vivement sentir entre notre poème et quelques anciennes chansons purement épiques, comme le *Roland*, tenait en grande partie à ce qu'il n'était pas destiné au même public. Notre vieille épopée est primitivement la poésie des hommes d'armes, des *barons* ou des *vassaux fervêtus :* les *jongleurs* chantaient leurs vers soit dans les châteaux, soit en accompagnant les expéditions guerrières ou même en engageant le combat. Mais bientôt ils cherchèrent naturellement un public plus nombreux et plus varié, et profitèrent des assemblées qu'attiraient les pèlerinages ou les foires pour y faire entendre leurs chansons. Celles qu'ils composèrent en vue de ce nouvel auditoire, naturellement très mêlé, durent avoir un autre caractère que les anciennes, tout en leur empruntant leur cadre, leurs personnages, leur forme et une partie de leur inspiration. Les poètes de cette nouvelle école ne s'appuient que très légèrement sur la tradition; ils cherchent le succès dans leur invention personnelle et mêlent sans scrupule le comique au sérieux; au lieu de chanter, comme leurs prédécesseurs, ce qu'ils croient vrai, ils *trouvent* ce qu'ils jugent amusant; placés en dehors de leur sujet, ils le façonnent avec toute la liberté de l'artiste, tandis que les pères de l'épopée étaient dominés par la « matière » traditionnelle et ne s'attachaient qu'à exprimer aussi fidèlement

qu'ils en étaient capables l'inspiration qu'elle leur fournissait.

Notre poème est le meilleur type de cette série de chansons épiques, en même temps qu'il en est pour nous le plus ancien. Nous pouvons, en effet, dire avec certitude en vue de quel auditoire il a été composé. Depuis le milieu du XIe siècle, l'abbaye de Saint-Denis possédait des reliques de la Passion du Christ, entre autres la couronne d'épines et un des saints clous. Ces reliques étaient exposées à la vénération publique du 11 au 14 juin, et cette exposition était en même temps l'occasion d'une foire très importante, qu'on appelait l'*Endit* (*Indictum*), d'où plus tard on fit, par corruption, le *Landit*. L'*Endit* réunissait un grand concours de gens, attirés, les uns par l'exhibition des reliques, les autres par les marchandises mises en vente, tous cherchant des distractions une fois qu'ils avaient terminé leurs dévotions et leurs affaires. Les *jongleurs* arrivaient donc en grand nombre et s'efforçaient de captiver les auditeurs : rien de plus naturel que de leur chanter l'expédition d'où Charlemagne avait rapporté le clou et la couronne qu'ils venaient de vénérer. Tel est, en effet, le vrai sujet de notre poème. L'opinion générale attribuait à Charlemagne, comme nous l'avons vu, un voyage à Jérusalem et à Constantinople; une légende latine, écrite à Aix et remaniée à Saint-Denis vers 1070,

racontait qu'il en avait rapporté les reliques en question et qu'il les avait déposées à sa chapelle d'Aix, d'où plus tard Charles le Chauve les avait tirées pour les offrir à l'abbaye française. Dans le peuple, naturellement, on supprimait cet intermédiaire, et l'on croyait que le grand Charles avait rapporté directement les reliques à Saint-Denis. Trois poèmes au moins, dont le *Pèlerinage* seul nous est arrivé dans sa forme primitive, furent composés sur cette donnée; ils doivent être tous trois à peu près contemporains de la légende latine et de la première exhibition des reliques, c'est-à-dire qu'ils appartiennent encore au XIe siècle. Notre poète nous dit expressément que le patriarche donna à Charlemagne la sainte couronne, le saint clou et maintes belles reliques encore, que l'empereur, à son retour déposa sur l'autel de Saint-Denis; d'autres furent données à d'autres églises voisines. La place que tient dans le récit l'énumération de ces pieux trésors, la mention de Saint-Denis au début et à la fin du poème, tout nous montre que le but direct et le noyau intime de la chanson sont bien ceux que nous venons d'indiquer.

Ces observations nous amènent encore à constater un autre fait, qui donne à la chanson héroï-comique du *Pèlerinage* une valeur toute particulière : c'est que nous avons le droit de la regarder comme le plus ancien produit de l'esprit parisien

qui soit arrivé jusqu'à nous. Le poète était sûrement de l'Ile-de-France et sans doute de Paris. Il ne mentionne, outre Paris, que deux villes, toutes deux voisines, Chartres et Châteaudun; il est probable que, dans un passage aujourd'hui perdu, il nommait aussi Compiègne. Mais, après Saint-Denis, c'est à Paris qu'il accorde le principal intérêt. D'Aix-la-Chapelle, séjour de Charlemagne dans l'histoire et l'épopée primitive, de Laon, sa capitale dans les poèmes nés sous les derniers Carolingiens, il n'est plus question ici, et le poète se représente Charlemagne tenant sa cour « à la salle à Paris », comme il le voyait faire au roi Philippe : c'est à Paris que l'empereur arrive tout droit en revenant d'Orient; la reine indique, pour théâtre de l'épreuve judiciaire qu'elle offre de subir, « la plus haute tour de Paris la cité ». Il est malheureux qu'elle n'ait pas désigné plus précisément la tour qu'elle avait en vue : nous aurions là un précieux renseignement archéologique.

J'ai déjà fait remarquer que l'esprit de notre petit poème est éminemment parisien et se retrouve dans le roman bien postérieur de *Jean de Paris*. La capitale de la France jouit au XIe siècle, sous le gouvernement sage et pacifique des premiers Capétiens, d'une longue période de tranquillité, qui dut être aussi une période de prospérité. Il s'y forma, au-dessous du monde brillant qui avait pour centre

le palais de la Cité, une riche bourgeoisie, très convaincue de la supériorité que le séjour du roi donnait à Paris sur les autres villes du royaume, et sans doute déjà positive, spirituelle et quelque peu frondeuse. L'épopée nationale, née loin des villes et toute pénétrée de l'inspiration âpre et belliqueuse de la féodalité, devait subir une réfraction toute particulière en pénétrant dans un milieu aussi différent. C'est probablement dans les hautes sphères de ce monde parisien, sous l'influence directe de la royauté, que la chanson de *Roncevaux* a pris la forme qui nous est parvenue; en face de cette poésie chevaleresque, le *Pèlerinage de Charlemagne* me paraît représenter la poésie bourgeoise : le premier de ces poèmes a dû plaire, comme on aurait dit bien plus tard, à la cour, le second surtout à la ville. Je me figure le plaisir que durent éprouver à l'entendre pour la première fois, chanté sans doute par l'auteur même avec accompagnement de *vielle*, les Parisiens qui, il y a environ huit siècles, assistaient à la foire de l'*Endit*. Tout se réunissait pour les charmer dans ce conte vif et singulier, où ils apprenaient l'origine des reliques qu'ils venaient de baiser à Saint-Denis, où ils voyaient le roi de Paris triompher si merveilleusement de celui de Constantinople, où le bel Olivier gagnait si vite et traitait si cavalièrement l'amour de la princesse byzantine, où étaient racontés tant de beaux miracles et

d'aventures imprévues, le tout à la plus grande gloire des Français. Ils se sentirent remplis de vénération à l'aspect de Charles entouré de ses pairs, assis aux places de Jésus et de ses apôtres ; ils soupirèrent à la pensée des saints lieux que les héros du poème avaient eu le bonheur d'adorer; mais ils rirent de bon cœur avec leurs femmes des *gabs* des douze pairs et de la piteuse mine du roi Hugon, et surtout ils restèrent plus fermement convaincus que jamais que nulle nation ne pouvait se comparer aux *Français de France.* « En quelque pays que nous venions, répétaient-ils avec le poète, nous aurons toujours l'avantage :

Ja ne vendroms en terre nostre ne seit li los ! »

L'ANGE ET L'ERMITE.

ÉTUDE

SUR UNE LÉGENDE RELIGIEUSE

Messieurs,

Qui ne se rappelle avoir lu, avec un plaisir dont une surprise toujours croissante augmentait la vivacité, le vingtième chapitre du plus aimable des romans de Voltaire? Après des vicissitudes sans nombre, Zadig vient de perdre, par un incompréhensible coup du sort, le bonheur qu'il croyait saisir. « Il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, en accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours. » C'est alors qu'il rencontra ce vieillard qui lui offrit de l'accompagner, et dont les actions étranges le remplirent d'étonnement, puis d'horreur, jusqu'à ce que le sens lui en fût révélé.

1. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, le vendredi 12 novembre 1880.

Les aventures de Zadig et de son compagnon de route charmaient les lecteurs depuis près de vingt ans quand Fréron s'avisa qu'elles n'étaient pas de l'invention de Voltaire et l'accusa tout net de plagiat. S'il avait été plus érudit, il aurait pu étendre ce reproche au roman tout entier. Chacune des historiettes dont il se compose avait été racontée en bien des langues, surtout orientales, avant de l'être dans ce français si alerte et si vif qui leur donne encore aujourd'hui le vernis apparent de la nouveauté. Les chapitres qui n'ont pas cette origine lointaine, ceux qui sont partis de la seule invention de l'auteur, se font remarquer par l'insignifiance de leur fond : on y trouve toujours de l'esprit, souvent même une observation morale plus fine et plus libre que dans les autres, mais aucun d'eux n'offre, comme les autres, un récit court, intéressant, complet dans sa brièveté, logiquement construit, d'un sens clair et d'une allégorie transparente. C'est que, par un phénomène que la science, non sans surprise, constate mieux tous les jours, il semble que l'imagination moderne et occidentale, même dans les esprits les plus brillants, soit incapable d'inventer un conte égal à ceux qui, créés pour la plupart en Asie il y a de longs siècles, se sont de là propagés dans nos contrées et forment encore le fonds presque unique de notre patrimoine de fictions. En pénétrant successivement dans des

milieux bien différents de celui où ils étaient nés, les contes orientaux ont subi naturellement certaines transformations qui les ont quelquefois améliorés et gâtés beaucoup plus souvent; mais ces transformations ne sont pas si grandes que la critique, en rapprochant avec art toutes les variantes qu'elle recueille, n'arrive presque toujours à ramener les formes occidentales à leur origine asiatique et ne puisse suivre les étapes de ces récits voyageurs à travers les siècles et les nations.

C'est le poète anglais Parnell que Fréron accusait Voltaire d'avoir copié, et il avait raison : Parnell avait publié *l'Ermite*, son chef-d'œuvre et l'un des meilleurs produits de l'ancienne poésie anglaise, peu d'années avant le séjour de Voltaire en Grande-Bretagne, et certains traits ne permettent pas de douter que la narration de l'écrivain français ne remonte directement au poème anglais. Au reste, en intercalant ce conte dans son roman, auquel il s'ajustait si bien, Voltaire n'a fait qu'user d'un droit évident, et prendre, c'est le cas de le dire, son bien où il le trouvait. Fréron s'imaginait que Parnell avait inventé *l'Ermite;* il eût été bien surpris d'apprendre que l'histoire merveilleuse de l'anachorète et de son guide avait été racontée, tant elle frappait depuis longtemps les esprits philosophiques ou religieux les plus divers : en anglais, par le moraliste Sir Percy Herbert et le théologien plato-

nicien Henry More; en français, par la visionnaire Antoinette Bourignon; et en allemand, longtemps auparavant, par Luther lui-même.

Tous l'avaient puisée, plus ou moins directement, dans des écrits du moyen âge, où elle figure sous des formes très différentes. Les principales sont celles qu'on lit dans les sermons de l'archevêque de Tyr Jacques de Vitri (mort en 1240), dans la *Scala Celi* du dominicain Jean le Jeune, qui écrivait au commencement du XIV[e] siècle, dans la grande compilation connue sous le nom d'*Histoire des Romains* (*Gesta Romanorum*), rédigée sans doute en Angleterre vers la fin du XIII[e] siècle, et enfin dans un conte français en vers, qu'on peut attribuer au règne de saint Louis. Ce conte, publié en 1823 par Méon, se trouve dans divers manuscrits où il est adjoint à un grand recueil de légendes pieuses qui porte le titre général de *Vie des Pères;* mais l'ouvrage primitivement composé sous ce nom ne comprend en réalité que quarante-deux récits, dont le nôtre ne fait pas partie; les manuscrits qui le contiennent ont ajouté à ce fonds primitif, en plus ou moins grand nombre, des contes du même genre, mais d'autre provenance. Le style du conte qui nous occupe, intitulé dans les manuscrits : *De l'ermite qui s'acompaigna a l'ange*, n'est pas d'ailleurs celui de la *Vie des Pères;* il lui est fort supérieur, et l'on peut dire que, par le bonheur de l'expression

autant que par l'agrément des détails et l'habile composition, ce conte occupe un des meilleurs rangs dans la poésie narrative du XIIIe siècle. En voici une traduction libre, où quelques traits ont été légèrement modifiés, et où un épisode, qui figure dans d'autres versions et qui manque accidentellement dans celle-ci, a été ajouté pour qu'on eût sous les yeux la forme la plus complète du récit tel que l'a connu le moyen âge.

Il y avait en Égypte un ermite qui, dès sa tendre jeunesse, s'était retiré dans la solitude; il avait passé toute sa vie dans le jeûne, les larmes et les prières. Il ne connaissait pas le monde, mais le peu que ses souvenirs lui en retraçaient le remplissait d'étonnement. « On voit, disait-il, Dieu combler de ses dons ceux qui le servent le moins, ne rien accorder à ceux qui l'invoquent avec le plus d'ardeur. La fortune des hommes n'a rien de stable : elle change comme les saisons de l'année, mais sans qu'on puisse deviner ni la cause ni l'époque des changements. Dieu, je le crois, ne fait rien sans raison; mais qui pourrait m'expliquer celle de ses jugements mystérieux? Je veux aller dans le siècle et voir si je n'y trouverai pas un homme qui sache m'en rendre compte; car cette pensée me tourmente si fort que je ne puis la supporter seul. » Bien qu'il ne connût pas le pays, il prit son bâton et se mit en route, allait droit devant lui. Au bout d'un cer-

tain temps il trouva un chemin qu'il suivit; il y avait fait quelques pas, quand il entendit marcher derrière lui. Il se retourna, et vit un jeune homme qui arrivait rapidement. Il était beau et bien fait: son apparence était celle d'un *sergent* de quelque grand seigneur; il était en habit de voyage et tenait un javelot à la main. Arrivé devant le vieillard, il le salua, et celui-ci, l'arrêtant, lui dit : « A qui es-tu, frère? — Je suis à Dieu, répondit le jeune homme. — Tu as là un bon seigneur. Et où vas-tu? — J'ai dans ce pays des amis que je vais visiter. — Si je pouvais t'accompagner, j'en serais fort aise, car cette terre m'est tout à fait étrangère. — Bien volontiers, mon père : je vous conduirai en sûreté. » Ils continuèrent leur route, le jeune homme en avant, l'ermite un peu après, disant ses prières...

Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nuit, et furent reçus chez un ermite, qui les accommoda de son mieux, et leur fit part de tout ce qu'il avait. Après le souper, pendant qu'ils se livraient à la prière, leur hôte s'occupa quelque temps à essuyer et polir un hanap dans lequel il leur avait servi à boire et auquel il paraissait tenir beaucoup. Le jeune homme remarqua l'endroit où il le serrait, et, pendant que l'hôte regardait ailleurs, il s'en empara. Au point du jour ils partirent, et quand ils furent en chemin, il montra le hanap à son compagnon. Celui-ci fut saisi de douleur à cette vue : « Qu'as-tu fait là? s'écria-

t-il ; reporte-le vite. — Taisez-vous, mon père, dit le jeune homme, et apprenez à ne vous étonner de rien de ce que vous me verrez faire. » Il parlait avec tant d'autorité que l'ermite n'osa répliquer, et le suivit en baissant la tête.

Le soir, ils arrivèrent dans une ville; ils demandèrent l'hospitalité en maint endroit, mais ne la trouvèrent nulle part, car ils n'avaient pas d'argent, et l'on voit encore aujourd'hui trop souvent qu'on aime plus l'argent que Dieu. Il avait plu tout le jour; les deux voyageurs, las et mouillés, frappèrent à une grande maison, et appelèrent le maître; mais ils eurent beau prier, il refusa de les recevoir. « Résignons-nous, dit l'ermite; voici un auvent qui nous garantira au moins de la pluie. — Non, dit le jeune homme : on nous recevra. » Ils frappèrent, crièrent et implorèrent si longtemps que, de guerre lasse, on leur ouvrit. La chambrière leur montra un peu de paille sous un degré. « Vous pouvez rester là jusqu'au matin », dit-elle. Ils étaient sans feu et sans lumière, et ils n'avaient mangé ni bu de la journée. Le maître de la maison, riche usurier, vivait assez largement, mais n'aurait pas donné un denier pour Dieu. Ce soir-là il laissa un peu de pois à son souper; la chambrière leur porta ce reste, et ce fut tout leur repas. Quand le jour parut : « Allons-nous-en, dit l'ermite. — Il faut d'abord remercier notre hôte », dit le jeune homme. Et montant

à la chambre du bourgeois : « Nous venons, dit-il, prendre congé de vous; en échange de votre hospitalité, veuillez accepter ceci. » Et il lui tendit le beau hanap qu'il avait dérobé à l'hôte de la veille. Le bourgeois le prit, fort joyeux, et les voyageurs s'en allèrent. « Est-ce pour te moquer de moi, dit l'ermite quand ils furent dans la campagne, que tu agis d'une façon aussi extravagante? Tu enlèves son hanap à l'excellent homme d'hier pour le donner à cet usurier qui nous a si mal traités! — Vous en verrez bien d'autres, mon père, dit le jeune homme. Vous ne connaissez pas le monde, vous ne savez ce qui est mal et ce qui est bien. »

Comme ils poursuivaient leur route, ils arrivèrent sur un pont où un vieillard se tenait, implorant la charité de ceux qui passaient. « Nous devons trouver plus loin un carrefour, lui dit le jeune homme en s'arrêtant devant lui. Des chemins qui s'y croisent, lequel nous faut-il prendre pour arriver à la ville où nous allons? — Celui de droite », répondit le mendiant. Et il se tourna de ce côté pour l'indiquer. A ce moment le jeune homme, qui se trouvait derrière lui, le poussa fortement par les épaules, et du haut du pont, qui n'avait pas de garde-fou, le précipita dans la rivière, fort rapide en cet endroit. Il le regarda se noyer d'un air satisfait, puis rejoignit l'ermite, qui, muet de terreur, et craignant pour lui-même un sort pareil à celui du

mendiant, le suivit toute la journée sans mot dire.

La ville où ils arrivèrent le soir était riche et prospère. Le jeune homme, qui connaissait les êtres, alla droit à un hôtel où il savait qu'ils seraient bien reçus. On leur fit en effet bon accueil, car le bourgeois et sa femme étaient larges et hospitaliers. Ils n'étaient plus jeunes, et n'avaient d'autre enfant qu'un fils né sur le tard, encore en bas âge, et qu'ils aimaient uniquement. Son berceau était dans la chambre même où les voyageurs furent menés après souper. Pendant la nuit, l'enfant cria et les réveilla. L'ermite vit son compagnon se lever, s'approcher du berceau, étrangler l'enfant, puis rentrer dans son lit et se rendormir. Pour lui, rempli d'horreur, il ne put clore les paupières. Mais, dès que le jour parut, le jeune homme lui dit : « Hâtez-vous. Je connais une porte dérobée par laquelle nous nous enfuirons avant qu'on se soit aperçu de la mort de cet enfant. » L'ermite le suivit, et il l'accompagna encore ce jour-là, n'osant le quitter, mais convaincu qu'il était dans la compagnie d'un démon.

Ce fut dans une abbaye qu'ils demandèrent asile le quatrième jour. Les moines leur donnèrent bon souper et bon gîte, car ils étaient riches de rentes et de terres, et les bâtiments qu'ils habitaient étaient vastes et magnifiques. Le matin venu, les

voyageurs se vêtirent et se chaussèrent; comme ils allaient quitter leur chambre, le jeune homme alluma la paille de son lit; la paille était épaisse, la chambre petite, et le feu l'eut bientôt envahie. « Partons vite, mon père, dit-il à l'ermite : l'abbaye va brûler. » L'ermite épouvanté courut sur ses pas. Quand ils furent au haut d'un tertre qui dominait le pays, le jeune homme s'arrêta. « Voyez, dit-il en se retournant, comme cette abbaye brûle bien, et quel feu clair elle jette! » L'ermite se frappait la poitrine et s'arrachait la barbe : « Hélas! criait-il, pourquoi suis-je né? pourquoi ai-je vécu jusqu'ici? pourquoi ai-je quitté ma retraite? pourquoi ai-je suivi ce fatal compagnon? Me voilà son complice, me voilà assassin, incendiaire! J'ai perdu ma vie et mon âme, ce monde et l'autre! Le diable m'a séduit et m'a perdu. Hélas! hélas! »

Comme il se désespérait ainsi, le jeune homme lui toucha l'épaule et lui dit : « Vous vous trompez, mon père, je ne suis pas ce que vous pensez, et tout ce que j'ai fait a sa raison. Écoutez-moi. Je sais ce qui vous a fait quitter votre ermitage : vous ne pouviez comprendre les jugements mystérieux de Dieu; vous avez voulu aller dans le monde et chercher un homme sage qui pût vous en expliquer le secret. C'était une tentation de l'ennemi, et elle vous aurait perdu, si Dieu, à cause de votre

longue pénitence, n'avait eu pitié de vous, et ne vous avait envoyé un ange pour vous éclairer. Je suis cet ange; je t'ai montré ce que tu voulais savoir, ce que tu allais chercher dans le monde; mais tu ne l'as pas compris; je vais te l'expliquer.

« Tu as murmuré en me voyant enlever à l'ermite qui nous reçut le premier jour le hanap qu'il aimait tant. Ce hanap aurait causé sa perte. C'était le seul bien qu'il eût, et il l'aimait pour tous ceux qu'il n'avait pas. Tu l'as vu, à l'heure de l'oraison, s'occuper à l'essuyer et à le polir au lieu de songer à Dieu. Or Dieu veut qu'on n'aime que lui, surtout d'un ermite ou d'un religieux, qui a renoncé au monde. L'ermite avait mis son cœur dans le hanap; aussi Dieu a-t-il voulu qu'il le perdît pour être tout au ciel. — J'ai donné ce hanap à l'usurier qui nous a reçus si mal et de si mauvaise grâce, parce que son aumône, si maigre qu'elle fût, devait avoir sa rétribution. Au jour du jugement, se voyant damné, il aurait pu dire : Dieu est-il juste? j'ai hébergé ses pauvres, et je n'en suis pas récompensé. Or l'aumône d'un usurier ne vaut rien devant Dieu; il ne peut être sauvé s'il ne restitue ce qu'il a gagné. S'il fait quelque œuvre de miséricorde avec son bien mal acquis, s'il loge et nourrit un pauvre, Dieu le lui rend de la main à la main, c'est-à-dire en cette vie; il n'aura rien à réclamer plus tard. — Le mendiant que j'ai noyé avait bien vécu jusque-là, et il

ne songeait pas à mal. Mais s'il avait continué sa route, il aurait rencontré ce jour même une tentation à laquelle il n'aurait pas résisté et il aurait commis un crime qui aurait perdu son âme. En le faisant périr avant, je l'ai sauvé, et maintenant il remercie Dieu dans le ciel. — Quant à l'enfant, sache que son père et sa mère, depuis vingt ans qu'ils sont ensemble, ont donné l'exemple de toutes les vertus. Ils faisaient aux pauvres une si large part de leur bien, qu'il leur en restait fort peu pour eux-mêmes. Ils désiraient ardemment avoir un enfant qui fût leur héritier et qu'ils élevassent dans la crainte du Seigneur. Dieu l'accorda à leurs prières; mais la venue de cet enfant changea insensiblement leur cœur. Bien que leur charité ne fût pas morte, elle s'attiédissait chaque jour; ils craignaient, en donnant aux pauvres, de diminuer l'héritage de leur fils. Le père ne songeait plus qu'à gagner; il allait devenir usurier pour accroître le patrimoine de cet enfant. Ce penser lui était déjà entré au cœur, et il était près de perdre tout le profit de sa longue piété et de préparer en même temps la ruine de l'âme de son fils. L'enfant, qui était encore innocent, est maintenant sauvé, et ses parents, ne l'ayant plus, rendront leur cœur à Dieu et reprendront leurs bonnes œuvres. Dieu leur a fait à tous trois une grande grâce. — Quand l'abbaye où nous avons dormi fut fondée, les moines n'avaient ni rentes ni

terres, et ne s'en souciaient pas, confiants en la bonté de Dieu : Dieu était leur unique fournisseur. Ils étaient alors de sainte vie; rien, du matin au soir, ne les troublait dans leurs oraisons. Mais les aumônes que leur attira leur réputation de sainteté les corrompirent peu à peu; ils s'embarrassèrent de mille affaires; ils ne cherchèrent plus que le moyen d'augmenter leur richesse; ils oublièrent leur règle; ils dédaignèrent les pauvres; ils devenaient même déloyaux et injustes. Chacun d'eux voulait être dignitaire, abbé, prévôt ou cellerier; l'envie et la convoitise les dévoraient; dans leur réfectoire, dans leurs salles, on ne voyait que faste, on n'entendait que vanité. Dieu a voulu qu'ils perdissent toutes ces richesses et devinssent pauvres comme devant. Jamais de riche moine on ne dira bonne chanson; le vrai religieux doit être indigent; c'est dans les pauvres maisons que Dieu habite. Maintenant ils ne seront plus distraits de la prière; ils ne convoiteront plus des dignités qui ne rapporteront rien; ils rebâtiront une abbaye moins belle, mais convenable : les pauvres ouvriers qui en ont besoin y gagneront les deniers qui ne font que nuire aux moines. Voilà pourquoi j'ai allumé ce feu que nous regardons. — Maintenant je m'en vais. Songe à la leçon que Dieu t'a donnée. Retourne dans ta retraite, et fais pénitence. »

En disant ces mots, le jeune homme changea

d'aspect et devint un ange lumineux. Il remonta au ciel en chantant : *Gloria in excelsis Deo!* L'ermite n'aurait plus voulu le quitter; il lui semblait ne l'avoir pas entendu assez. Il s'étendit en croix à terre et rendit grâce à Dieu de la grande bonté qu'il lui avait faite. Il retourna à l'ermitage qu'il avait follement abandonné et y passa toute sa vie. A sa mort, Dieu reçut son âme et la couronna en paradis. Puissions-nous avoir en ce monde tel désir de bien faire que nous ayons dans l'autre cette pleine clarté par laquelle nous connaîtrons l'homme et Dieu!

La ressemblance des épisodes de ce conte avec ceux qui composent le chapitre XX de *Zadig* est frappante. La coupe enlevée à l'un et donnée à l'autre, l'homme jeté dans la rivière, l'incendie, se retrouvent dans les deux textes. Parnell, qu'a suivi Voltaire, faisait seulement du noyé le serviteur de l'un des hôtes, d'accord en cela avec plusieurs versions anciennes; il avait conservé le trait du petit enfant étranglé dans son berceau : Voltaire a fondu ces deux épisodes en un seul, en remplaçant le serviteur que l'ange noie par le neveu d'une veuve, qui a fort bien reçu les voyageurs; il s'est rencontré en cela, sans doute fortuitement, avec d'autres formes latines du récit, où celui qu'on noie est le fils de l'hôte : on en avait fait soit un serviteur, soit un pauvre étranger, pour éviter la répétition de deux

événements trop semblables (fils noyé, enfant étranglé); on est allé plus loin encore en réduisant à un seul, comme Voltaire, les deux meurtres commis par le voyageur providentiel. L'incendie se trouve dans notre conte français, dans le récit latin de Jean le Jeune et dans Voltaire; il manque dans Parnell, et l'on peut se demander si l'auteur de *Zadig* s'est encore ici rencontré par hasard avec deux textes du moyen âge, ou s'il a puisé à d'autres sources que le poème anglais. Nous verrons la même question se poser tout à l'heure, et dans des conditions plus curieuses, pour le même épisode.

Toutes les versions du moyen âge paraissent avoir leur source plus ou moins directe dans un texte plus ancien, qui nous présente l'histoire sous une forme plus brève et plus simple, et, ce qui est fort important, plus intimement liée au cycle immense des pieux récits qui concernent la vie érémitique des Pères du Désert. D'abord écrits en grec, peut-être aussi en copte ou dans d'autres langues orientales, ces récits furent traduits en latin à des époques diverses, mais en général, à ce qu'il semble, antérieurement au VIIIe siècle. Les originaux grecs ou autres sont en grande partie perdus; les manuscrits latins des *Vitae Patrum*, qui diffèrent beaucoup entre eux, n'ont pas encore été soumis à une étude comparative et critique; en sorte qu'il est très difficile de savoir à quelle époque remontent

et quand ont été mises en latin les histoires qu'ils contiennent et que souvent tels ou tels d'entre eux contiennent seuls. C'est le cas précisément pour la nôtre. Elle est absente du plus grand nombre des manuscrits et des éditions, et notamment de celle du savant jésuite Rosweide (1615), la seule dont on se serve depuis qu'elle a paru. C'est Victor Le Clerc qui l'a signalée dans une édition du XVI[e] siècle et dans un manuscrit du XIV[e], conservé à la Bibliothèque Mazarine, et d'après lequel Éd. du Méril l'a publiée. Voici la traduction légèrement abrégée de ce récit, où l'on remarque qu'il n'y a que trois épisodes, étroitement liés l'un à l'autre, que la scène est toujours dans le désert d'Égypte, et que les personnages appartiennent uniquement au monde des anachorètes.

Il y avait en Égypte un solitaire qui demandait à Dieu de lui montrer ses jugements. Un jour un ange de Dieu, sous l'apparence d'un vieillard, lui apparut et lui dit : « Viens, parcourons ce désert; allons chez les saints pères qui l'habitent et obtenons leur bénédiction. » Ils partirent, et, après beaucoup de fatigue, ils arrivèrent à une grotte, où ils trouvèrent un saint homme qui les reçut fort bien, leur lava les pieds et leur offrit ce qu'il avait. Au matin, quand ils le quittèrent, l'ange prit en cachette le plat dans lequel il leur avait servi à manger. L'ermite se disait : « Quelle idée a-t-il eue d'enlever

son plat à ce saint homme, qui nous a reçus en si grande charité? » — Or leur hôte envoya après eux son fils, qui les rejoignit, et leur dit : « Rendez le plat que vous avez pris. » L'ange lui dit : « C'est mon compagnon, qui me précède, qui l'a : va le lui demander. » Et comme le jeune homme passait devant, il le poussa dans le précipice qui longeait la route, où il périt. L'ermite, voyant cela, fut rempli de terreur et dit : « Malheur à moi! qu'avons-nous fait à notre excellent hôte? Après l'avoir volé, nous tuons son fils! » — Ils marchèrent encore, et ils arrivèrent à une petite maison où vivait un abbé avec deux disciples. Ils frappèrent, mais l'abbé leur fit dire : « Retirez-vous; je n'ai pas de place à vous donner. » Ils le supplièrent de les laisser passer la nuit sous son toit, car ils étaient très las, mais il refusa encore. Ils insistèrent : « Les bêtes féroces, dirent-ils, vont nous dévorer, si tu ne nous accueilles. » Enfin l'abbé, impatienté, dit à un de ses disciples : « Mène-les à l'étable. » Arrivés là, ils demandèrent de la lumière, pour voir où ils pouvaient se coucher; elle leur fut refusée. Ils demandèrent à se restaurer : un des disciples leur apporta un peu de pain et d'eau, en leur disant : « C'est sur ma portion que je vous le donne; faites que mon maître n'en sache rien. » Ils restèrent toute la nuit ainsi, étendus sur la dure. Le matin venu, l'ange dit à un des disciples : « Prie ton maître de

nous accorder audience : nous avons quelque chose à lui donner. » L'abbé étant venu, l'ange lui offrit le plat qu'il avait enlevé au saint homme. — Ils reprirent leur route. L'ermite, ne sachant pas que ce vieillard fût un ange, lui dit avec indignation : « Éloigne-toi de moi : je ne veux plus de ta compagnie. Tu enlèves son bien à cet homme qui nous a si bien reçus, tu fais périr son fils, et ce que tu lui as pris, tu le donnes à un homme qui ne craint pas Dieu et qui n'a compassion de personne! » L'ange lui répondit : « N'as-tu pas demandé à Dieu de te faire voir ses jugements? J'ai été envoyé pour te les montrer. Le plat que j'ai enlevé au saint homme n'avait pas une bonne origine, et il ne convenait pas qu'un homme si bon et si pieux eût chez lui quelque chose de mal acquis: ce qui était mauvais a été donné au mauvais, pour compléter sa perte. Quant au fils, si je ne l'avais pas tué, il aurait assassiné son père la nuit suivante. » Alors l'ermite, connaissant que c'était un ange qui lui parlait, tomba la face contre terre à ses pieds. L'ange disparut, et l'ermite comprit que les jugements de Dieu sont justes.

Telle est la source la plus reculée où nous pouvons faire remonter toutes les versions occidentales de notre récit. Mais les versions orientales en sont indépendantes. La plus ancienne comme forme et la plus connue est celle que Mahomet a insérée dans

le Koran (XVIII, 64-81). La voici, sous la forme bizarre, fragmentaire et énigmatique que le prophète a souvent donnée aux récits qu'il met dans la bouche de Dieu lui-même :

Moïse rencontra un de nos serviteurs, favorisé de la grâce et éclairé de la science. « Puis-je te suivre, lui dit Moïse, afin que tu m'enseignes une portion de ce qu'on t'a enseigné à toi-même? » L'inconnu répondit : « Tu n'auras pas assez de patience pour rester longtemps avec moi, car tu ne pourras supporter des choses dont tu ne comprendras pas le sens. — S'il plaît à Dieu, dit Moïse, tu me trouveras persévérant, et je ne désobéirai point à tes ordres. — Eh bien! dit l'inconnu, suis-moi; mais ne me fais de questions sur quoi que ce soit, si je ne t'en ai parlé le premier. » Ils se mirent donc en route tous deux et ils montèrent dans un bateau; quand ils le quittèrent, l'inconnu le mit hors de service. « Tu viens de faire là une action étrange, dit Moïse; as-tu brisé ce bateau pour noyer ceux qui sont dedans? — Ne t'ai-je pas dit que tu n'aurais pas assez de patience pour rester avec moi? — Ne m'impose pas, dit Moïse, des obligations trop difficiles, et pardonne-moi d'avoir oublié tes ordres. » — Ils partirent, et bientôt rencontrèrent un jeune homme. L'inconnu le tua. « Comment! dit Moïse, tu viens de tuer un innocent! Quelle action détestable! — Ne t'ai-je pas dit

que tu n'aurais pas assez de patience pour rester avec moi? — Excuse-moi cette fois. Si je te fais encore une seule question, tu ne me permettras plus de t'accompagner. » — Ils marchèrent jusqu'aux portes d'une ville. Ils demandèrent l'hospitalité aux habitants, mais ceux-ci refusèrent de les recevoir. Comme un mur menaçait ruine, l'inconnu le releva : « Tu aurais dû, dit Moïse, demander à ces gens une récompense. — Nous allons nous séparer, dit l'inconnu : tu n'as pas eu la patience qu'il fallait. Je vais t'expliquer les choses qui t'ont étonné. Le bateau appartient à de pauvres pêcheurs; je l'ai mis hors de service, parce que derrière nous arrivait un roi qui s'empare de tous les navires en bon état. Quant au jeune homme, ses parents étaient croyants; mais, s'il avait vécu, il les aurait infectés de sa perversité et de son incrédulité; Dieu leur donnera en échange un fils vertueux et digne d'affection. Le mur est l'héritage de deux orphelins, dont le père était un homme pieux : sous ce mur est un trésor, et Dieu veut que leur âge de raison arrive avant que ce trésor soit trouvé. Je n'ai fait aucune de ces actions de mon propre chef, et voilà l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre. »

L'épisode des *Vitae Patrum* et les versets du Koran paraissent bien avoir une source commune. Entre les deux récits, les ressemblances sont frappantes. Ici comme là, nous avons deux voyageurs,

dont l'un est inspiré surnaturellement et commet des actions en apparence déraisonnables ou mauvaises, qui indignent l'autre jusqu'à ce qu'il en ait l'explication. Ces actions, ici comme là, sont au nombre de trois : celle du milieu est le meurtre d'un jeune homme innocent; la première et la troisième diffèrent dans leur forme, mais sont pareilles au fond : dans les deux récits, le personnage surnaturel récompense un bienfait par un dommage (car il est clair que les maîtres du bateau y avaient bénévolement accueilli les voyageurs), et paye un mauvais accueil par un service (ou un présent). Il n'est donc pas douteux qu'il n'y ait entre les deux légendes, sinon identité, au moins parenté proche. D'autre part, qu'elles proviennent l'une de l'autre, il n'y a pas d'apparence. Les récits arabes, sauf ceux qui sont venus par l'Espagne, n'ont guère passé en Europe qu'à l'époque des Croisades et surtout au XIIIe siècle, et le chapitre des *Vitae Patrum* est sans doute fort antérieur à cette date; quant à supposer que Mahomet aurait connu et appliqué à Moïse la légende chrétienne, il suffit, pour démontrer l'invraisemblance de cette hypothèse, de remarquer que le récit arabe porte toutes les marques d'une antiquité plus reculée que la légende des *Vitae Patrum*, la coupe volée et donnée paraissant un affaiblissement évident des deux épisodes du bateau endommagé et du mur soutenu.

Le nom de Moïse nous renvoie à une source juive : on sait de reste que tout ce qui concerne dans le Koran les personnages de l'Ancien Testament a été emprunté par Mahomet aux traditions des juifs d'Arabie, et c'est certainement une de ces traditions qu'il faut reconnaître dans la belle histoire de Moïse et de son divin guide. Elle répond merveilleusement à la préoccupation constante et passionnée d'Israël : comment concilier la justice de Dieu avec la façon dont les choses se passent dans le monde? Dieu a dit : Je récompenserai le juste, je punirai l'impie; et cependant nous voyons chaque jour l'impie vivre heureux et prospère, le juste souffrir tous les malheurs. Ce problème poignant, la pensée juive a essayé de le résoudre de bien des manières. La plus ordinaire et la plus commode est de le supprimer, d'affirmer imperturbablement la prospérité des bons, le malheur des méchants. Mais l'évidence est trop contraire à une pareille thèse : plus d'un parmi les juifs l'avait reconnu, et cherchait vainement une explication qui satisfît le besoin de justice de son cœur. « Il y a des justes, dit l'Ecclésiaste, auxquels il arrive des malheurs comme s'ils faisaient les œuvres des impies, et il y a des impies qui sont aussi tranquilles que s'ils vivaient en justes... J'ai vu les larmes des innocents couler sans que personne les consolât; je les ai vus, privés de tout secours,

impuissants à résister à la violence... Et j'ai compris que l'homme ne peut nullement trouver la raison des œuvres de Dieu qui se font sous le soleil; plus il aura peiné à la chercher, moins il la trouvera. » Mais cette renonciation ne convenait pas à tout le monde. Beaucoup prétendaient que les justes qui souffraient avaient commis des péchés qu'on ne connaissait pas, dont ils ne se souvenaient peut-être plus eux-mêmes, et pour lesquels ils étaient punis. C'est le système des amis de Job, auxquels il répond avec une si ardente éloquence, en proclamant devant Dieu et les hommes qu'il n'a pas mérité le malheur qui le frappe. L'auteur du livre de Job fait, comme on le sait, apparaître Dieu lui-même, non pour résoudre l'insoluble question, mais pour écraser, par le déploiement magnifique de la toute-puissance divine, le faible esprit de l'homme qui se permet de murmurer contre elle. Le dénouement du livre semble indiquer que, dans l'esprit de l'auteur, les malheurs des justes ne peuvent être qu'une épreuve passagère, que Dieu compensera en doublant les bénédictions qu'il leur accorde. C'est aussi la morale du livre de Tobie, écrit, comme l'auteur le fait entendre lui-même, à l'imitation du livre de Job, et où l'on voit, comme dans notre conte, un ange accompagner un voyageur et préparer l'accomplissement merveilleux des desseins du Tout-Puissant.

C'est évidemment du même cercle d'idées, du même milieu qu'est sortie la parabole musulmane et chrétienne, et ces considérations suffiraient à lui assigner une origine hébraïque; mais nous pouvons heureusement indiquer, sinon la source même où a puisé Mahomet, du moins un récit juif étroitement apparenté à celui du Koran. On trouve dans différents textes rabbiniques l'histoire suivante, dont je dois à l'obligeance de mon savant confrère, M. Joseph Derenbourg, de pouvoir donner une traduction approximative :

Rabbi Josué ben Lévi désirait ardemment voir le prophète Élie, qui parcourt incessamment la terre, et savoir ce qu'il fait dans ses voyages. Son vœu fut exaucé : il rencontra le prophète et lui demanda de l'accompagner. « Je te le permets, dit celui-ci; mais tu ne resteras pas longtemps avec moi, parce que tu verras des choses que tu ne pourras supporter. » Ils se mirent en route et furent reçus à la fin du premier jour chez des gens très pauvres, qui n'avaient pour tout bien qu'une vache, mais qui les hébergèrent aussi bien qu'ils le purent et leur firent beaucoup d'honneur. Dans la nuit, Élie se releva et tua la vache. — Le lendemain, ils demandèrent asile à un riche qui ne les regarda même pas, ne leur donna ni à boire ni à manger, et leur accorda à peine un gîte. Ce riche faisait travailler aux fondations d'une maison qu'il

construisait. Au milieu de la nuit, Élie se leva, entoura d'une corde le terrain en construction, et sous ses mains un palais magnifique sortit de terre. — Le jour d'après, ils arrivèrent dans une grande ville, dont les habitants les reçurent fort mal. « Je souhaite que tous vos fils deviennent chefs, » leur dit Élie en les quittant. — Dans la ville qu'ils atteignirent le lendemain, ils trouvèrent des citoyens honnêtes et bons, qui les accueillirent aussi bien que possible. Le prophète, en prenant congé d'eux le matin, leur dit : « Je souhaite que, de tous vos fils, un seul arrive à être chef ». — Rabbi Josué, qui murmurait depuis longtemps, ne put se contenir : « Est-ce bien Élie, l'envoyé de Dieu, que j'accompagne? s'écria-t-il. Il égorge la vache de pauvres gens pleins de charité; il construit un palais pour un riche inhospitalier; il souhaite la plus haute fortune aux habitants d'une ville qui nous accueille avec dureté, le malheur à celle où nous sommes bien reçus! — Je t'avais dit, répondit le prophète, que tu ne pourrais longtemps rester avec moi. Je te quitte; mais je vais d'abord t'expliquer ces actions qui te surprennent et qui me sont commandées par Dieu. Le pauvre homme du premier jour aime sa femme par-dessus tout : elle devait périr cette nuit même, et je la lui ai conservée en prenant en échange la vie de sa vache. En creusant ses fondations, le riche aurait

mis au jour un immense trésor : j'ai élevé ce palais qui s'écroulera un de ces matins et qui l'empêchera de trouver des richesses dont il aurait fait un mauvais emploi. J'ai souhaité à ces mauvaises gens d'être tous chefs parce que, dans une cité où il y a beaucoup de chefs, rien ne va bien ; j'ai souhaité un seul chef aux autres parce qu'il n'y a d'ordre et de bon gouvernement qu'avec un seul chef. » Il disparut alors, et Rabbi Josué comprit son œuvre et les mystérieux jugements de Dieu.

Rabbi Josué ben Lévi, qui est le héros d'un grand nombre de légendes rabbiniques, vivait en Palestine au IIIe siècle de notre ère. Est-ce à lui qu'était originairement attribuée l'aventure? On peut en douter. Il semble bien, en tout cas, que ce ne fût pas non plus à Moïse, car le rôle assigné à Élie convient tout à fait à l'idée que se fait de lui la tradition juive, et doit par conséquent être primitif : or Élie, qui est censé parcourir la terre jusqu'à la fin des siècles, n'avait pas commencé son voyage éternel au temps de Moïse. C'est sans doute à cause de cela que Mahomet a supprimé son nom : les commentateurs du Koran mettent à sa place Khidhr, personnage assez fantastique, qui a pris chez les musulmans beaucoup des attributions légendaires d'Élie, et qui est comme lui, moins la faute, une sorte de juif errant anticipé. Le personnage inconnu qui sans doute, dans la forme la plus ancienne du

récit, accompagnait Élie pendant quelques jours, a été remplacé dans une version par la figure populaire de Rabbi Josué ben Lévi, dans l'autre par Moïse lui-même. Ce qui a pu amener cette dernière substitution, c'est qu'une autre légende, bien probablement juive, plaçait Moïse en face du problème de la destinée humaine, et humiliait le raisonnement court et borné du plus sage des hommes devant les mystères de la Providence. Seulement le cadre n'est pas le même. L'auteur du récit que nous avons étudié jusqu'à présent, pour rendre la leçon plus frappante, a voulu que les événements qu'il s'agit d'interpréter fussent non pas des faits naturels ou accidentels, mais des actions accomplies sciemment par un envoyé de Dieu, au scandale et à l'épouvante de celui qui en est témoin. Il a ainsi donné à son histoire un caractère surprenant et dramatique qui en a fait le prodigieux succès. Dans l'autre légende, d'ailleurs fort belle aussi, les faits dont Moïse est spectateur ne sont pas les actions d'un ange : les hommes seuls, en suivant leurs passions aveugles, accomplissent sans le vouloir le jugement de Dieu. En outre, l'explication mystérieuse de ces faits est cherchée dans le passé et non dans l'avenir. Voici cette légende :

Moïse étant tourmenté par cette terrible question de la distribution des biens et des maux sur la terre, Dieu le transporta sur une montagne, et

voulut lui faire comprendre comment il gouverne le monde. Au pied de la montagne sourdait une fontaine. Moïse vit un cavalier s'approcher pour y boire : il oublia sur le bord, en s'en allant, un sac rempli de pièces d'or. Un berger survint, trouva le sac, et partit en l'emportant. Le cavalier, s'étant aperçu de sa perte, revint à la fontaine, où il ne vit qu'un vieillard qui venait d'y arriver, et qui, ayant mis à terre le fardeau qu'il portait, se reposait un instant. Le vieillard eut beau protester qu'il n'avait pas vu le sac, et prendre Dieu à témoin, le cavalier tira son sabre et le tua. Moïse était rempli d'horreur et d'indignation à la vue de tant d'événements injustes. Mais Dieu lui dit : « Ne t'étonne pas de ce que tu as vu : le vieillard avait jadis assassiné le père du cavalier; l'or appartient légitimement, sans qu'il le sache, au berger qui l'a trouvé; le cavalier l'avait mal acquis et en aurait fait mauvais usage : ainsi justice est faite à tous. »

Telle est l'histoire qui se lit dans l'*Adjaïb* ou *Livre des Merveilles*, de Zachariah ben Mohammed de Cazwin, appelé communément Cazwini, et qui, d'après un savant anglais, M. Baring-Gould, se lirait aussi dans le *Talmud*. Mes recherches ne m'ont pas jusqu'à présent permis de vérifier cette assertion, qui, si elle était fondée, mettrait hors de doute l'origine juive de ce récit. Notons en tout cas qu'il a passé en Occident comme le premier. Il se

trouve deux fois dans les *Gesta Romanorum*, une fois (nº 127) isolé, l'autre fois (nº 80) uni au récit précédent. Dans cette forme, qui est encore aujourd'hui populaire en Bretagne et en Sicile, l'ermite assiste par hasard, de sa grotte, à l'aventure de la fontaine, plus ou moins modifiée : c'est l'indignation qu'il éprouve à cette vue qui lui fait quitter sa retraite et renoncer au service d'un Dieu qui laisse arriver de pareilles injustices: l'ange qu'il rencontre et avec qui il fait route lui explique celle-là en même temps que ses propres actions. Dans une autre version, celle de la *Scala Celi*, cette aventure est, moins heureusement, insérée dans la première : elle se passe devant l'ermite et son compagnon au début de leur voyage, qu'elle ne motive plus. Elle trouble ainsi, par son caractère différent, le récit auquel on l'a mêlée. En effet, comme on l'a vu, l'attrait de ce récit repose sur ce que les actions qui révoltent l'ermite sont toutes commises de propos délibéré par son mystérieux compagnon, et que le lecteur ressent à chacune d'elles, comme l'ermite lui-même, de la surprise et de l'indignation, tout en pressentant vaguement qu'elles recevront à la fin une explication satisfaisante.

Le conte du vieillard à la fontaine ne porte pas moins profondément que celui des deux voyageurs l'empreinte de l'esprit juif. On a dit, en parlant de ce dernier récit, que l'inspiration en était chrétienne

aussi bien que musulmane. En réalité, elle est purement juive; le mahométisme et le christianisme n'ont fait que l'adopter, ce dernier en la modifiant gravement. La légende convenait à l'islam par son côté fataliste : tout ce qui arrive doit arriver et arrive pour le bien, tout ce qui est écrit dans le livre des volontés de Dieu s'accomplit, et il est insensé à l'homme d'essayer de le comprendre ou de s'y opposer. Mais le christianisme est placé à un point de vue bien différent de celui de notre légende. L'apparente injustice de la distribution terrestre des biens et des maux n'a rien dont le chrétien s'indigne ou se scandalise. Rien de ce qui se passe dans ce monde ne saurait ébranler sa foi, puisque rien n'y est accompli, et que l'explication de toutes choses se trouvera ailleurs. Ce n'est point ici-bas, c'est dans le royaume de Dieu, que se réalisera la justice absolue. Le chrétien n'a pas non plus besoin de paraboles pour savoir que les souffrances des bons sont ou des épreuves qui les purifient s'ils les supportent avec résignation, ou des peines que Dieu dans sa bonté leur inflige sur la terre pour leur épargner dans l'autre vie des souffrances beaucoup plus grandes; il sait également que la prospérité du mauvais est aussi vaine que passagère, et qu'elle sera cruellement expiée dans l'éternité. Malgré ces divergences profondes, la légende juive était si belle, si frappante, et ensei-

gnait si admirablement à humilier sa raison devant Dieu et à renoncer à pénétrer ses insondables mystères, que les chrétiens ne résistèrent pas à se l'approprier. On peut croire que cette appropriation se fit en Égypte, dans ce pays où, avant l'invasion musulmane, juifs, chrétiens et païens de toutes sortes vivaient les uns à côté des autres; en conservant pour personnages des ermites de la Thébaïde, la légende du moyen âge latin semble encore attester son origine. Cette légende, les chrétiens l'admirent d'abord telle à peu près qu'ils l'avaient reçue, sous une forme qui ressemble plus à celle du Koran qu'à celle des livres rabbiniques; ils en gardèrent même d'abord presque entièrement l'application toute temporelle; mais bientôt ils s'efforcèrent de rapprocher cette application de la doctrine proprement chrétienne, et les transformations successives qu'on lui fit subir méritent d'être examinées.

Rien, naturellement, qui se rapporte à l'autre vie dans la légende juive : Élie ne prévoit que les conséquences temporelles des actions qu'il accomplit; de même, dans le Koran, l'émissaire de Dieu endommage le bateau de braves gens parce que sans cela on l'aurait enlevé à ses maîtres; il étaie le mur de mauvais hôtes pour conserver un trésor à des orphelins; il tue le fils de bons parents parce que ce fils les aurait pervertis, mais Dieu leur rendra un fils vertueux qui sera pour eux une béné-

diction. — Dans le récit des *Vitae Patrum*, l'idée du salut éternel n'est encore que faiblement indiquée. L'ange tue le fils de son premier hôte parce que ce jeune homme allait assassiner son père; il lui enlève son plat et il le donne à l'avare parce que ce plat était mal acquis : motif peu clair dans les deux cas, car on ne dit pas que ce fût le premier hôte qui eût mal acquis ce plat (et d'ailleurs, en le lui enlevant, on ne lui aurait pas enlevé son péché), et le second hôte, auquel on en fait don, ne contracte aucune faute en le recevant. — Mais, dans les formes subséquentes, l'application devient de plus en plus spirituelle. Si l'ange dérobe à son hôte la coupe qu'il aimait, c'est, d'après les *Gesta Romanorum*, qu'à force de l'aimer il y buvait sans cesse et s'enivrait tous les jours; c'est, d'après Jacques de Vitri et notre conte français, qu'il y était trop attaché et ne pratiquait plus le renoncement absolu. Cette même coupe est donnée, dans toutes les versions, à l'hôte avare et dur pour qu'il ait la récompense temporelle d'une hospitalité qui ne doit pas empêcher sa damnation. Le serviteur qui sert de guide est encore précipité dans l'eau, d'après Jacques de Vitri, parce qu'il aurait tué son maître la nuit suivante; mais les *Gesta*, qui mettent à sa place un mendiant étranger, le font noyer parce que, vertueux jusque-là, il allait commettre un péché qui l'aurait damné; d'autres versions, entre

autres celle qu'a connue Luther, font même de ce guide un ermite, que l'ange jette dans un précipice parce que, après avoir pendant quarante ans résisté à la tentation de retourner dans le monde, il allait y céder et perdre ainsi le fruit de sa longue pénitence. L'ange étrangle le petit enfant d'un bon hôte parce que l'affection trop vive de ses parents pour lui menaçait leur salut; il brûle l'abbaye pour ramener les moines à la vie pauvre qui leur convient seule. Combien nous sommes loin des explications de la légende juive! Le bien ou le mal temporel n'ont plus aucune importance, ou plutôt leur valeur est à peu près intervertie : ils ne sont distribues par Dieu qu'eu égard aux conséquences qu'ils doivent produire pour la vie éternelle, la seule intéressante, la seule réelle. L'esprit chrétien s'est emparé de la vieille parabole et l'a complètement transformée.

Elle devait subir à l'époque moderne une transformation dernière. Luther, Herbert et les autres ont à peu près conservé la légende et l'application, telle que la leur transmettait le moyen âge, bien que le trait de la coupe dérobée à l'un et donnée à l'autre les ait tous embarrassés. Parnell entre déjà dans une voie nouvelle : l'ange dit encore que le père dont il a étranglé l'enfant le gâtait et aimait moins Dieu depuis sa naissance; mais s'il noie le valet qui lui sert de guide, c'est tout simplement

parce qu'il allait voler son maître. C'est à un riche fastueux, et non à un pauvre solitaire, qu'il enlève la coupe d'or : cette leçon lui apprendra à pratiquer l'hospitalité avec moins d'ostentation. Il la donne à un hôte avare : celui-ci verra qu'il y a quelquefois profit à héberger les passants et deviendra plus hospitalier. Ainsi les vues de la sagesse humaine, dans la bouche même de l'ange, se substituent aux enseignements de l'ascétisme. — Les dernières traces de l'esprit chrétien sont naturellement effacées par Voltaire. Il conserve, pour la coupe d'or, les deux explications données par Parnell; il supprime, sans doute comme trop révoltant et ne pouvant recevoir une explication satisfaisante, l'épisode de l'enfant étranglé dans son berceau; il le remplace en faisant du guide que l'ange noie le neveu d'une veuve charitable qui l'aurait assassinée dans la nuit. Le contraste le plus frappant est offert par l'épisode de l'incendie, tel qu'il est dans le conte français du XIIIe siècle et dans le roman du XVIIIe. Dans le premier, l'ange réduit l'abbaye en cendre pour anéantir la funeste richesse des moines; dans le second, l'ange met le feu à la maison d'un aimable philosophe parce que dans les ruines il trouvera un trésor qui lui permettra de jouir plus largement de la vie : il y a là une coïncidence singulière, peut-être fortuite, avec le récit juif et arabe, si ce n'est que l'ange détruit, au lieu de

l'étayer, le mur qui cache un trésor. Ainsi notre conte, après avoir traversé une phase intermédiaire, est revenu à son point de départ, et nous le voyons dans Voltaire, comme dans l'ancienne légende juive, chercher sur la terre même, et sur la terre seule, la justification mystérieuse des apparentes injustices de Dieu.

Mais si la parabole, ainsi comprise, se rapproche plus, au moins extérieurement, de son inspiration primitive, si elle est plus saisissante et plus merveilleuse, il faut avouer qu'elle est moins apte à résoudre l'énigme de la destinée humaine que quand elle était pénétrée de l'esprit chrétien. Il est trop évident que les malheurs qui frappent les hommes n'ont pas toujours pour effet de corriger leurs mœurs, de punir leurs fautes, ou de leur préparer des compensations imprévues. Il y a bien des vols qui n'enrichissent que leurs coupables auteurs, bien des meurtres dont les victimes ne préméditaient pas de crimes, bien des incendies qui détruisent les maisons de fort honnêtes gens sans leur donner de trésors en échange. On comprend que l'ermite du vieux conte, quand l'ange lui explique les raisons et le but de ses actions, tombe à ses pieds, et, prosterné la face contre terre, adore les jugements de Dieu : il est clair, en effet, que les événements les plus incompréhensibles à notre raison peuvent toujours s'expliquer d'une

manière conforme à la justice divine, si l'explication est réservée pour l'autre monde. Mais l'explication toute terrestre donnée à Zadig par son compagnon ne pouvait aussi facilement le convaincre : l'ange aurait dû établir que toutes les vicissitudes humaines sont susceptibles de recevoir cette même explication. C'est que Voltaire, dans *Zadig* et plus tard dans *Candide*, a prétendu agiter plutôt que résoudre la question de la destinée humaine. L'optimisme était à la mode, comme aujourd'hui le pessimisme, et préoccupait beaucoup Voltaire. Dans ses deux romans, comme en maint autre passage de ses écrits, il a l'air de le défendre, mais il s'y prend de façon à montrer qu'il n'est pas lui-même bien convaincu de la bonté de sa cause, et il semble souvent la plaider avec plus d'ironie que de sérieux. On sent qu'il voudrait bien que l'optimisme fût la vérité, mais qu'il est loin de le trouver évident. Quand l'ange Jesrad a expliqué à Zadig les actions qui l'avaient scandalisé, celui-ci ne se rend pas. « Il est donc nécessaire, dit-il, qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que ces malheurs tombent sur les gens de bien? » Jesrad lui répond par des considérations générales sur l'immensité de l'univers, l'enchaînement des choses et la puissance de Dieu, et conclut, à peu près comme Jehovah dans le livre de Job, par un ordre de soumission pur et simple. « Faible mortel, dit l'ange en ter-

minant, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. — Mais..., » dit Zadig. — Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig, à genoux, adora la Providence et se soumit.

LES ANCIENNES VERSIONS FRANÇAISES

DE L'ART D'AIMER

ET

DES REMÈDES D'AMOUR D'OVIDE[1]

Messieurs,

La poésie didactique, fort cultivée dans l'école d'Alexandrie, s'était introduite dans la littérature romaine, si profondément soumise à l'influence de cette école ; on l'avait pratiquée sous ses deux formes : celle où elle expose une science, celle où elle enseigne un art. Ovide, déjà connu dans le monde brillant du temps d'Auguste par ses épîtres et ses élégies, s'amusa, quand il eut quarante ans, à enfermer dans le cadre, sérieux seulement en apparence, d'un poème didactique le résultat des expériences amoureuses de sa jeunesse, faites soit dans la haute société romaine, soit surtout dans le

1. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le vendredi 14 novembre 1884.

monde de la galanterie facile et vénale que formaient les affranchies. Mais les esprits du moyen âge prirent à la lettre ce cadre sérieux et cette forme didactique; ils étaient habitués à ne chercher dans la littérature que l'utilité, et surtout à regarder les poètes de l'antiquité comme des docteurs remplis d'une science profonde. Aussi les clercs, c'est-à-dire les gens qui savaient le latin, étant instruits par Ovide, passaient pour bien supérieurs dans la science de l'amour à ceux qui ne pouvaient recourir à cette source, et l'on songea naturellement de bonne heure à mettre un si précieux guide à la portée des laïques. La tâche n'était pas aisée. Rien ne ressemblait moins à la société pour laquelle écrivait Ovide que la société française du XIIe siècle. La vie que le poète latin suppose menée par les jeunes gens et les femmes auxquels il adresse ses futiles leçons est la vie urbaine telle qu'on la menait à Rome il y a dix-neuf siècles, telle à peu près qu'on la mène aujourd'hui dans nos grandes capitales, mais telle qu'on l'ignorait absolument alors, au moins dans les hautes classes. Les chevaliers, quand ils n'étaient pas en guerre, vivaient dans leurs châteaux isolés, n'ayant d'autre plaisir que la chasse, les tournois, ou la visite de chanteurs de geste et de conteurs ambulants, et coulaient au milieu de leurs vassaux l'existence la plus monotone; leurs femmes ne quittaient le château que de

loin en loin, aux grandes fêtes, pour aller à la cour du suzerain prendre part à de grands repas et à de longues *caroles*. Les bourgeois des villes avaient des rapports sociaux moins rares, mais quelle différence entre la Rome d'Auguste et le Paris de Louis VII! Dès le début, c'est au théâtre, à l'amphithéâtre, au cirque, qu'Ovide engage le chasseur à choisir son gibier, à tendre ses filets. Que pouvaient comprendre à ces conseils des gens qui n'avaient jamais rien vu ni imaginé de semblable? Que pouvaient-ils comprendre à toute cette peinture d'un monde éclatant et divers, à ce luxe ingénieux fait des tributs du monde entier, à ces « familles » d'esclaves, à cette vie facile des affranchies, à tout ce qui forme l'atmosphère ambiante où se joue l'esprit du poète latin, lui-même si insaisissable pour un lecteur du XII[e] siècle dans sa grâce à la fois libre et recherchée, dans son ironie toujours sensible bien que cachée, dans ses sourires et ses demi-mots sûrs d'être compris, dans ses perpétuelles allusions aux fables grecques? Le moyen âge, à vrai dire, avec son incapacité profonde de se représenter autre chose que lui-même, n'eut jamais conscience de l'abîme qui le séparait de l'antiquité : il traduisait tranquillement *miles* par « chevalier » ou *pontifex* par « évêque », sans se douter de l'écart qui existait entre les idées représentées par ces mots. Mais ici la difficulté se dressait devant le

traducteur avec une telle réalité qu'il ne pouvait pas ne pas la voir, et l'on se demande avec curiosité comment il s'y sera pris pour la tourner ou la vaincre.

Nous ne savons comment s'en était tiré Chrétien de Troyes, le poète le plus célèbre du XIIe siècle; il avait traduit l'Art d'aimer, mais sa version est perdue. Nous en avons plusieurs autres. La plus ancienne n'est pas complète dans l'unique copie, fort mauvaise, qui nous l'a conservée. L'auteur se nomme dès les premiers vers; c'était un clerc, un maître :

Entendez tout, grant et petit,
Ce que maistre Elies nous dit.

Sa traduction est très abrégée; il supprime tout simplement la plupart des détails, des agréments de style, des mille allusions de tout genre qui font le principal charme du poème latin. Çà et là, au contraire, il a modifié ou amplifié son modèle, et ce sont les passages de ce genre qui offrent surtout de l'intérêt. Le début est très curieux. Après avoir annoncé, comme Ovide, que son enseignement portera sur trois points : le choix d'une amie, le moyen de gagner son amour, puis celui de le conserver, il déclare que, pour trouver et choisir une maîtresse, le meilleur endroit est Paris. Élie habitait donc Paris, et c'est à un public parisien et bourgeois qu'il

s'adresse. « Tu trouveras, dit-il à son disciple, les dames et les demoiselles en grand nombre, soit dans l'île, où elles se promènent, soit dans les prés de Saint-Germain, où elles vont pour « caroler », ou bien au parvis : c'est là qu'elles se rendent toutes en procession; plusieurs, je le sais, y vont pour prier Dieu, mais la plupart, croyez-moi, y vont pour se faire voir et voir les autres gens. » Il est piquant de voir l'église remplacer ici les théâtres, dont Ovide avait dit :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsae.

Le passage qui suit est plus intéressant encore. Pour donner quelque chose d'analogue à la description que fait le poète latin des représentations théâtrales et des mille occasions qu'elles fournissent aux amants de se rapprocher de celles qu'ils aiment, le poète français n'a trouvé que les « jeux » des clercs, c'est-à-dire évidemment la représentation de mystères et de miracles. C'est un témoignage important à joindre à ceux qu'on a déjà rassemblés sur l'antiquité et le succès de ces spectacles, auxquels, d'après Élie, se pressait une foule où les femmes n'étaient pas moins nombreuses que les hommes : « Si les clercs représentent quelques jeux, comme ils en ont l'habitude, tout le monde y court, jeunes et vieux, hommes et femmes, dames de

Grève ou de Champeaux... Approche-toi de celle qui te plaira; mets-toi tout près d'elle : quand tu voudrais t'en écarter, tu ne le pourrais pas, tant tout le monde se serre pour mieux voir. » Ovide recommande au jeune Romain, assis au cirque près de celle qu'il veut charmer, de la renseigner sur la provenance et les chances de succès des chevaux qui courent. Élie transpose ainsi ces conseils, et nous relevons pour notre part la présence de laïques mêlés aux clercs parmi les joueurs : « Informe-toi des clercs et des laïques : Qui est ce vieux? Qui est celui-là, fourré de vair? Qui est celui qui a si bien récité? »

La suite du poème de maître Élie est plus banale. Il laisse de côté tout ce qui appartient à un genre de vie qu'il ne peut plus bien se représenter, et se contente de mettre en petits vers assez ordinaires les préceptes les plus généraux de son modèle. Citons un passage qui n'est pas dans Ovide : il s'agit des occasions qu'a l'amant de voir sa belle. Celle qu'a en vue maître Élie n'est pas, comme dans Ovide, une « libertine », plus ou moins maîtresse de ses actions; c'est une femme mariée, et qui n'est guère libre : « L'homme ne craint rien; il va et vient à sa volonté, personne ne s'en inquiète; la femme n'a pas le même loisir de faire ce qui lui plaît. » Cependant il peut se présenter des occasions propices : « Si c'est la femme d'un chevalier, le

chevalier va aux tournois, il va à la cour de son seigneur, il va à la guerre, il y reste quelquefois longtemps. Si son mari est un marchand, l'ami a la partie plus belle, car il lui faut aller pour sa marchandise en Pouille, en Calabre, en Frise, et rester jusqu'à sept mois absent. Si le mari est un bourgeois, bien des affaires le font sortir du logis. »

L'œuvre d'Élie, dans le manuscrit unique qui l'a conservée, s'arrête, après 1305 vers, au vers 328 du livre II d'Ovide. C'est une imitation en général très abrégée, mais çà et là fort prolixe; la traduction est parfois remarquablement exacte et concise; mais, en somme, c'est une œuvre assez médiocre.

On trouve plus d'intérêt dans un autre poème, à peu près contemporain, appelé la Clef d'amour, mais qui n'est aussi qu'une imitation de l'*Ars amatoria*. Il comprend environ trois mille deux cents vers de huit syllabes. Pour rendre en français les onze cent soixante-cinq distiques latins, il en aurait fallu bien plus; mais notre poète anonyme, comme maître Élie, laisse de côté tout ce qui lui semble inutile à l'enseignement proprement dit, tous les épisodes, toutes les allusions, toutes les fleurs brillantes quoique artificielles dont Ovide a semé son cours de galanterie. En revanche, il a insisté sur certains points, il a ajouté de son cru, il a fait des changements, et c'est ce que nous signalerons surtout dans l'examen rapide de son œuvre, qui n'est

pas sans mérite. Il commence par une fiction qu'il ne trouvait pas dans son modèle. C'est, dit-il, le dieu d'amour lui-même qui lui est apparu en songe, et lui a ordonné de rédiger les règles de son art, en lui promettant de le récompenser. Il divise ensuite, comme Ovide, son sujet en trois points. Il parle brièvement du choix de l'objet à aimer, recommandant toutefois de s'adresser de préférence à une dame de haut parage. Quant aux endroits où l'on peut espérer la rencontrer, il indique le marché, l'église, les « caroles », les places où l'on regarde les bateleurs. Au lieu des jeux du cirque ou de la scène, il nous dépeint, non plus, comme Élie, des mystères. mais des joutes ou des tournois, et la façon dont il sait replacer dans un cadre si différent plusieurs des détails de la peinture d'Ovide est fort intéressante : « Aux joutes, aux assemblées d'armes viennent les dames, bien parées, joyeuses et pressées, pour voir et pour être vues. S'il arrive que le roi vienne dans la ville (ceci prouve que l'auteur n'habitait pas Paris), ou qu'on y donne un tournoi, mets-toi auprès de celle qui te plaît, pour voir le spectacle, soit à une fenêtre, soit sur un échafaud... Entame la conversation par des propos généraux; demande-lui à qui sont les chevaux qu'on amène là-bas ou ceux qui attendent ici. Quand viendront les rois ou les comtes avec leur suite, si la dame te demande leurs noms, réponds-lui : Celui-ci est de

France, celui-là est de Chartres. Aie l'air d'être certain de tout : Voici tel roi, voici tel comte, diras-tu avec courtoisie. Dis, si tu peux, leurs vrais noms; sinon, dis-en qui soient convenables. »

Les conseils que donne le poète sur la façon dont doit se vêtir celui qui se destine à l'amour renferment plus d'un détail à recommander aux historiens du costume. Il invoque à ce sujet Ovide d'une façon assez inattendue : « Tire bien ton bas (*ta cauche*) à la lanière, de façon qu'il n'y ait ni pli ni fronce : Ovide te le recommande expressément. » Les indications données sur la conduite de l'amant qui se trouve avec sa belle dans un repas sont aussi intéressantes. Le poète l'engage à être gai et brillant : « Tu peux, si tu le sais, chanter, ou raconter de belles bourdes. » Mais il faut être prudent, et notre auteur ne reproduit pas sans restriction le *pede tange pedem* d'Ovide, que maître Élie avait répété complaisamment : « Ne te laisse pas trop aller au plaisir de presser le pied sous la table; c'est dangereux : tu pourrais bien presser tel pied qui serait venu se glisser sous le tien pour surprendre ton secret. » Ovide, en recommandant les larmes, suggère un artifice à ceux qui n'en ont pas le don :

Si lacrimae (neque enim veniunt in tempore semper)
Deficiunt, uda lumina tange manu.

Son imitateur a un moyen plus sûr :

Et si tu ne peus avoir lermes,
Tu porras un oignon tenir,
Qui tantost les fera venir.

Un endroit du poème d'Ovide qui lui fait peu d'honneur est celui où il recommande l'amour des vieilles comme offrant aux jeunes gens beaucoup d'agrément et surtout beaucoup de profit. Notre auteur se distingue ici à son avantage du poète latin; après avoir reproduit les arguments qu'il trouve dans son modèle, il ajoute : « Par ces raisons et d'autres pareilles, Ovide veut nous faire accroire qu'il vaut mieux rechercher les vieilles que de faire son amie d'une jeune; mais, sauve sa révérence, je ne me range pas à son avis... Ovide, qui s'adonna à cet amour, avait, j'imagine, besoin d'argent; c'est de la cupidité et non de l'amour. L'amour qui unit les cœurs délicats va droit devant lui, sans simonie. » Cette expression de « simonie » appliquée au trafic des dons de l'amour est assurément une trouvaille.

La seconde partie de la Clef d'amour, comme le livre III d'Ovide, s'adresse aux femmes. Le poète français croit devoir dire expressément que le mariage est hors de la question : « Ne me parlez pas du mariage : ce n'est que *chochonnerie* (maquignonnage); femme prise dans le mariage est comme

en prison, puisqu'il lui faut se soumettre à tout ce qui plaît à son mari. » Cette idée que la liberté, propre de l'amour, est incompatible avec la servitude qu'entraîne l'union légale se retrouve souvent au moyen âge.

Les conseils donnés aux femmes sur leur toilette sont, comme ceux qui regardent le costume des hommes, accommodés à l'époque de l'auteur : il y est parlé de guimpes, de chaperons, de cornes, de pelisses, de chemises, de gants, et de plusieurs autres choses qu'Ovide ne soupçonnait pas. — La femme, si elle veut plaire, doit avoir divers talents : « Chanter est une chose noble et belle, surtout pour une jeune fille... Apprends à sonner le psaltérion, ou le timbre, ou la guiterne, ou la citole : rien ne nous affole autant. Accoutume-toi aussi à lire tout haut avec grâce des livres français (*romans*)... Rien ne te servira plus que de bien danser et *caroler* avec de petits pas simples et nonchalants. Les jeux d'échecs et de *tables* (trictrac) te conviennent aussi très bien. »

Quant au choix que l'on doit faire entre les soupirants, notre poète, comme on pouvait s'y attendre, imitant d'ailleurs à sa façon les conseils spirituellement intéressés d'Ovide, recommande les clercs : « Soyez douces et aimables pour les clercs, qui sont doux, subtils et d'agréable commerce; c'est eux qui entendent l'art et la manière d'aimer. Ils

ont beau *faire le papelart*, ils savent mieux que personne mener l'amour et consoler leurs amies. Femme qui n'est pas aimée d'un clerc ne connaîtra jamais bien l'amour. »

Ovide énumère tous les prétextes qu'avait une Romaine de son temps pour sortir de chez elle et aller où elle voulait; de semblables ne manquaient pas à une Française du moyen âge : « En toutes saisons, les femmes savent bien trouver des prétextes. Les étuves leur sont de grand secours, et aussi les saints et les saintes : quel bon service ces petits pèlerinages rendent à celles qui savent en profiter! Elles ont aussi leurs tavernières secrètes, qui leur procurent plus d'une joie. Une femme sait bien enfin faire semblant d'être malade pour être seule quand elle le veut. »

Aux conseils, déjà assez peu raffinés, qu'Ovide donne aux femmes sur la conduite qu'elles doivent tenir dans un souper en tête-à-tête, son imitateur en ajoute quelques-uns qui peuvent sembler superflus : « Ne trempe que peu ton pain dans la sauce, de peur de te tacher; si tu pouvais t'en abstenir tout à fait, cela te ferait grand honneur. Garde-toi surtout de manger de l'ail; prends plutôt pour assaisonnement de la moutarde ou du sel, car rien n'est plus déplaisant que de gâter son haleine. »

Le poète français est plus réservé que son modèle dans ce qui concerne la *contenance segrée*, et

en général on doit lui rendre ce témoignage qu'il a plutôt atténué qu'aggravé ce que l'original contenait de scabreux. Son ouvrage est, en somme, intéressant; il est regrettable qu'on n'en ait pas un meilleur texte, et qu'un accident arrivé au manuscrit nous ait enlevé la satisfaction de connaître le nom de l'auteur.

Nous savons celui d'un autre imitateur d'Ovide, un peu plus récent : il a pris soin de nous apprendre qu'il s'appelait Jacques d'Amiens; mais nous n'en savons pas plus long. Son poème n'offre pas autant de traits qui méritent d'être relevés que la Clef d'amour. Non pas que Jacques d'Amiens manque d'esprit et de facilité, ni qu'il se soit astreint trop servilement à copier son modèle; au contraire, il a suivi Ovide de plus loin et plus librement qu'aucun des autres imitateurs. Mais il reste d'ordinaire dans les généralités de sentiment, et par conséquent il offre moins de prise à l'historien des mœurs et des usages. Son procédé consiste à abréger beaucoup, en laissant de côté tout ce qui n'est pas directement didactique, en sorte que, malgré des additions considérables, il n'emploie guère plus de petits vers octosyllabiques qu'Ovide n'a employé d'hexamètres et de pentamètres. Ce sont les additions qui nous arrêteront surtout. Plusieurs, qui sont fort agréables, sont des passages où Jacques se met lui-même en scène, soit qu'il rappelle des sou-

venirs de ses amours passés, soit qu'il parle de son amour présent pour la « belle blonde désirée » en l'honneur de laquelle il a entrepris son œuvre, et de qui il en espère la récompense. Voici un morceau de ce genre, assez gracieux, placé en tête de la dernière partie, où l'auteur donne aux femmes des conseils qui doivent les mettre en état de discerner les amants sincères des trompeurs : « Je vais enseigner les dames : je voudrais qu'aucun homme ne pût les tromper et les trahir. Aussi leur donnerai-je des leçons qui les empêcheront de se laisser surprendre. Je veux qu'elles sachent qui sont ceux qui les prient de cœur, et qu'elles les distinguent des faux amants : ces traîtres, ces menteurs seront alors couverts de honte et de risée. Ah! si ma dame pouvait le savoir, comme je l'aime de cœur, elle me donnerait bientôt son amour et laisserait là ce séducteur qui ne songe qu'à la trahir, tandis que moi je ne poursuis que son bien. »

Toute une partie du poème de Jacques d'Amiens, qui ne comprend pas moins du quart de l'ouvrage, manque absolument dans Ovide. Ce sont des modèles de conversation amoureuse. L'auteur enseigne comment on doit « prier d'amour » une dame ordinaire, ou une dame de haut rang, ou une jeune « pucelle ». Il suppose ensuite que les personnes à qui on a fait ces déclarations les repoussent, et, après les discours qu'il leur prête, il donne des for-

mules de répliques qui, suivant lui, ne peuvent manquer leur effet. Nous entendons d'abord une dame qui déclare aimer son mari et vouloir lui garder sa foi : l'amant lui répond que si elle aime son mari, c'est qu'elle ne connaît pas d'autre homme, et que ce mari d'ailleurs ne lui est pas aussi fidèle qu'elle se l'imagine. Une autre craint de perdre sa réputation : on lui montre qu'il y a moyen de bien cacher un secret. La troisième ne se fie pas aux paroles des amants, si souvent trompeurs : on la rassure par des protestations. A une quatrième, qui regarde comme une offense qu'on ait osé lui parler d'amour, on dit que sa beauté fait perdre la raison. Une autre, plus froidement, engage le galant à ne pas perdre auprès d'elle son temps et sa peine : le poète n'indique pas ici de réplique, mais la dame prouve ainsi qu'elle est « sage », et on ne doit, dit-il, l'en aimer et l'en rechercher que plus ardemment. La réponse de la dernière trahit son trouble : il faut savoir en profiter. Cette forme de dialogues amoureux n'est pas particulière à notre poète; il en a pris l'idée dans le livre latin d'André le Chapelain, écrit vers le commencement du XIIIe siècle, mais il n'en a guère pris que l'idée. Les discours composés par André sont des dissertations subtiles et approfondies de métaphysique amoureuse; les entretiens que rime Jacques d'Amiens sont beaucoup plus simples : ils vont droit au fait,

et souvent avec un singulier manque de délicatesse et même de décence. Disons à ce propos que notre auteur ne mérite nullement l'éloge que nous avons accordé à celui de la Clef d'amour : il ne recule pas devant les détails les plus crus; seulement, tandis qu'Ovide est élégamment lascif, il est bourgeoisement grossier. Il s'excuse là-dessus comme l'ont fait tant d'autres : « Je demande qu'on me pardonne si en quelques endroits j'ai parlé trop hardiment : il le fallait, et mon sujet le demandait. » Rien ne l'obligeait à traiter ce sujet; en tout cas il pouvait fort bien se dispenser d'en aborder certains côtés, et nous supposons que la « belle blonde » à qui il envoyait son poème dut lui savoir peu de gré d'avoir inséré de tels traits dans un livre destiné à lui plaire.

Citons en terminant le seul passage de Jacques d'Amiens qui se réfère avec précision à son temps et à son milieu, et qui est d'ailleurs curieux. Il est inséré dans le paragraphe consacré à la toilette des femmes, et il concerne les béguines, ces sortes de religieuses vivant dans le siècle, dont Rutebeuf s'est si finement moqué, et qui abondaient surtout, au XIIIe siècle, dans le nord de la France : « Les béguines, je le sais, aiment la propreté par-dessus toutes choses; je les vois équipées et arrangées plus accortement que personne; elles ont des vêtements bien tenus, des visages frais et colorés, elles aiment

les bons repas, les habits et les chaussures commodes. Elles semblent tourner toutes leurs pensées vers Dieu, et se lèvent volontiers pour aller aux matines... Ce que j'en ai entendu raconter, je ne veux pas le redire ici. »

Après les trois imitations poétiques de l'Art d'aimer que nous venons d'examiner, nous nous bornons à rappeler le petit poème de Guiart sur le même sujet, en soixante-cinq quatrains d'alexandrins monorimes. Il présente un singulier mélange de grossièreté et de dévotion. L'auteur, comme ses prédécesseurs, divise son œuvre en trois parties; seulement dans la troisième il ne s'agit pas, comme chez Ovide et les autres, de la façon de conserver l'amour une fois acquis, mais bien, au contraire, des moyens de s'en débarrasser :

Guiars qui l'art d'amors vost en romanz traitier
En son prologue vost de trois choses touchier :
La premiere, comment on se doit afaitier
Por requerre s'amie et savoir acointier ;

La seconde chose est comment se contendra,
Quant l'amor de la feme a soi atraite avra ;
Et la tierce comment il s'en departira
De l'amor a la dame quant plus ne li plaira.

Cette troisième partie, dans laquelle l'auteur fait surtout intervenir des motifs tirés de la religion, a cependant emprunté quelques traits aux *Remedia amoris* d'Ovide, et c'est pour cela que nous la mentionnons particulièrement.

Le poème lui-même des Remèdes d'amour, antidote fourni par Ovide au poison de son premier livre, a pénétré, bien que moins profondément que l'Art d'aimer, dans notre ancienne littérature. Marie de France, qui écrivait ses « lais » en Angleterre sous le règne de Henri II, nous décrit dans l'un d'eux une peinture où l'on voyait Vénus brûler ce livre dirigé contre elle. Un poète du XIII[e] siècle, qui ne manquait pas de talent, et dont nous possédons une traduction en vers du Lapidaire de Marbode, nous apprend qu'antérieurement il avait écrit sur les moyens de dompter l'amour et d'abaisser son grand orgueil: c'était bien probablement une traduction des *Remedia amoris*, mais nous ne l'avons pas.

La seule qui nous soit parvenue porte les caractères du XIV[e] siècle; elle suit de près le texte latin, à tel point que, dans le manuscrit qui nous l'a conservée, les distiques d'Ovide sont d'abord copiés, puis chacun d'eux est suivi de sa version française. L'œuvre est incomplète et ne mérite que d'être mentionnée; elle ne contient rien qui retienne l'attention.

Sous le nom assez mal approprié de Confort ou Remède d'amour, un anonyme, au commencement du XIV[e] siècle ou à la fin du XIII[e], a composé un poème qui n'est pas, à vrai dire, une traduction de celui d'Ovide : on n'y retrouve que deux passages

du poème latin, et le sujet même qui a fourni le titre n'est traité que dans les derniers vers. Dans le reste du poème, l'auteur définit, en vers fort ennuyeux, ternes et souvent obscurs, les différentes sortes d'amour et d'amitié. Si la recherche en valait la peine, on pourrait sans doute retrouver les ouvrages latins où il a puisé sa science; ce n'est pas, à coup sûr, dans l'Art d'aimer d'Ovide. Notre poète est d'une moralité scrupuleuse, et il critique, avec plus de bonheur d'expression qu'il n'en a d'ordinaire, ceux qui écrivent des ouvrages licencieux : « Personne, dit-il, ne devrait s'occuper à mettre en écrit de vilains mots; car, sans avoir besoin d'écriture ni de rime, chacun en sait assez par soi-même. » Il en veut aussi aux écrivains, si nombreux de son temps, qui s'attachaient à dénigrer les femmes, et il signale notamment comme répréhensible un ouvrage, que nous possédons encore, intitulé le Blâme des femmes : « Comme a fait celui, il eut grand tort, qui a écrit le Blâme des femmes, quand il n'aurait pas été capable de dire suffisamment la louange qu'elles méritent ».

Cette introduction, où l'auteur explique ce qu'il ne veut pas faire, est la partie la plus intéressante de l'œuvre. Notons encore une singularité. Il dit avoir composé son poème pour guérir une demoiselle qu'il voyait férue d'un dard d'amour : ce n'était apparemment pas pour lui, ou il aurait

sans doute moins prodigué à la « très douce, courtoise et sage » les avis et les remontrances de la philosophie et de la religion.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire une traduction en vers des *Remedia amoris* qui est insérée dans le vaste poème des Échecs amoureux, composé entre 1370 et 1380; elle appartient à une époque postérieure à celle où nous avons voulu renfermer cette étude.

Les poèmes d'Ovide furent une des sources où le moyen âge puisa les théories sur l'amour qu'il devait développer d'une façon si originale; ils furent loin d'être la seule. On leur dut surtout cette idée que l'amour est un art qui peut se pratiquer par règles et s'enseigner par préceptes; mais de cette idée on tira des conséquences fort nouvelles. L'inspiration toute frivole du principal poème d'Ovide, le milieu, profondément différent de celui du moyen âge, où il plaçait son lecteur, le rendaient peu propre à servir de code dans une société où l'on prétendait prendre l'amour au grand sérieux, tout en le considérant toujours comme étranger au mariage, à en faire l'inspirateur de toutes les grandes actions, le maître de toutes les belles manières, le guide de toutes les vertus. Un art d'aimer tout nouveau sortit des cours brillantes du XIIe siècle, où des femmes donnaient le ton et, comme plus tard les précieuses, raffinaient sur l'amour, de

façon à l'épurer jusqu'à un certain point, tout en lui accordant un empire absolu sur la vie entière. Cet art d'aimer, dont le livre d'André le Chapelain nous offre le premier traité en forme, alla, comme on sait, s'élevant et se subtilisant de plus en plus, et finit par devenir si sublime et si ténu qu'il s'évanouit dans une sorte d'éther mystique. Rien n'est plus éloigné en apparence de l'amour à fleur de peau qu'Ovide enseignait aux jeunes Romains et que les traducteurs dont nous avons parcouru les œuvres s'efforçaient de prêcher aux Français des XIIe et XIIIe siècles. Il y a cependant plus d'un point de contact entre ces deux conceptions si différentes : le seul qui nous intéresse ici est la prétention de soumettre l'amour à des lois et d'en donner des leçons. Cette prétention n'était peut-être pas plus justifiée quand on avait affaire aux affranchies de Rome que quand on s'adressait aux nobles dames des cours de France et de Champagne, ou plus tard à celles qui charmaient l'hôtel de Rambouillet, et Molière a rendu l'arrêt du bon sens, en cette matière comme en tant d'autres, en nous disant, par la bouche du pauvre Alceste, que « la raison n'est pas ce qui règle l'amour. »

PAULIN PARIS

ET

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DU MOYEN AGE [1]

Messieurs,

En remontant, il y a quelques mois, dans la chaire d'où un coup bien cruel m'avait écarté, je pris devant mes auditeurs l'engagement d'accomplir aujourd'hui un devoir que l'émotion trop vive ne me permettait pas alors de remplir, et de consacrer ma première leçon de cette année à retracer sommairement les services rendus par mon père à l'étude de la langue et de la littérature françaises au moyen âge. Quand le lien qui m'attache à celui que nous regrettons ne serait pas aussi étroit, je ne

1. Leçon d'ouverture du cours de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, le 7 décembre 1881.

devrais pas moins cet hommage au professeur auquel je succède, et qui donna le premier au Collège de France l'enseignement dont je suis maintenant chargé. Son nom restera pour toujours associé à cet enseignement, dont il avait, pendant de longues années, cherché à démontrer la nécessité, qu'il a si dignement inauguré, qu'il a poursuivi pendant près de vingt ans, et qui ne risque plus de disparaître.

Il nous semble, en effet, aujourd'hui, qu'il y aurait une étrange et choquante lacune dans les programmes de ce grand établissement d'instruction supérieure si la langue et la littérature françaises du moyen âge n'y étaient pas représentées. Il semble même, et à juste titre, qu'il ne doit pas être réservé au Collège de France; nos Facultés des lettres lui ouvrent leurs portes, et nous le verrons installé dans la plupart d'entre elles dès qu'il se trouvera un nombre suffisant de professeurs auxquels il puisse être confié. Ceux même qui, faute d'avoir une idée juste et de la science et de l'art littéraire, craignant bien à tort que l'une ne nuise à l'autre, voient avec regret l'envahissement, par ce qu'ils appellent l'érudition, de chaires qui devraient être à leurs yeux les sanctuaires du goût ne voudraient pas enlever celle-ci à l'étude de nos antiquités, et reconnaissent que, la langue et la littérature françaises ne datant pas du XVIIe siècle, il est bon de s'enquérir de ce qu'elles ont été pendant la longue

période qui les sépare de leurs origines latines. Il n'en était pas ainsi il y a quarante ans : une résistance tacite, mais obstinée, fermait les portes du haut enseignement à ce qu'on regardait comme une sorte de forme pédante du romantisme, et pour triompher de ces préjugés, d'autant plus tenaces qu'il était plus embarrassant de les justifier, il fallut, outre cette lente victoire que le temps gagne chaque jour au profit des idées justes, un concours heureux de circonstances favorables : les plus importantes furent d'abord la grande autorité de Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui, ayant remis en honneur les troubadours, s'intéressait naturellement aux études parallèles sur leurs contemporains du Nord; puis ce qu'on a appelé la « conversion » de Victor Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres, lequel se trouvant attaché à la commission qui, dans l'Académie des Inscriptions, continue l'*Histoire littéraire de la France* commencée par les Bénédictins, étudia le moyen âge par devoir, fut tout étonné d'y prendre plaisir et invita ses collègues universitaires à le suivre sur ce terrain qu'il découvrait et où ils ne l'accompagnèrent d'ailleurs que rarement et de loin; enfin et surtout la présence au ministère de l'Instruction publique d'un littérateur ami de la science, qui avait lui-même effleuré l'étude de l'art et de la poésie au moyen âge et qui en avait aperçu l'intérêt. C'est à

l'initiative de M. Fortoul que fut due la création de cette chaire, dont la première leçon fut prononcée, dans cette salle et à cette place où je parle, le 1er mars 1853. C'est une date à retenir.

La chaire créée, il fallait s'enquérir du titulaire. On peut dire que l'opinion publique désignait celui qui fut choisi. Ce que Paulin Paris avait fait pour la littérature du moyen âge au moment où il fut nommé professeur au Collège de France était considérable et éclatant. D'autres avaient publié plus de textes; d'autres avaient peut-être serré de plus près certaines questions philologiques, encore, à vrai dire, obscures pour tout le monde en France; d'autres enfin avaient exposé leurs idées sous une forme plus ample, plus oratoire et plus accessible au grand public : aucun ne connaissait réellement aussi bien la littérature du moyen âge dans toutes ses variétés, aucun ne l'avait prouvé par des publications aussi diverses, aussi nombreuses et aussi importantes, aucun n'y avait fait autant de découvertes et ouvert autant de voies.

Né le 25 mars 1800, en Champagne, dans un village où son père était notaire, Paulin Paris vint jeune à Paris. Son père l'y envoyait pour faire son droit : ce ne fut pas ce dont il s'occupa le plus. Ayant eu l'occasion d'apprendre l'anglais, il se passionna pour la gloire de lord Byron, alors dans tout son éclat, et débuta dans la carrière littéraire,

en 1824, par un petit écrit où, sous le titre à moitié ironique d'*Apologie de l'école romantique*, il invitait la poésie française moderne à se retremper à deux sources, la poésie étrangère, surtout celle de Byron, et l'art du moyen âge. Non seulement il opposait la cathédrale de Reims, à l'ombre de laquelle il avait été élevé, aux plus beaux monuments de l'architecture classique, mais il parlait déjà de l'ancienne littérature française avec une connaissance que dès lors bien peu de gens partageaient avec lui. Après avoir fait un vif éloge de Villehardouin, de Joinville et de Froissart, déjà familiers au public lettré, il ajoutait : « Ce que je viens de dire de nos anciennes histoires, je puis le répéter avec encore plus de justice de nos anciens romans..... Les étrangers ont su les apprécier, mais..... ils les ont presque tous défigurés. J'apprendrai sans doute à plusieurs lecteurs que l'histoire des chevaliers de la Table Ronde, celle du beau Tristan, de la belle Isoude, de Lancelot et de la Dame du Lac, que les douze Pairs de la cour de Charlemagne sont tous originaires de France; quelques-uns des récits transportés par les ménestrels dans les châteaux anglais, italiens ou espagnols ont donné naissance aux contes de Boccace, à l'histoire de Tirant le Blanc, aux fictions de Bojardo et au ravissant poème d'Arioste. Mais quant aux Français, loin de tirer parti d'une source aussi riche, ils ont préféré copier les étrangers qui les

avaient eux-mêmes copiés. » Et plus loin il engage les Français à sortir enfin de cette inexcusable ignorance, à étudier dans les manuscrits ces vieux romans que les étrangers sont unanimes à nous envier et qu'ils admirent depuis des siècles. Ce conseil, il l'avait évidemment déjà suivi lui-même, car il dit dans une note, après avoir rappelé le passage où Dante attribue à la lecture d'un roman français le moment d'entraînement fatal qui perdit Francesca pour l'éternité : « Il est impossible d'exprimer quel plaisir j'éprouvai en retrouvant, il y a quelque temps, dans le Saint-Graal, le passage même dont parle Dante. » C'était dans un manuscrit, comme il n'en manque pas, où le *Lancelot* était réuni au *Saint-Graal*, qu'il l'avait retrouvé avec une aussi agréable surprise.

Ce fut donc un grand bonheur pour lui que l'occasion qui lui fut offerte, en 1828, d'être attaché, dans un rang bien modeste, à ce cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du roi dont il avait souvent été l'hôte passager, enviant sans doute ceux qui avaient un libre accès à tous ces trésors, et où il devait passer près de cinquante ans dans le travail le plus passionné et le plus doux. Répondant, quelques années plus tard, à un écrivain qui avait dit que les manuscrits de nos vieux romans en prose et en vers « sont difficiles à déchiffrer et semblent braver la patience et la curiosité des littérateurs »,

il s'écriait avec l'accent le plus vrai : « Pour moi, je ne demande pas qu'on me sache le moindre gré de les avoir *déchiffrés*. En effet, combien d'heures ai-je vues passer rapidement en poursuivant cette lecture! combien de romans du jour et de gazettes ai-je fermés pour étudier plus longtemps ces admirables compositions, images de l'esprit, des mœurs et des croyances de nos ancêtres! Combien de fois alors n'ai-je pas mis un frein à mon enthousiasme, en me rappelant avec une sorte d'effroi l'aventure du chevalier de la Manche! Honnête don Quichotte! les romans coupables de ta folie n'étaient que de longues paraphrases décolorées..... Que serais-tu devenu si tu avais lu les originaux? »

Malgré la sincérité de ces effusions, leur ton même prouve que celui qui s'y livrait ne dépassait pas la mesure, comme l'ont fait trop d'admirateurs des productions du moyen âge. Déjà dans un de ses premiers écrits, il s'élève contre cet enthousiasme aveugle qui trouve sublime ou charmant, sans distinction, tout ce que nous ont conservé de vieux manuscrits. Resté fidèle jusqu'à la fin de ses jours au culte des classiques anciens et modernes, l'apologiste du romantisme ne fut jamais la dupe des mots; il ne prétendit pas inaugurer dans une chapelle fermée un culte aussi étroit que fanatique. Cette chapelle de sa dévotion la plus habituelle, il voulait l'ouvrir au contraire, et il l'a ouverte dans

le grand Panthéon de l'esprit humain, où la coupole centrale abritera toujours les marbres immortels de la Grèce, et en écrivant sur la porte : *Introite, nam et hic dii sunt*, il réclamait seulement contre l'injuste exclusion qui fermait l'accès du temple précisément à nos dieux nationaux, dont les images, parfois gauches et grossières, mais pleines de vie et souvent, dans leur naïveté, de force et de grâce, ont été pétries de notre argile et façonnées par les mains de nos aïeux. « Oui, disait-il encore à la fin de sa carrière, presque dans les mêmes termes qu'au début, j'ai regretté le profond oubli où nos vieux romans sont tombés dans notre France..... Se pourrait-il qu'après avoir été traduits dans toutes les langues ouvertes à la culture littéraire, après avoir fait les délices de l'Europe entière, ils fussent réellement indignes d'une attention sérieuse ?..... On juge avec plus de bienveillance les premières productions du génie français en Allemagne, en Angleterre, en Italie..... Dans la plupart des grands centres d'éducation, une chaire y est réservée à l'enseignement des origines de notre langue et de notre littérature, et cette chaire n'est pas encore accordée dans nos Facultés des lettres aux mêmes études. Si nos enfants, en quittant les bancs de l'école, étaient déjà rompus aux formes de notre ancienne langue, tous ceux qui voudraient passer pour lettrés..... sans cesser d'admirer et d'étudier les grandes œuvres

d'art et de poésie que l'antiquité nous a léguées, accorderaient un regard de plus en plus favorable aux premières créations de la *romancerie* française, et nous pourrions hardiment répéter avec Horace : *Multa renascentur quæ jam cecidere.....* »

J'ai cité ces passages, Messieurs, pour vous montrer que le point de vue purement littéraire fut toujours prédominant dans l'intérêt que mon père portait aux productions du moyen âge. Toute sa vie, il chercha à en répandre le goût, à leur conquérir des sympathies chez les gens du monde, chez les littérateurs purs, chez les femmes elles-mêmes. C'est dans cet esprit qu'il choisit souvent les textes dont il a donné l'édition, qu'il écrivit plusieurs de ses préfaces et de ses notices, qu'il mit « en nouveau langage » *les Aventures de maître Renart et d'Ysengrin son compère*, et *Garin le Loherain*, et enfin *les Romans de la Table Ronde*. Il faut reconnaître que ses efforts n'ont pas été couronnés d'un plein succès, et peut-être y avait-il quelque illusion dans l'espoir qui les animait. En tout cas, nous comprenons aujourd'hui un peu différemment l'étude du moyen âge. Nous nous attachons moins à l'apprécier et à le faire apprécier qu'à le connaître et à le comprendre. Ce que nous y cherchons avant tout, c'est de l'histoire. Certes le profit que trouve l'histoire à l'étude des œuvres littéraires du passé préoccupait aussi mon père : il a publié plusieurs

textes d'un intérêt surtout historique, et il a insisté à mainte reprise sur les précieux renseignements que les œuvres purement poétiques apportent à l'histoire des mœurs, des institutions, de la civilisation générale. Mais nous allons un peu plus loin : nous regardons les œuvres poétiques elles-mêmes comme étant avant tout des documents historiques, comme faisant partie de l'histoire prise dans son sens le plus large, comme étant les faits mêmes de l'histoire de la langue, des sentiments et de la pensée. Quant à la sympathie du public pour ces œuvres, à leur diffusion comme sources de jouissances littéraires, à leur introduction dans l'éducation nationale, nous les souhaitons assurément, au moins dans de certaines limites; mais nous ne les attendons que d'un progrès lent, qui ne peut s'accomplir et s'accélérer que si d'abord une critique sévère et rigoureusement historique a préparé le terrain, creusé les sillons et trié les semences : alors des mains plus hardies et plus heureuses pourront confier à la terre nouvelle quelques-unes des graines de ces fleurs oubliées, écloses jadis spontanément sur le sol de la douce France, et qui retrouveront peut-être, au milieu d'une flore parfois bien différente et souvent exotique, un peu de leur éclat éteint et de leur parfum évanoui. D'ailleurs si ceux qui s'efforcent de répandre la connaissance et le goût des œuvres du moyen âge ont encore à lutter

contre l'inertie du public, ils ne rencontrent plus dans la critique cette résistance aveugle et violente qui s'opposait aux premières tentatives. Notre horizon littéraire s'est singulièrement élargi depuis cinquante ans : nous avons appris à connaître, à goûter les formes les plus variées qu'a revêtues l'éternelle recherche de l'émotion esthétique; la « littérature du monde » que rêvait Gœthe existe réellement pour tous les esprits cultivés, et leur ouvre, de la Chine à l'Islande, des plus antiques poèmes de l'humanité aux chansons populaires de nos campagnes, l'immense diversité de son domaine multiple. Vouloir exclure de cette attention universelle uniquement le moyen âge, et précisément le moyen âge français, semblerait aujourd'hui aussi vain que puéril. Aussi les rares protestations qu'il arrive parfois d'entendre encore à ce propos font-elles l'effet de ces projectiles oubliés qui viennent tout à coup, maniés par une main maladroite, à faire explosion sur un champ de bataille depuis longtemps abandonné.

Une fois admis dans ce paradis où tous les fruits étaient à portée de sa main, le jeune bibliothécaire s'attaqua d'emblée aux plus savoureux, aux plus substantiels. En 1831 il imprimait, comme premier volume d'une collection des *romans des douze pairs*, le roman de *Berte aux grands pieds*, d'Adenet le Roi. Cette publication et la préface qui la précède

marquent une date importante dans l'histoire de nos études. Personne en France ne s'était douté jusque-là que la France du moyen âge eût possédé une grande poésie épique. Les anciennes chansons de geste, mises en prose et imprimées aux xv[e] et xvi[e] siècles, avaient été connues sous cette forme et prises pour de simples romans. Même quand on eut remarqué quelques-uns des originaux en vers conservés en manuscrit, on continua, sous l'empire du préjugé ainsi établi, à les considérer comme des romans semblables aux autres. En 1812, il est vrai, un poète allemand, épris du moyen âge et de la poésie populaire, étant venu à Paris, y avait lu ou même copié plusieurs de nos textes épiques les plus importants, et avait révélé au public lettré de son pays l'existence de la vieille épopée française; d'autres savants allemands avaient profité de ses indications, et dès 1828 une chanson de geste française, le *Fierabras*, revêtue, il est vrai, d'une mauvaise forme provençale, avait été imprimée à Berlin et accompagnée de nombreux extraits de poèmes français. Mais les publications de Louis Uhland, de Valentin Schmidt, de Diez, de Bekker n'avaient guère pénétré en France, où la connaissance de l'allemand était alors tout à fait exceptionnelle, et mon père, qui ne possédait pas cette connaissance, s'enfonça seul et sans aucun guide dans cette vieille forêt où il se frayait la voie avec un plaisir mêlé de surprise

et où il ne se savait précédé par personne. Il ouvrait l'un après l'autre ces antiques volumes où dormait depuis des siècles notre épopée nationale, il en contemplait avec un ravissement étonné les grandes proportions, les traits vigoureux et simples; les passions, les guerres, les tumultes de l'âge féodal surgissaient tout à coup devant ses yeux, et, comme le laboureur de Virgile, en mettant au jour les sépulcres des aïeux, il s'émerveillait de la grandeur de leurs ossements. En présentant au public le premier des poèmes ainsi retrouvés, il leur donna à tous leur véritable nom, celui de *chansons de geste* (c'est-à-dire appartenant à l'histoire nationale), et il ne craignit pas, pour la première fois en France, de prononcer à leur sujet « ce grand mot d'épopée, recordeur de l'Iliade. » Il démontra que, comme les rapsodies homériques, nos vieux poèmes étaient chantés au son des instruments et méritaient pleinement le nom de chansons, que leur donnent les anciens témoignages, et qui avait égaré les modernes jusqu'à leur faire croire que la *Chanson de Roland* était une petite pièce en couplets munis d'un refrain; il reconnut les règles de la versification de ces poèmes; il prouva qu'ils étaient non les imitations, mais les sources de la prétendue chronique de Turpin; il fit voir la différence profonde qui sépare les chansons de geste des contes bretons; il posa en un mot, malgré quelques appré-

ciations erronées ou trop peu précises, les bases de l'histoire de notre poésie épique, qu'il devait tant contribuer encore à éclaircir.

Il reconnaissait, dans cette même préface, que le poème assez moderne et tout épisodique qu'il publiait était loin de donner une idée suffisante de cette poésie, si archaïque en certains morceaux, parfois si barbare et ordinairement si nationale : « J'ai senti, disait-il (p. VIII), que pour conquérir des lecteurs à nos plus anciens poèmes, il fallait débuter moins par le plus beau que par le plus court et le plus exempt de difficultés philologiques. » La chanson de *Garin le Loherain*, qu'il mettait au jour en 1833, etait d'un tout autre caractère. Quels que soient les faits historiques, jusqu'à présent non retrouvés, sur lesquels s'appuient les différents poèmes composant le vaste cycle des *Loherens*, il représente éminemment, dans ses plus anciennes parties, la grande épopée féodale ; il est l'expression, idéale et réelle à la fois, de la société aristocratique qui s'éleva sur les débris de l'empire de Charlemagne et domina le monde occidental et surtout la France du IXe au XIIe siècle. La préface de l'édition de *Garin* aurait fourni une occasion plus naturelle que celle de *Berte* d'exposer l'histoire et de déterminer les traits principaux de notre vieille poésie épique. Cette tâche, qu'il s'était d'abord proposée, mon père ne la remplit pas alors ; il en fut détourné par la

nécessité urgente d'une polémique qu'il n'avait pas prévue : comme les ouvriers de la Bible, il travaillait à la reconstruction de notre passé poétique la truelle dans une main et l'épée dans l'autre. Fauriel était alors professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres. S'emparant, comme c'était son droit, du domaine nouveau qui venait d'être ouvert à la critique comparative, il avait exposé, dans des leçons éloquentes, une théorie toute personnelle sur l'origine de l'épopée chevaleresque. D'après lui, qu'elle célébrât les gestes des rois de France et de leurs vassaux ou les prouesses des compagnons d'Arthur, cette poésie était foncièrement provençale; les chansons et les romans français n'étaient que de pâles imitations d'originaux en langue d'oc perdus. C'est à la réfutation de ces spirituels paradoxes que l'éditeur de *Garin*, surpris par leur publication au moment où ses deux volumes allaient paraître, consacra sa préface. Dans ces pages, que des juges compétents trouvèrent trop vives, mais qui en somme étaient parfaitement judicieuses, il se bornait à détruire par des faits les allégations de son brillant adversaire. Le *Garin*, dans cette échauffourée, fut quelque peu oublié, et l'exposition des questions générales relatives à notre ancienne épopée fut remise à une occasion plus favorable. « J'ai cru, dit-il (p. IV), qu'il valait mieux réunir en un seul volume, et comme en un seul faisceau, tout ce

qui touche à l'*Histoire des chansons de geste*. Je termine en ce moment mon travail. » « Le poème de *Garin le Loherain* étant (p. VI) l'une des plus importantes..... chansons de geste conservées, j'ai longuement parlé de son caractère et de sa composition dans l'*Histoire des chansons de geste*. » En marge de cette phrase, en 1856, mon père écrivait dans son exemplaire : « Cette histoire n'est pas encore faite aujourd'hui, vingt-trois ans plus tard ! » Il en a fait pourtant d'importants chapitres, soit dans ses *Manuscrits français*, soit dans l'*Histoire littéraire de la France*, où il a consacré aux chansons de geste deux ouvrages, on peut le dire, l'un de 500, l'autre de près de 400 pages in-quarto; il en a parlé à plusieurs reprises dans son cours et il a publié quelques-unes de ses leçons sur ce grand sujet, de l'étude duquel il a rendu son nom inséparable. Mais de l'histoire qu'il rêvait en 1833, nous pouvons répéter aujourd'hui, près de cinquante ans après : « Elle n'est pas encore faite ! » Le grand ouvrage de M. Léon Gautier sur *les Épopées françaises* n'a pas le même plan, et d'ailleurs il est loin d'être achevé. Ce furent sans doute les difficultés de l'entreprise qui firent reculer mon père, après qu'il eut rédigé plusieurs parties. Les difficultés n'apparaissent que vaguement à qui conçoit une œuvre; elles se dressent à chaque pas devant celui qui l'exécute. Toutes nos chansons sont loin d'être pu-

bliées; quand elles le seront toutes d'une manière satisfaisante, quand on aura pu à loisir les étudier sur toutes leurs faces, il sera temps d'écrire le livre dont Paulin Paris aura l'honneur d'avoir donné le titre et l'idée.

La poésie épique ne fut pas seule à l'attirer dans ce grand cimetière de notre ancienne littérature où il promenait ses recherches et ses évocations. La poésie lyrique lui offrit un autre genre d'intérêt. Elle avait plus anciennement suscité la curiosité. Thibaud de Champagne, grâce à son rang et à la romanesque légende de ses amours, le châtelain de Couci, grâce à l'aventure tragique où on a introduit son nom, avaient, dès le siècle dernier, trouvé des éditeurs et des commentateurs. Mon père remonta plus haut : il s'attacha surtout aux chansonniers du XIIe siècle, aux premiers qui introduisirent chez nous l'art lyrique des troubadours, et dans les œuvres desquels respire encore un souffle plus naïf et plus personnel. En fouillant, pour retrouver leurs œuvres, dans les manuscrits de la Bibliothèque, il rencontra une poésie lyrique inconnue jusque-là, d'un caractère presque populaire et à moitié épique, des chansons, souvent anonymes, retraçant dans de courts tableaux des aventures ou plutôt des situations amoureuses, et pleines d'une grâce archaïque et d'une saveur toute française. Il réunit dans une gerbe un choix fait dans ces deux moissons et l'offrit

au public sous le nom de *Romancero français* (1833). Toutes les productions de ce genre des *romances*, si particulièrement intéressant, ont été réunies depuis par M. Karl Bartsch. Quant à la poésie lyrique d'un caractère plus artistique, elle attend encore presque entière des éditeurs et des historiens; dans un travail qui ne remplit pas moins de 320 pages de l'*Histoire littéraire*, mon père a donné, d'après les manuscrits de Paris, une première reconnaissance de ce grand domaine, jardin cultivé avec art par les plus nobles mains comme par les mains bourgeoises, dont les fleurs innombrables manquent un peu d'éclat dans leurs couleurs et leurs parfums, mais qui mérite assurément toute l'attention de la science.

Bientôt ce fut sur le champ de l'histoire qu'il dirigea ses investigations. Dès 1833, dans un *Mémoire sur la relation originale des voyages de Marco Polo*, il avait prouvé que le récit du célèbre voyageur avait d'abord paru en langue française. De 1836 à 1840 il publia les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, traduction faite au XIIIe siècle et remaniée au XIVe de la compilation latine connue sous le même nom. En 1838 il donna au public une œuvre d'une bien autre importance, les mémoires de Joffroi de Villehardouin sur la conquête de Constantinople. Cet admirable écrit, qui ouvre si fièrement l'incomparable série de nos mémoires, n'avait été

imprimé jusque-là que dans des versions rajeunies, où rien ne restait plus de la belle langue, de l'allure à la fois majestueuse et primesautière, de la mâle et simple éloquence du maréchal de Champagne. M. de Wailly a donné récemment de ce beau livre une édition plus rigoureusement critique, où le fond et la forme, par la comparaison méthodique de tous les manuscrits, ont été restaurés avec le soin qu'exigent les progrès faits aujourd'hui par la science ; mais à son prédécesseur appartient l'honneur d'avoir fait le premier résonner à nos oreilles la voix pleine, vibrante, et douce dans sa rudesse du héros qui dicta, il y a six siècles et demi, la véridique histoire des merveilles qu'il avait vues et accomplies.

C'est encore à l'histoire, en même temps qu'à la poésie, qu'appartient une publication qui passionna mon père pendant de longs mois, et qui, par une malheureuse coïncidence, fut mise en vente, s'il m'en souvient bien, le 22 février 1848. Le public avait alors d'autres soucis que la première croisade, et la *Chanson d'Antioche* passa presque inaperçue. C'était injuste, car peu d'anciens textes méritaient plus d'attirer l'attention. En lisant dans les manuscrits les immenses poèmes consacrés aux guerres saintes, mon père avait remarqué, au milieu de récits à peu près complètement fabuleux, un long épisode, relatif à la première de ces guerres,

où non seulement presque tout était conforme aux données historiques les mieux assurées, mais où un grand nombre de détails, inconnus aux chroniqueurs latins, se présentaient avec l'apparence de la vérité, et où les personnages, les lieux, les événements étaient décrits avec une vie, une couleur, une réalité que ne pouvaient offrir les textes latins, empreints d'une extrême gaucherie ou revêtus au contraire du vernis banal de la rhétorique scolastique. Il détacha cet épisode, dont la fin était assez nettement marquée, et le publia sous le nom de *Chanson d'Antioche*, justifié par l'importance capitale qu'ont dans le récit le siège et la prise d'Antioche, et confirmé par d'anciens témoignages. Il dut d'ailleurs reconnaître que la forme primitive de ce récit, apparemment émané d'un témoin oculaire, Richard le Pèlerin, ne nous était pas parvenue, et qu'il fallait se contenter du renouvellement où, vers la fin du XIIe siècle, Graindor de Douai avait substitué, suivant la mode de son temps, des rimes exactes aux libres assonances du vieux pèlerin. Le travail préparatoire de cette édition lui fit étudier l'histoire des guerres d'outre-mer; il s'y intéressa toujours vivement : quand, il y a quelques années, on contesta la valeur historique de la *Chanson d'Antioche*, il retrouva pour la défendre toute l'ardeur de ses polémiques juvéniles; et son dernier ouvrage, dans l'ordre d'études qui nous occupe seul

ici, a été l'édition de l'ancienne version française de Guillaume de Tyr, l'auteur de cette grande histoire de la conquête de la Terre Sainte achevée au moment où les chrétiens allaient la perdre, l'un des monuments qui font le plus d'honneur à l'historiographie du moyen âge.

Tant de voies nouvelles et diverses ouvertes à la science ne lui avaient pas encore suffi. En 1836 il commençait la publication du plus considérable, du plus utile peut-être, de ses ouvrages, les *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi.* Il voulait prendre l'un après l'autre les manuscrits du fonds français, les décrire, en déterminer la date, l'origine, les anciens possesseurs, et enfin les analyser et en apprécier le contenu. Cette dernière tâche dépassait de beaucoup celle que s'impose d'ordinaire un rédacteur de catalogue; aussi le livre en question est-il tout autre chose qu'un catalogue. On y trouve, à propos de tel ou tel manuscrit, de longues dissertations d'histoire ou d'histoire littéraire, parfois presque des ouvrages entiers. Avec ce système, il était impossible d'avancer vite. Sept volumes, publiés de 1836 à 1848, ne contiennent la description que d'un millier de manuscrits. La révolution de 1848, en retirant à l'entreprise le léger subside que lui accordait le ministère, en empêcha la continuation : deux volumes, prêts pour l'impression, sont restés inédits. Heureusement les ma-

nuscrits qui portaient les premiers numéros dans l'ancien fonds français étaient les plus intéressants pour le moyen âge; parvenu à l'endroit où il fut arrêté, l'auteur aurait eu à remplir bien des volumes de notices sur des productions plus modernes ou de moins de valeur que celles qu'il avait étudiées dans les sept premiers. Il y avait rencontré la littérature du moyen âge sous toutes ses formes, non seulement celles dont il s'était déjà occupé devant le public, chansons de geste, chansons d'amour, chroniques, poèmes historiques, mais d'autres qu'il n'avait pas encore abordées. Ce fut le cas pour les grands romans en prose de la *Table Ronde*, dont il eut à décrire les plus anciens et les plus volumineux exemplaires. Il les lut, ou plutôt il les relut (car nous avons vu que dès 1824 il en avait pris connaissance) avec un plaisir toujours croissant, et dès lors il essaya de les classer, de les apprécier, d'en déterminer la date et la patrie. Ce sujet si difficile ne cessa plus de l'occuper; il le traita dans son cours, et pendant neuf ans, de 1868 à 1877, il publia, en cinq volumes, en les accompagnant d'introductions et de dissertations, les *Romans de la Table Ronde* mis en nouveau langage. Soit dans ses leçons, soit dans le premier volume de cet ouvrage, soit dans un article de la *Romania* (1872), soit enfin dans son épilogue, il modifia à diverses reprises le système qu'il avait proposé

jadis pour grouper et caractériser ces grandes compositions. Ce système, nous aurons à l'examiner cette année, en étudiant à notre tour le roman de *Lancelot* et les autres : quels que soient les changements qui doivent y être apportés par une critique en possession de matériaux plus nombreux, à mon père restera le mérite d'avoir essayé de porter un peu d'ordre et de lumière dans ce qui n'était avant lui qu'un chaos. Le premier et le seul depuis des siècles, il avait lu dans leur entier ces immenses compositions dont il a donné des traductions ou analyses qui permettent à tout le monde d'avoir une connaissance suffisante au moins de quelques-unes d'entre elles. Et cette lecture, fastidieuse pour tant d'autres, avait pour lui un attrait infini. Je le vois encore, courbé sur ces énormes volumes du XIII[e] siècle, aux innombrables feuillets couverts sur trois ou quatre colonnes d'une écriture fine et serrée, laissant passer les heures sans en avoir conscience, et se replongeant, après une interruption presque toujours importune, dans le monde enchanté qu'évoquaient ces pages antiques et où, pendant de nouvelles heures, il vivait tout entier. Ses dernières paroles, en terminant le livre où il a essayé d'en faire revivre une partie pour les autres, indiquent assez le plaisir qu'il goûta en s'y absorbant ainsi : « De tous nos contemporains, dit-il, je suis peut-être le seul qui ait complètement lu ces

romans du cycle d'Artus, premiers ancêtres de tous les ouvrages qu'on a depuis désignés sous le nom de *romans*. Plus je les ai étudiés, plus j'ai compris la vogue incomparable qu'ils obtinrent si longtemps, et la suprême influence qu'ils exercèrent sur les mœurs des gens du monde, sur l'imagination des gens de lettres. » C'est en effet par leur rapport avec les mœurs de la société polie du moyen âge, par leur influence sur la littérature romanesque des temps postérieurs, que les romans de la *Table Ronde* méritent surtout d'intéresser. Compositions factices, dénués, dans leur forme française et surtout dans leur forme prosaïque, de la base réelle et nationale qu'ils avaient eue dans leur patrie d'origine et qui fait la grandeur de notre vraie poésie épique, ils reflètent l'idéal particulier, souvent bizarre et toujours très conventionnel, d'un monde aristocratique à la fois naïf et raffiné, et ils ont été les ancêtres de tous les romans idéalistes qui les ont suivis, en même temps qu'ils ont contribué, plus que toute chose, à entourer le moyen âge de cette auréole de galanterie et de chevalerie aventureuse sous laquelle ses traits véritables ont été parfois méconnus. A ces titres, les romans du cycle breton méritent notre étude, et, sans trouver peut-être aux rédactions en prose autant de charmes que nos ancêtres jadis et plus récemment leur habile renouveleur, nous leur accor-

derons la place importante à laquelle elles ont droit dans l'histoire littéraire, et nous nous efforcerons de compléter les recherches entreprises par celui qui nous a frayé la voie.

C'est encore en décrivant les manuscrits de notre grande bibliothèque que mon père eut occasion de s'occuper de l'ancien théâtre. Il retrouva, dans deux volumes qui, avant lui, n'avaient attiré l'attention de personne, le mystère de la *Passion* d'Arnoul Greban, que j'ai publié depuis, et où il reconnut la première forme de cet immense drame, forme tombée dans l'oubli par suite du succès obtenu par le rajeunissement que l'Angevin Jean Michel en donna quarante ans plus tard. Il revint aussi à ce sujet dans son enseignement du Collège de France et en détacha, pour la publier, une remarquable leçon sur la mise en scène des mystères, où, rompant avec une tradition plus que séculaire, il démontrait que la scène des mystères n'était pas faite d'étages superposés, mais qu'elle comprenait sur le premier plan un large espace vide, et, par derrière et alentour, des *mansions* ou lieux spécifiés où l'action se transportait successivement. Seul, à une des extrémités du théâtre, s'élevait sur un échafaud masqué par des tentures le paradis où resplendissait Dieu le père entouré de ses anges, tandis qu'à l'autre bout s'ouvrait la gueule flamboyante de l'enfer. Personne aujourd'hui ne conteste plus cette expli-

cation, aussi conforme au bon sens qu'aux textes.

Bien d'autres sujets spéciaux furent abordés, effleurés ou traités dans ces sept volumes des *Manuscrits français*. Avant qu'il en arrêtât la publication, mon père avait été associé à une grande œuvre collective qui devait encore l'obliger à étudier sous ses aspects divers la littérature française du moyen âge. Élu en 1837 membre de l'Académie des Inscriptions, il fut adjoint peu après à la commission académique qui, depuis soixante-deux ans, continue la grande œuvre de l'*Histoire littéraire de la France*, entreprise par les Bénédictins. Le tome XX, publié en 1842, contient les meilleurs morceaux peut-être qui soient sortis de sa plume, les quatre importantes notices sur Jean Bodel, Adam de la Halle, Rutebeuf et Adenet le Roi. Placé, pour ces études d'histoire littéraire, sur un terrain solide et limité, il a pu montrer dans les meilleures conditions la sûreté de son jugement, la finesse de ses appréciations, l'agrément et la clarté de son exposition. Il a rendu à sa véritable époque, la fin du XIIe siècle, la figure si originale de l'Artésien Jean Bodel, poète épique, lyrique, dramatique et satirique à la fois, que des conjectures malheureuses et des rapprochements insoutenables avaient avancé jusqu'au milieu du XIIIe ; il a fait comprendre les aspects variés du talent d'Adam de la Halle, cet autre Artésien, plus jeune d'un demi-siècle, qui nous a laissé, outre

des chansons dont il composait également les gracieuses paroles et la musique d'un charme parfois encore appréciable à notre oreille, une œuvre unique dans notre littérature, *le Jeu de la Feuillée*, mélange étonnant de fantaisie poétique, de personnalité hardie et de verve bourgeoise qui fait involontairement penser aux *Chevaliers* et aux *Gaies commères de Windsor*, et une autre composition dramatique, *Robin et Marion*, qu'on a appelée, non sans raison, notre premier opéra-comique; il a restitué, en la replaçant dans son vrai milieu et en lui rendant son vrai caractère, la vive et maigre silhouette de Rutebeuf, l'ancêtre des poètes parisiens; enfin il a repris et considérablement développé cette biographie d'Adenet le Roi, le dernier, on peut le dire, des grands trouveurs du vrai moyen âge, par laquelle il avait débuté dans ces études. Le tome XXI (1847), consacré surtout à des ouvrages latins, notamment historiques, ne contient de lui que de courtes notices; mais dans les tomes XXII (1852) et XXIII (1856) ont été insérés les grands travaux sur les chansons de geste et sur la poésie lyrique que j'ai indiqués plus haut, sans parler de quelques articles de moindre importance. Le tome XXIV (1862) est occupé tout entier par les *Discours* de Victor Le Clerc et de M. Ernest Renan sur l'état des lettres et des arts au XIVe siècle; mais les tomes XXV (1869) et XXVI (1873) contiennent de nouveau deux longs travaux de

mon père, l'un (112 pages) sur les poèmes du cycle des Croisades, l'autre (380 pages) sur un certain nombre de chansons de geste omises dans le tome XXII. Dans le tome XXVII (1877) on trouve encore plusieurs notices de lui, et enfin le tome XXVIII, déposé sur le bureau de l'Académie quelques semaines après sa mort, en contient d'importantes, une notamment sur Jean de Meun, qui, avec une autre insérée dans le tome XXIII sur le *Roman de la Rose*, forme ce qu'on a jusqu'à présent écrit de plus complet et de plus exact sur la vie et les œuvres du célèbre poète orléanais.

Vous le voyez, Messieurs, les titres de mon père à occuper la chaire qu'il inaugura le 1er mars 1853 étaient aussi nombreux qu'incontestables. S'ils justifiaient le choix qu'on fit de lui, ils ne le rassuraient cependant pas lui-même. Appelé, pour la première fois à l'âge de cinquante-trois ans, à parler en public, peu enclin à revêtir de la forme à la mode les résultats de ses recherches, craignant un auditoire habitué à des cours plus brillants et peut-être plus superficiels que celui qu'il se sentait capable de faire, en proie à cette terrible peur qui paralyse l'orateur et déconcerte les auditeurs eux-mêmes, ce fut avec une véritable angoisse qu'il vint s'asseoir dans sa chaire. « Si la fondation de cette chaire est bonne, dit-il à ceux qui l'écoutaient, si vous en attendez de bons résultats, vous êtes venus ici, per-

mettez-moi de l'espérer, avec un grand fonds d'indulgence à l'égard du professeur... Je ne me fais aucune illusion; j'ai le sentiment très éclairé de ce qui me manque et de tout ce que vous auriez droit d'exiger. Quand la timidité la plus légitime n'ajoute pas à l'embarras de ma pensée, l'expression juste, nette et précise me fait encore défaut; jugez de ce que pourra devenir cette expression quand ces feuillets ne me prêteront plus leur secours, et devant une assemblée faite de longue main à la voix sympathique, à l'enseignement fécond et lumineux de l'éminent académicien (J.-J. Ampère) qui m'accorde aujourd'hui sans regret, je l'espère, une bonne part dans son domaine légitime. » Cet embarras, quelque peu grossi par sa modestie, était réel, et ne l'abandonna jamais entièrement jusqu'au bout de sa carrière de professeur. Il s'enhardit toutefois de plus en plus; bien qu'il écrivît à peu près toutes ses leçons d'avance, il en arriva bientôt à se confier à l'improvisation pour les faire, et il ne conservait plus un texte écrit que comme un nageur en pleine mer se fait suivre d'un bateau qui puisse le recueillir en cas d'accident. Ce qui lui donna, après quelques années, cette confiance plus grande en lui-même, ce fut l'accueil qu'il trouva auprès du public : non seulement il l'intéressa et l'instruisit, mais il s'en fit aimer; il se forma autour de sa chaire un groupe fidèle qui recueillait avec la plus vive sympathie

son enseignement toujours nourri de faits, agréablement présenté, simple et spirituel à la fois. En 1862, en ouvrant la dixième année de son cours, il constatait ce courant sympathique désormais bien établi : « En dépit de l'insuffisance du professeur, disait-il, et du trop fréquent embarras de sa parole en votre présence, vous ne lui avez pas fait défaut, et cette salle, dans laquelle apparaissaient d'abord çà et là quelques rares et compatissants auditeurs, s'est peu à peu emplie... Nos vieux auteurs ont fait oublier le moderne professeur, et l'attrait du sujet a couvert les défauts de l'exposition. » C'était être trop modeste : ce qui avait rempli la salle, ce n'était pas seulement l'attrait du sujet qui y était enseigné, c'était surtout l'attrait personnel du professeur, cette conviction visible, cet amour pour ce qu'il exposait, ce désir d'inspirer aux autres le même amour, ce ton familier, cette bonhomie souvent piquante qui ont laissé de si aimables souvenirs à tous ceux qui ont pu les apprécier.

Messieurs, mon père a professé dans cette enceinte seize ans ou trente-deux semestres. Après quatorze ans de cours non interrompus, il me prit pour son remplaçant en 1866; en 1867, il reprit possession de sa chaire et l'occupa deux ans encore; il en descendit à la fin du semestre d'été de 1869 pour ne plus y remonter, au grand regret de ses auditeurs assidus; je fus son suppléant pendant trois années,

et en 1872 il prenait définitivement sa retraite, vingt ans après sa nomination, emportant le titre de professeur honoraire. Voici, classés méthodiquement, les sujets qu'il a traités pendant ces trente-deux semestres : il commença par exposer *les Origines de notre langue et des divers genres d'ouvrages de notre ancienne littérature;* c'était une sorte d'introduction générale qui ne remplit que les quelques leçons du semestre commencé seulement par lui le 1er mars 1853 ; dans le semestre d'été de la même année, il prit pour objet de ses leçons *la Poésie epique au moyen âge;* il y revint en 1853-54, où il parla des *Chansons de geste*, en 1862-63, où il étudia *les Origines de la chanson de geste* et surtout du poème des *Loherains;* dans l'une de ses leçons hebdomadaires de 1853 et 1853-54, il expliquait le texte du roman de *Roncevaux*, renouvellement du XIIe siècle de la *Chanson de Roland*, et de même *Raoul de Cambrai* et *Garin le Loherain* dans une de ses leçons de 1858-59 et 1862-63 ; ce furent encore surtout des textes épiques qu'il emprunta, pour les lire et les commenter, à la *Chrestomathie* de M. Bartsch, pendant l'année 1867-68. Après les chansons de geste, il passa aux *Romans de la Table Ronde*, qui formèrent le sujet de l'une de ses leçons en 1853-54, de ses deux leçons en 1863-64, et dont il lut et expliqua des morceaux choisis dans son dernier cours, en 1868-69. L'histoire du théâtre français au moyen

âge occupa une de ses leçons pendant deux ans, 1854 55 et 1855-56; l'autre fut consacrée à l'explication des fables de Marie de France dans la première de ces années, d'*Aucassin et Nicolette* et de chansons lyriques du XIIIe siècle pendant la seconde. En 1856-57, il reprit le sujet qui l'avait si fort intéressé dix ans auparavant, et étudia les historiens originaux des Croisades; il n'y trouva pas moins d'attrait, puisqu'il le continua l'année suivante, et le reprit, avec une légère variante, en 1865-66, où il étudia les poésies des XIIe et XIIIe siècles relatives aux Croisades. Pendant deux ans, en 1859-60 et en 1860-61, il présenta à un public qui fut particulièrement nombreux le tableau que Froissart a fait de son époque en si vives couleurs, et il continua presque le même sujet l'année suivante, où il étudia les écrivains français du XIVe siècle, car il s'occupa surtout des historiens. Enfin, à côté de ces grands chapitres d'histoire littéraire, il choisit pour son cours de 1864-65 un sujet plus restreint, presque épisodique, qu'il étudia avec détail, le roman des *Sept Sages de Rome*, dont, neuf ans plus tard, j'ai repris ici l'attrayant examen.

Ces cours si variés, qui l'obligeaient à de sérieux travaux préparatoires, ne l'empêchaient pas de trouver du temps pour de nouvelles publications. Je n'ai pas à parler ici de ses ouvrages étrangers à la littérature du moyen âge, comme cette édition si

appréciée des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dont il fit paraître les neuf volumes de 1852 à 1858, comme ces intéressantes *Etudes sur la vie de François Ier*, dont il traçait les dernières lignes l'avant-veille de sa mort, et que j'espère prochainement mettre au jour. Mais dans la période de son enseignement il publiait les *Aventures de maître Renart et d'Ysengrin son compère, mises en nouveau* (et charmant) *langage*, et il les accompagnait de recherches sur le roman de *Renart* qui ne sont pas une de ses moins importantes contributions à l'histoire de notre littérature. Un système s'était formé dans la tête d'un grand philologue allemand, Jacob Grimm, qui avait cru trouver dans le *Renart* une « épopée animale » parallèle à l'épopée humaine, qui en faisait honneur au génie primitif des races germaniques, et qui, tout en reconnaissant que les plus anciennes versions en langue vulgaire de divers épisodes de cette épopée étaient françaises, prétendait n'y voir que les échos affaiblis de vieilles poésies tudesques, et croyait même retrouver parfois, dans les imitations allemandes ou néerlandaises de nos poèmes, la reproduction plus fidèle des chants primitifs. Soutenu avec autant de science que de passion, ce système s'était imposé, même en France, et il fut adopté, bien qu'avec des restrictions et des réserves, par Fauriel dans un important article de l'*Histoire littéraire*. Sans avoir approfondi tous les argu-

ments de l'illustre éditeur du *Reinhart Fuchs*, mon père, par la simple habitude de notre ancienne littérature et grâce au sens droit et mesuré qui le guidait toujours dans ses recherches, s'approcha bien plus de la vérité. Il reconnut comme le fonds essentiel des diverses *branches* du *Renart* des fables ésopiques, héritage de la littérature latine; il fit honneur à des clercs des premières versions en langue vulgaire, c'est-à-dire en langue française, de ces fables, et de la première idée d'en réunir quelques-unes, où le loup, malgré sa force, était toujours dupe et le *goupil* toujours triomphant, grâce à sa ruse, dans un récit suivi, dont elles devenaient les épisodes. Les héros de ce duel amusant, où se retrouvaient naturellement les péripéties ordinaires des luttes humaines, prirent dès lors une individualité que ne suffisaient plus à marquer leurs noms génériques; on leur donna des noms propres, pris dans le milieu même où vivaient les poètes : dès le XIe siècle, Isengrin était devenu le nom du loup, Renart était celui de goupil, qu'il a remplacé finalement dans la langue commune. Ces noms avaient, d'après Grimm, une signification étymologique qui expliquait leur emploi dans les vieux poèmes allemands; mon père les regardait simplement comme des noms d'origine, il est vrai, germanique, aussi bien que tous les anciens noms français, mais qui avaient été choisis au hasard, ou pour des raisons qui nous échappent,

et sans aucun souci d'un sens étymologique parfaitement inconnu. Toutes les imitations germaniques étaient, d'après lui, postérieures aux poèmes français, et dans les parties qui leur sont propres il fallait reconnaître de pures inventions, et des inventions généralement peu heureuses. Ces opinions provoquèrent de la part de Jacob Grimm, dans le dernier article qu'il ait écrit, des paroles dures et dédaigneuses. Elles ont cependant triomphé, elles sont aujourd'hui celles de la science allemande elle-même. M. Müllenhoff, l'héritier le plus autorisé du grand savant hessois, a exposé, de manière à forcer l'adhésion, un système qui est aussi voisin de celui-là qu'éloigné de celui de Grimm ; M. Ernest Martin, à qui nous devons une édition du *Reinaert* flamand et à qui nous devrons bientôt une édition du *Renart* français bien supérieure à la première, accepte pour le dénouement du poème ces conclusions que Grimm qualifiait de « déraisonnables ». Le cycle de *Renart*, il faut le reconnaître, appelle encore bien des recherches : à côté des fables ésopiques, dont l'origine elle-même est loin d'être éclaircie, il contient un certain nombre de « contes d'animaux » d'un autre caractère, qui se retrouvent dans la littérature populaire des nations les plus diverses, et qui sont sans doute arrivés à nos vieux poètes par la tradition orale plutôt que par les livres d'école où ils avaient appris à connaître les apologues de

l'antiquité. Mais le fantôme de l'« épopée animale » est dissipé pour toujours, et personne ne soutiendra plus sans doute ni l'origine germanique du *Renart*, ni l'importance étymologique des noms des principaux héros.

Des questions moins intéressantes et moins compliquées sont traitées dans l'introduction du *Voir dit*, poème de Guillaume de Machaut, publié par mon père en 1872. C'est une espèce de confession en vers, à demi voilée sous des allégories et des pseudonymes, où le vieux poète, fort admiré de son temps, raconte l'étrange et piquante aventure qu'il eut avec une jeune fille de haute naissance, éprise de lui sans le connaître à la lecture de ses vers. On avait fait complètement fausse route en cherchant à déchiffrer l'anagramme qui cache le nom de cette Bettina du XIVe siècle ; Paulin Paris réussit, par la sagacité la plus ingénieuse, à deviner l'énigme. La spirituelle préface où il raconte sa découverte et en expose les conséquences ajoute un grand attrait à l'édition de ce poème, un peu fade dans sa naïveté alambiquée.

J'ai dit un mot plus haut de la traduction de *Garin*, et des *Romans de la Table Ronde*, terminés en 1877. Je suis loin d'avoir énuméré tous les travaux de mon père dans le domaine de la littérature du moyen âge. J'ai laissé de côté bien des dissertations, des comptes rendus, des notes parues en

divers recueils, dont l'énumération trouvera place dans une bibliographie spéciale que j'espère pouvoir lui consacrer. Je voudrais maintenant embrasser son œuvre d'un coup d'œil, et en démêler les traits principaux. L'amour de la France y domine d'un bout à l'autre, et la tendance à étudier ou à mettre en lumière tout ce qui dans notre histoire peut contribuer à augmenter l'honneur de notre pays. Dès le début de sa carrière, Paulin Paris témoignait son éloignement pour les historiens qui se plaisent à relire et à rééditer sans cesse les pages sanglantes ou honteuses de nos annales. Ce n'est pas qu'en étudiant le passé il ait jamais omis ou atténué ce qu'il y rencontrait de répréhensible ou d'odieux; mais il ne voulait pas qu'on s'attachât seulement à ce qui était mauvais, et il pensait d'ailleurs qu'aucune époque, pas même la nôtre, n'est assez pure de tout blâme pour se permettre de condamner si sévèrement les autres. Il ne pouvait pas souffrir ces jugements hautains et sommaires par lesquels certains historiens modernes, surtout ceux qui ont ou croient avoir un grand talent de style, prétendent résumer un personnage, un règne, une société. Il se plaisait au contraire à examiner les choses sous toutes leurs faces avant de les apprécier : bien loin de faire défiler le passé devant lui pour le glorifier ou le flétrir d'un mot lancé de haut et de loin, il se mêlait intimement à ce passé, et finissait d'ordinaire

par vivre si complètement dans l'époque et dans le milieu qu'il étudiait, qu'il pensait et sentait comme eux et ne pouvait plus les juger du dehors. Cette faculté de se transporter tout entier dans un monde éloigné du nôtre fut chez lui toujours aussi vive, et en en jouissant il en souriait parfois lui-même. Certes, étant jeune, il avait pris sa part des grandes inimitiés féodales entre Lorrains et Bordelais, il avait ressenti les espérances et les angoisses des pèlerins devant Antioche. Il n'était pas moins absolument entraîné, bien des années après, dans le cercle d'idées et de sentiments des romans de la Table Ronde : il comprenait tous les raffinements de la prouesse et de la courtoisie chevaleresques, et souffrait avec Lancelot des rigueurs capricieuses de la reine Guenièvre. Tous ceux qui l'ont fréquenté pendant qu'il s'occupait de Tallemant des Réaux savent avec quelle malice mêlée de discrétion il commentait, comme si elles étaient toutes fraîches et pouvaient compromettre des personnes vivantes, les révélations du mordant chroniqueur. Nous l'avons vu enfin, dans ces dernières années, vivre réellement à la cour de François Ier, s'intéresser au sort, aux vicissitudes, à la réputation de chacun de ceux qui la composaient. Une injustice de l'histoire, une erreur de la critique à l'égard de ces personnages qu'il avait connus de si près l'indignait comme si elle se fût adressée à un de ses proches, et ses

écrits portent souvent la trace de cette vivacité d'impressions qui ne permet pas toujours, il faut le reconnaître, la froide impartialité du jugement vraiment scientifique, mais qui donne presque à des écrits historiques l'intérêt et l'animation de relations contemporaines.

De toutes les époques de notre histoire, celle où mon père vécut n'était pas, à vrai dire, celle où il était le plus familier. Le grand mouvement d'idées qui se déroule depuis le commencement du siècle avait passé sur sa tête sans beaucoup le pénétrer. Bien qu'il ait fait l'apologie du romantisme, il était au fond resté, par la direction générale de sa culture et la tournure habituelle de sa pensée, un bon Français du XVIII[e] siècle. La manière même dont il a aimé, compris et défendu la littérature du moyen âge aurait été celle d'un homme éclairé de ce temps-là. Les perspectives nouvelles, larges et un peu vagues, ouvertes depuis lors, en Allemagne et ensuite en France, à la philosophie de l'histoire, ne sollicitaient guère son imagination. Il aimait, comme il l'a dit lui-même, à regarder de près pour voir nettement. Au reste, il avait dans une horreur particulière les phrases creuses, les grands mots, les généralisations ambitieuses. Personne ne fut plus ennemi que lui de l'emphase et de l'exagération : si parfois, dans l'ardeur avec laquelle il embrassait chaque nouveau sujet de recherche, il s'est laissé aller à dépasser

dans son appréciation la mesure et la proportion exacte, ce n'a jamais été pour surfaire aux yeux du public l'objet de son étude, encore moins la valeur de cette étude elle-même.

Le trait dominant de ce qu'on peut appeler son caractère scientifique est en effet la sincérité. Dans ses nombreuses polémiques, où l'on peut trouver parfois trop de vivacité et une certaine facilité d'assertion dont en général il n'a pas su assez se garder, on remarque toujours la plus entière bonne foi. Il n'était pas seulement prêt à reconnaître les erreurs qui lui échappaient, il se plaisait à les signaler lui-même au public quand il s'en apercevait, et il le faisait sans ménagement : les termes de « bévue », de « grosse faute », de « méprise inexcusable » ne coûtaient rien à sa plume. Ce qu'il avouait si galamment pour le détail, il le reconnaissait avec la même candeur pour l'ensemble de ses travaux. Il savait mieux que personne ce qui lui avait manqué pour donner à son œuvre le cachet de la perfection. Élevé à une époque où les études classiques renaissaient à peine après le grand naufrage de l'ancien régime, il ne les avait pas approfondies autant qu'il l'aurait souhaité par la suite; il s'était donné à lui-même, devenu jeune homme, presque toute son instruction, et pour variée, solide et étendue qu'elle fût, elle avait gardé quelque chose de fragmentaire; on y sentait un

peu le manque d'une méthode arrêtée et d'un lien philosophique. Avec l'esprit naturellement le plus juste et le plus clairvoyant, il lui arrivait de laisser échapper certains faits, d'en apprécier d'autres inexactement, parce qu'il travaillait pour ainsi dire au jour le jour, et découvrait successivement chacun des sujets dont il s'occupait. Enfin, par cette lacune dans sa préparation première, il fut empêché, et il le reconnaissait lui-même, d'être aussi bon philologue que littérateur. Il était difficile, Messieurs, il y a cinquante ans, de s'initier aux bonnes méthodes qui, à ce moment-là même, renouvelaient en Allemagne la science du langage et les disciplines qui en dépendent. Il n'y avait alors ni École des Chartes, ni École des Hautes Études; le Collège de France et la Sorbonne n'accueillaient pas l'étude des langues et des littératures du moyen âge. Le latin était enseigné dans l'université comme il l'est encore, c'est-à-dire avec une prononciation détestable, qui en étouffe l'élément le plus vivant, l'accent, comme il en éteint l'élément le plus particulier, la quantité. Raynouard lui-même, dans ces conditions, n'eut sur le véritable système des langues néo-latines que des presciences de génie, et fit fausse route en cherchant à établir leur rapport avec le latin. Les lois inflexibles qui règlent l'évolution des sons latins depuis vingt siècles étaient inconnues, et l'étymologie était un

art divinatoire où l'on se croyait tout permis. Nous commençons à peine à posséder un dictionnaire de l'ancien français; il n'y avait presque aucun texte de publié, et le sens des mots, que nous établissons aujourd'hui, sans y réussir toujours, à l'aide du rapprochement de nombreux passages, devait le plus souvent être deviné d'après un seul. Aussi, dans cet âge héroïque de nos études, la plupart des éditeurs se bornaient-ils à imprimer les textes sans commentaires; d'autres y joignaient des glossaires où bien des vocables étaient interprétés par des points d'interrogation. Mon père ne procédait pas ainsi, et il eût mieux fait sans doute d'être parfois plus prudent. Au milieu d'excellentes explications, que lui suggéraient son habitude familière de l'ancienne langue et sa vaste lecture, il en a proposé plus d'une qui ne se soutient pas et qui n'a pas toujours été pesée avec assez de réflexion. Mais il y a du moins un défaut qu'on ne peut lui reprocher, comme à tant d'autres, et dont l'absence lui fait grand honneur : il n'a jamais imprimé un passage qu'il ne comprenait pas sans essayer de l'expliquer ou sans avouer qu'il n'en saisissait pas le sens. Nous retrouvons là, Messieurs, cette sincérité dont je parlais tout à l'heure, qu'il m'a sans cesse recommandée, qu'il m'a, je l'espère, transmise, et avec laquelle j'ai parlé de ses travaux, sûr qu'il l'approuverait s'il pouvait l'entendre.

Messieurs, Paulin Paris, on l'a dit et je le répète bien volontiers, fut avant tout un initiateur. Ceux qui ouvrent des routes le font pour qu'on les parcoure et qu'on les prolonge. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à sa mémoire, c'est de continuer son œuvre en la modifiant comme il l'aurait fait s'il l'avait trouvée à l'état d'avancement où il l'a mise, au lieu d'avoir à l'entreprendre par les fondements. L'étude de l'histoire est ce qui distingue par-dessus tout les nations civilisées de celles qui ne le sont pas. La haute culture d'une nation est, au moins pour une bonne part, la conscience de sa continuité qu'elle acquiert par l'étude de son passé. La manière dont elle conçoit ce passé, dont elle le rapporte au présent, varie et doit varier à chaque génération : ces variations font elles-mêmes partie de l'histoire et marquent les phases du développement de la conscience nationale. Ne craignons pas de juger, sur tel ou tel point, autrement que nos devanciers les plus chers et les plus éminents, d'apprécier différemment la valeur absolue ou l'importance relative de tel ou tel phénomène appartenant à l'histoire des idées, des sentiments ou des faits. En nous révélant l'impression que produisaient sur eux les objets de leur étude, leurs jugements nous font connaître non seulement la tournure propre de leur esprit, mais le milieu où cet esprit avait été formé et s'était développé; nos jugements serviront

à leur tour à l'histoire intellectuelle de notre temps. Mais, en gardant notre indépendance, nous devons conserver de la reconnaissance aux hommes dont les travaux ont précédé et facilité les nôtres, et proclamer bien haut notre respect pour ceux dont la longue carrière nous offre un labeur ininterrompu, une activité vraiment féconde, et une sincérité qu'on ne trouve jamais en défaut. Cette reconnaissance et ce respect, Messieurs, j'ose le dire, personne de ceux qui cultivent les études auxquelles est consacrée cette chaire inaugurée par lui ne peut les refuser à Paulin Paris, et j'en ai reçu de toutes parts, à l'occasion de sa mort, les témoignages les plus touchants. Mais moi qui vous parle, moi qui seul sais à quel point je lui dois l'une et l'autre, j'ai dû m'abstenir de les exprimer comme je les sens, autant pour être fidèle à cette modération qu'il aimait à garder en toutes choses, autant pour ne rien dire ici qui ne dût être dit par tout autre à ma place, que pour ne pas m'exposer à être envahi par une émotion trop poignante, qui ne m'aurait pas laissé la liberté et la force de rendre à cette mémoire si chère et encore si présente l'hommage public auquel elle a droit.

NOTES [1]

P. 12. — Le beau conte du *Chevalier au barizel* vient d'être réimprimé par M. O. Schulz-Gora (Halle, 1899), qui en annonce une édition critique d'après tous les manuscrits. Je rappellerai ici que j'en ai donné une traduction un peu abrégée dans mes *Récits extraits des prosateurs et poètes français du moyen âge* (Paris, Hachette, 1898). M. W. Hertz en a fait une très jolie imitation en vers allemands (1886), et mon ami Carl Wahlund en a publié en 1890 une traduction suédoise.

P. 45-46. — A ce qui est dit sur les noms de lieux de la France, il est bon de faire deux petites restrictions : tous les noms de fleuves et de montagnes ne sont pas sûrement d'origine celtique (ou ligure); il en est peut-être (sans parler de la région ibérique) qui appartiennent à la langue d'un peuple antérieur à l'établissement des Celtes ; d'autre part le nombre des noms de lieux *habités* antérieurs à la conquête romaine semble être moins considérable que je ne le pensais il y a trente ans. Voyez

1. Je demande la permission, dans cette quatrième édition, d'ajouter au livre un petit nombre de notes additionnelles ou rectificatives.

le beau livre de mon ami H. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France* (Paris, Thorin, 1890), non sans tenir compte de quelques réserves (cf. *Romania*, t. XIX, p. 464).

P. 48-49. — Je serais sans doute aujourd'hui moins affirmatif au sujet de l'origine gauloise de nos superstitions populaires. Il y en a sans doute de gauloises, mais il y en a d'autres au contraire qui peuvent remonter à une antiquité beaucoup plus haute. En outre il en est peu qui soient propres à notre nation ou à notre pays.

P. 57. — En parlant de la religion romaine, j'aurais dû faire remarquer qu'elle avait englobé, d'ordinaire en les affublant de noms romains, les dieux surtout secondaires de la religion gauloise; mais d'ailleurs les dieux gaulois n'ont pas laissé dans le souvenir populaire plus de traces que les dieux gréco-romains, sauf peut-être dans certaines légendes de saints locaux.

P. 71. — On ne connaît pas aussi bien qu'il semblerait résulter de ce passage la religion des Germains à l'époque de l'invasion. Beaucoup des traits qu'on a cru pouvoir lui attribuer ne se trouvent que dans des sources scandinaves et sont peut-être postérieurs et influencés par les croyances chrétiennes. Voyez là-dessus les travaux de M Sophus Bugge, de Christiania, et notamment l'Introduction au livre récemment traduit en anglais par M. W. H. Schofield, *The Home of the Eddic Poems* (London, Nutt, 1899).

P. 105. — C'est dans le *Roi Lear* que se trouvent les mots : *France is God's soldier*, qui ont été si souvent

mal interprétés. *France* veut dire ici, comme dans plusieurs autres passages, non « la France », mais, suivant un usage fréquent chez Shakespeare, « le roi de France », l'un des gendres du roi Lear, qui combat pour lui et par conséquent pour la bonne cause. — Il y a d'ailleurs une nuance entre *soldier* et *soldat* : *soldier* répond à l'anc. fr. *soudoyer*, et désigne celui qui fait la guerre pour le compte d'un autre, au service de qui il n'est que passagèrement attaché.

P. 118. — L'épithète de « la libre » qu'on a cru trouver appliquée à la France dans la *Chanson de Roland* n'est sans doute que le résultat d'une traduction inexacte : *France l'asolue* (et non *la solue*) au v. 2311 veut dire « France l'absoute, la bénie » et non « France la libre ».

P. 142. — L'étude plus attentive de la langue du *Pèlerinage de Charlemagne* me porterait même à le regarder comme un peu plus ancien que la *Chanson de Roland*, dans la rédaction où elle nous est parvenue.

P. 154 et suiv. — L'ANGE ET L'ERMITE. Je n'ai pas encore réalisé le projet que j'ai annoncé (p. VII de la *Préface*) de reprendre cette étude et d'y joindre les indications précises qui manquent ici, mais je n'y ai pas renoncé et j'ai réuni de nouveaux matériaux. Quelques-uns m'ont été fournis par une dissertation de M. Otto Rohde (*Die Erzählung vom Einsiedler und dem Engel*, Leipzig, 1894) et par la note de M. Th. Fr. Crane sur le n° CXIX des *Exempla* de Jacques de Vitri, qu'il a publiés à Londres en 1890 pour la *Folk-Lore Society*.

P. 195. — La *Clef d'amour* n'est pas aussi ancienne que le poème d'Élie; elle n'a été composée, en Normandie, qu'en 1280. Voyez l'excellente édition qu'en a

donnée M. Auguste Doutrepont, à Halle, en 1890 (t. V de la *Bibliotheca normannica* dirigée par M. H. Suchier). Un manuscrit permet maintenant de connaître en entier l'énigme qui enferme le nom du poète et celui de sa dame; malheureusement les philologues n'ont pas jusqu'ici réussi à la déchiffrer.

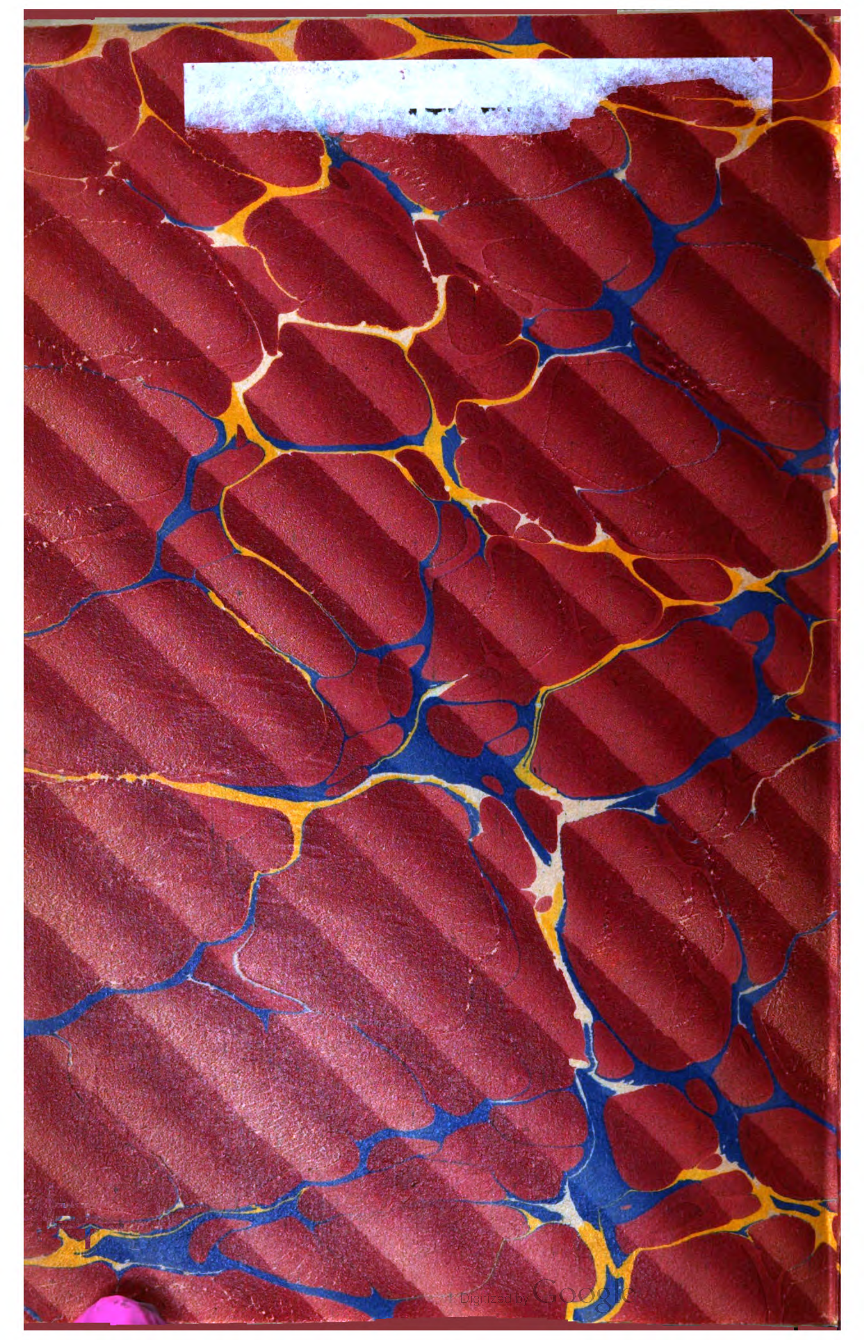
P. 236. — L'auteur d'un remarquable ouvrage sur Adam de la Halle (Paris, Hachette, 1898), M. H. Guy, vient de soutenir de nouveau, par des arguments qui méritent au moins d'être pris en sérieuse considération, que Jean Bodel avait quitté le monde après le milieu du XIIIe siècle et non au commencement.

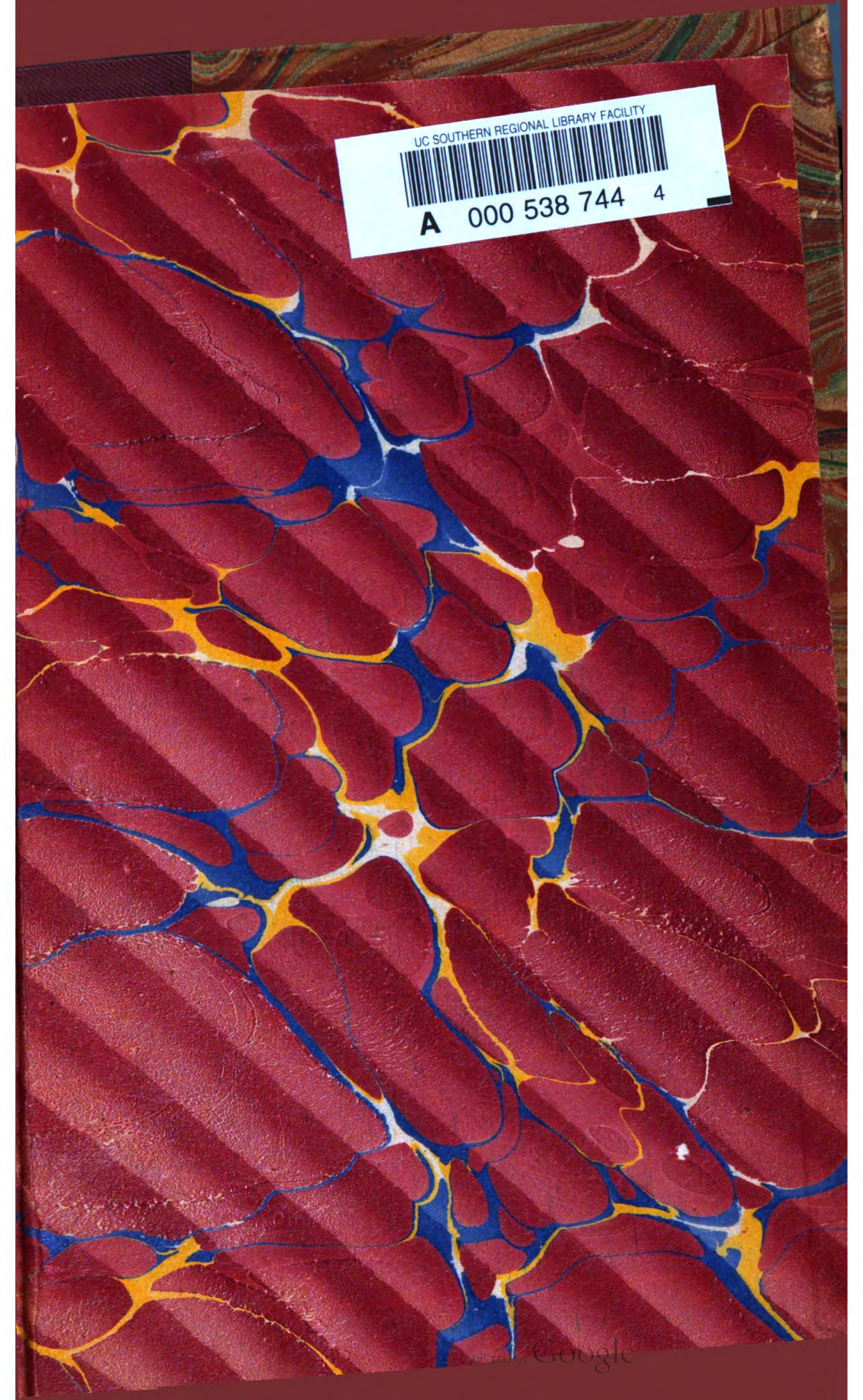
P. 243-246. — Sur le *Roman de Renard*, il faut voir maintenant l'excellent livre de M. Léopold Sudre, *Les Origines du Roman de Renart* (Paris, Bouillon, 1893), auquel on peut joindre les articles que je lui ai consacrés dans le *Journal des Savants* (tirés à part, Paris, Bouillon, 1895).

P. 246. — M. H. Suchier a récemment démontré que si le nom de *Péronne* est légitimement attribué à l'héroïne de l'aventure contée par Machaut, il est beaucoup moins sûr qu'elle s'appelât *d'Armentières*. Un autre savant allemand a, moins heureusement, essayé d'enlever au *Voir Dit* toute base dans la réalité (voyez là-dessus *Romania*, t. XXVII, p. 162, 509).

TABLE DES MATIÈRES

1581-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. - 12-03.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 538 744 4

